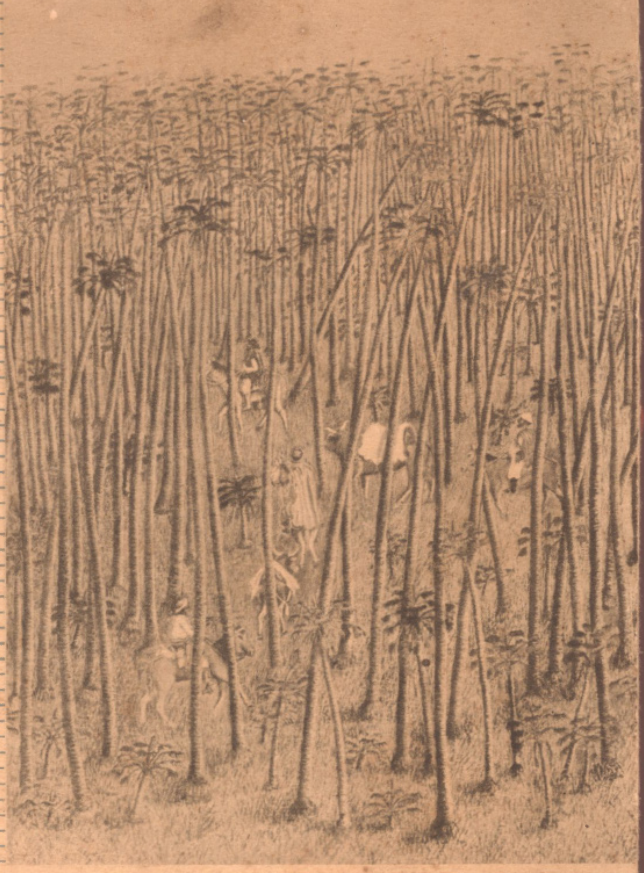
GÉOGRAPHIE
HUMAINE
Collection dirigée par
P. Deffontaines

UNE CIVILISATION DU MIEL

LES INDIENS GUAYAKIS DU PARAGUAY



Dessin de Rimasson

PAR J. VELLARD

PRÉFACE DE P. RIVET

nrf
LIBRAIRIE GALLIMARD

UNE CIVILISATION DU MIEL

LES INDIENS GUAYAKIS DU PARAGUAY

J. VELLARD

CHARGÉ DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES EN AMÉRIQUE DU SUD
LAURÉAT DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
MÉDAILLE D'OR D'ETHNOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE PARIS (PRIX BONAPARTE WYSE)

UNE CIVILISATION DU MIEL

LES INDIENS GUAYAKIS DU PARAGUAY

PRÉFACE DE P. RIVET

Librairie Gallimard
43, rue de Beaune, PARIS
6e édition

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1939.

DÉDICACE

A Monsieur RICARDO DE LAFUENTE MACHAIN, *membre correspondant de la Société des Américanistes de Paris, ami aussi généreux qu'éclairé de la science française, dont le zèle pour les études américanistes et l'amour de la terre paraguayenne ont permis d'organiser cette mission. En souvenir aussi des heures charmantes passées à Buenos-Aires.*

J. V.

PRÉFACE.

J'ai fait connaissance du Dr Jehan Vellard, en 1928, à Rio-de-Janeiro. Après avoir collaboré de longues années à l'Institut de Butantán (État de São Paulo) avec le Dr Vital Brasil, et fait de remarquables travaux sur les venins, il avait accepté de continuer ses recherches à l'Institut similaire de Nictheroy. Le Professeur Caullery, qui se trouvait également en mission au Brésil, et moi-même nous fûmes aussitôt séduits par l'extraordinaire connaissance que J. Vellard avait de la nature tropicale. Biologiste dans l'âme, il fut pour nous, Européens un peu désorientés dans un milieu nouveau, le plus sûr et le plus précieux des guides. Comme il m'avait manifesté le désir d'entreprendre de grands voyages d'étude, je lui promis de l'aider à les réaliser, certain que son tempérament de naturaliste saurait s'adapter à l'observation ethnologique. C'est ainsi que J. Vellard put organiser une première mission de Rio au Pará par l'Araguaya, d'où il rapporta une ample moisson de documents sur les Indigènes des rives du grand fleuve brésilien. Ensuite, grâce à l'aide d'un savant argentin, M. Ricardo de La Fuente Machain, grand ami de notre pays, il s'en fut au Paraguay, explora le Chaco dans des conditions singulièrement difficiles et dangereuses, puisqu'y sévissait la guerre entre le Paraguay et la Bolivie, et termina par un voyage chez les Indiens Guayakí, tribu indienne encore en marge de la civilisation, sur laquelle on ne possédait que des renseignements sommaires et incomplets.

A peine de retour à Rio, J. Vellard partit pour le Vénézuéla où je lui avais signalé l'intérêt des populations indigènes de la Cordillère de Mérida. Là encore, il fit preuve des plus belles

qualités de chercheur et d'observateur et, par ses envois, combla une des lacunes les plus regrettables de nos collections ethnographiques et archéologiques.

J. Vellard se fixa ensuite à Pernambuco où le gouvernement brésilien avait songé à utiliser une nouvelle fois sa remarquable expérience de naturaliste. Actuellement, il se prépare à accompagner M. Lévi-Strauss dans une grande expédition vers une des régions les moins connues du Brésil central, la Cordillère des Paressi, où vivent des tribus mal connues, mal classées, dont l'existence nous a été révélée par les travaux du Général Rondon et de ses collaborateurs du Service de protection des Indigènes et du Musée national de Rio.

Cette esquisse rapide de la vie de J. Vellard suffit à démontrer que « Une civilisation du miel » n'a rien de commun avec cette littérature superficielle et hâtive que le goût de l'exotisme et la facilité des communications ont si fâcheusement mise à la mode. Le lecteur y trouvera un récit vrai, écrit par un homme qui a vu la nature et les êtres autrement que par la portière d'un wagon-lit, ou du haut d'un avion, des observations faites au contact même de la réalité et non pas des impressions sommaires, souvent influencées par des conversations recueillies dans le salon d'un palace ou à la terrasse d'un grand café. C'est un documentaire tourné sur place, au péril de sa vie, que J. Vellard offre au public et non un de ces films truqués exécutés dans un confortable studio.

J'ai lu avec passion ces pages, dont beaucoup ne sont que la transposition de notes de route, écrites hâtivement le soir après une rude étape, dans le repos précaire du campement de nuit. Tout leur mérite et tout leur charme viennent de là. Elles exhalent le parfum troublant de la forêt mouillée et moite, à l'heure où la vie mystérieuse s'éveille dans les sous-bois impénétrables et hostiles.

Avec quelle simplicité J. Vellard rapporte l'épisode le plus émouvant de la belle aventure qu'il a vécue:

« Nos guides indiens fugitifs étaient de retour. En revenant, ils avaient rencontré dans un petit campement guayaki deux femmes et un enfant. Les femmes s'étaient enfuies, ils s'emparèrent de l'enfant, d'un coati et d'un vase de cire rempli de miel. L'enfant, une fillette de 2 à 3 ans, avait été fort maltraitée

et elle était terrorisée. Elle vint avec nous et, depuis cette époque, ne nous a plus quitté ».

Marie-Yvonne, adoptée par J. Vellard et par sa mère, est à l'heure actuelle une charmante fillette de 10 *à* 11 *ans, intelligente et affectueuse, parlant le portugais et le français, studieuse et, si j'en juge par les photographies que J. Vellard m'a adressées, jolie. Transplantée dans un milieu tout nouveau, elle a pu, grâce à la sollicitude intelligente de ses parents adoptifs, s'y adapter sans aucune difficulté et sans que, jusqu'ici, l'hérédité l'ait détournée de cette vie civilisée où le sort l'a conduite.*

Sans un accident imprévisible, cette fillette vivrait actuellement la vie précaire et primitive dont J. Vellard nous donne un saisissant tableau. Tout permet de croire qu'intégrée en pleine civilisation, elle y tiendra son rôle comme femme, avec le même bonheur qu'elle l'a tenue jusqu'ici.

Je livre ce fait aux méditations de ceux qui croient à l'inégalité irréductible des races et aux lois imprescriptibles de l'hérédité. A lui seul, il suffit à donner au beau livre de J. Vellard une valeur humaine, qui doit lui assurer le succès qu'il mérite à tant d'autres titres.

P. RIVET.

AVANT-PROPOS

Le Paraguay, l'état le plus central de l'Amérique du Sud, présente sur une surface relativement faible, inférieure d'un quart environ à celle de la France, une grande diversité d'aspects et de régions : vastes forêts où la civilisation n'a pas encore pénétré, bocage verdoyant, marécages presque infranchissables, solitudes désolées du Grand Chaco où des savanes désertiques et sans eau et des terrains imprégnés de sels succèdent à d'énormes marais et à des palmeraies noyées.

De nombreuses tribus indiennes vivent encore sur son territoire. Les unes habitent les terres hostiles du Chaco ; d'autres ont pour domaine les grandes forêts de la région orientale. Plusieurs, protégées par des conditions locales particulières, n'ont jamais été approchées et même parmi celles qui entretiennent depuis longtemps des rapports avec les civilisés beaucoup de documents et d'informations précieuses restent à recueillir.

Un aussi beau champ d'études ne pouvait manquer de retenir l'attention du Dr RIVET, directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, dont l'activité incessante est toujours à la recherche des documents et des faits pouvant jeter quelques lumières sur les grands problèmes ethniques de l'Amérique du Sud. Sur sa proposition, le Ministère de l'Education nationale et le Museum me chargèrent d'une mission au Paraguay. Un Argentin, généreux autant qu'éclairé, M. RICARDO DE LAFUENTE MACHAIN, avait offert son appui moral et financier et plusieurs de nos grandes institutions scientifiques nous donnèrent leur concours. Pendant près de deux ans j'ai parcouru l'intérieur du pays, le Chaco comme la grande forêt de la région orientale, entrant en contact avec de nombreux groupements indiens, étudiant la faune, remarquable par son caractère de transition entre la faune amazonienne et celle des régions tempérées du sud.

***

En dehors de son intérêt scientifique le Paraguay est un des pays sud-américains les plus captivants pour qui cherche à pénétrer sa vie intime et sait en comprendre l'âme complexe, à la fois sentimentale et sensuelle, brutale et mélancolique.

Souvent dans l'intérieur le voyageur peut se croire transporté un siècle en arrière. Les coutumes, le genre de vie, l'aspect même du pays et des villages ont si peu changé que certaines descriptions du début du siècle dernier pourraient avoir été écrites de nos jours. Les habitants conservent les anciennes traditions d'hospitalité et le souvenir de l'accueil reçu même dans les plus pauvres ranchos fait oublier les mauvais moments, les fatigues et les difficultés de toute sorte qui ne manquent au cours d'aucune mission de ce genre.

Il ne faut chercher au Paraguay ni une nature grandiose ni des scènes spectaculaires. Ce pays de mœurs simples dégage malgré sa pauvreté un charme discret provenant de la douceur de son climat, de l'ambiance de nonchalance où vivent ses habitants sans grands besoins et de mille détails familiers qui se gravent profondément dans le cœur du voyageur : c'est le calme de certaines nuits passées dans les grands bois, le souvenir d'une veillée autour du feu, celui d'un air populaire joué sur la guitare ou d'un sourire offert avec la bombilla de maté et le cigare traditionnels dans une cabane perdue de la forêt.

Le fond de la population, issue du croisement des Espagnols avec les Indiens habitant la région à l'époque de la découverte, a gardé très accusé dans son type physique et son caractère l'empreinte des ancêtres indigènes. L'usage général du guarani, la vieille langue indienne, la seule encore parlée et comprise dans l'intérieur du pays, contribue à donner au Paraguay un cachet tout spécial. C'est en guarani que le Paraguayen manifeste toutes ses émotions ; l'espagnol n'est que l'idiome officiel ignoré de la plus grande partie de la population rurale.

Le répertoire de chants guaranis est riche. Des compositeurs, le plus souvent anonymes, s'inspirent de tous les événe-

ments privés ou nationaux pour des chansons pleines de verve ou des satires piquantes rappelant parfois nos fabliaux ; mais la plupart de ces petites pièces sont empreintes de la mélancolie qui imprègne l'âme paraguayenne et les plus appréciées sont les chansons d'amour dont certaines sont très délicatement nuancées. Sans avoir jamais été écrites beaucoup de ces chansons deviennent célèbres et se répandent dans tout le pays. Elles animent les veillées et les bals populaires, les chôpis, une des coutumes les plus typiques des campagnes paraguayennes.

Je ne puis évoquer le Paraguay sans revoir l'orchestre rustique, une guitare, un accordéon et une petite harpe, jouant dans quelque pauvre cabane mal éclairée par une ou deux lampes archaïques, à l'huile ou au pétrole. Les musiciens sont de simples péons, des gens de la campagne, sans éducation musicale, ayant le sens inné du rythme mais pas toujours celui de l'harmonie telle que nous la comprenons.

On danse dehors, sur le terre-plein illuminé par la lune blanche, la yasÿ-moroti, si souvent chantée par les poètes guaranis, qui fait paraître plus sombre la lisière de la forêt toute proche. Les chevaux renâclent attachés aux piquets du coral. Les hommes, vêtus de ponchos aux couleurs voyantes, prennent le maté ou boivent de l'alcool de canne à sucre parfumé avec les fruits aromatiques du guavira, tout en faisant sonner leurs éperons aux mollettes énormes fixés à leurs pieds nus.

L'orchestre joue les traditionnelles polkas paraguayennes au mouvement plus ou moins rapide. De temps à autre un musicien s'accompagnant de la guitare improvise des couplets mordants sur tous les assistants sans épargner les étrangers présents que l'on veut honorer par cette marque spéciale d'attention. Ces improvisations alternent avec les danses et des chants guerriers célébrant des épisodes de l'épuisante guerre de quatre ans soutenue par le Paraguay de 1866 à 1870 contre ses voisins coalisés, ou ceux tout récents de la guerre du Chaco, et les airs en vogue où apparaît toute la nostalgie de ces populations ; tel « India », le chant si populaire au Paraguay, évoquant la femme indienne « errant dans les bois, ornée de plumes et de colliers de canines de jaguar, qui sait aussi

aimer et sait aussi rêver. » Aimer, rêver, c'est toute l'âme paraguayenne.

Le développement moderne du pays n'a pas encore fait disparaître ces coutumes traditionnelles ni l'usage d'une foule de procédés primitifs, et les contrastes les plus imprévus s'observent au Paraguay.

Sur les mauvaises pistes des camions automobiles de tout âge et de tout modèle croisent de lourds chars à bœufs à deux roues très hautes, bâchés de cuirs crus, et traînés par quatre à huit paires de bœufs. Le conducteur, l'arriero, chante nonchalamment assis à l'intérieur, aiguillonnant de temps à autre les bœufs de tête à l'aide d'une longue perche fixée au toit du véhicule ; deux hommes suivent à cheval, poussant devant eux des animaux de rechange. Autre vision non moins suggestive : tout le long du rio Paraguay des pirogues grossièrement creusées dans un tronc d'arbre à la mode indienne amènent courrier et passagers à bord des modernes bateaux à vapeur venant du Rio de La Plata.

De tels contrastes se présentent à tout instant dans les villes comme dans les campagnes. Ils sont encore rendus plus saisissants par la persistance de certaines tribus indiennes vivant parfois à très peu de distance des établissements agricoles ou forestiers paraguayens et restées à un niveau de culture très bas, refusant tous les avantages matériels de la civilisation pour continuer à mener jusqu'à leur extinction bien proche leur vie libre dans la forêt. Deux mondes se juxtaposent sans se mélanger et souvent sans se connaître.

***

C'est à Villa Rica, la seconde ville du Paraguay, à trois heures de chemin de fer de la capitale, que ce contraste entre la nature primitive et indomptée et le progrès moderne m'est apparu avec le plus de force.

De la place principale de la ville on me montrait à cinq ou six lieues à l'ouest un massif de collines abruptes, bastion isolé de la Cordillère de Caaguassu. Formé de chaînons aux pentes raides, séparés par d'étroites coupures et couverts d'une épaisse forêt, il sert de refuge à quelques petites hordes d'indiens

guayakis. Ce sont les représentants les plus avancés d'une race presque éteinte dont les principaux groupes sont disséminés dans les parties les plus sauvages de la Cordillère de Caaguassu.

De toutes les tribus du Paraguay aucune n'est enveloppée d'autant de mystère et peu de races sud-américaines sont aussi intéressantes. Sans aucun contact direct avec les autres indiens ni avec les civilisés les Guayakis vivent encore comme vivait en Europe l'homme de la pierre polie. Et cependant la nuit, du haut de leurs collines, ils peuvent voir briller dans le lointain les lumières électriques de Villa Rica et celles des trains internationaux allant à Buenos-Aires.

Parfois, poussés par la faim, ils se risquent par les matinées d'hiver froides et pluvieuses à descendre près des établissements agricoles paraguayens pour tuer et mettre en pièces un cheval ou un bœuf dont ils emportent les morceaux au fond de leurs retraites boisées. Parfois aussi les habitants de la plaine aperçoivent au loin, au-dessus des arbres de la forêt, un ténu filet de fumée blanche : celle d'un campement guayaki.

Craintifs, toujours sur leurs gardes comme des êtres perpétuellement traqués, les Guayakis n'hésitent pas lorsqu'ils se trouvent ou se croient acculés à se défendre avec leurs longues flèches en bois dur contre les chasseurs isolés ou les battues de représailles envoyées contre eux après leurs déprédations.

Par suite de la difficulté de les atteindre et de cet état de guerre perpétuel, ils sont restés presque inconnus et représentaient une belle énigme ethnographique. Pour essayer de dévoiler le mystère dont s'entoure leur existence, j'ai séjourné pendant une année dans la grande forêt, au cœur de la Cordillère de Caaguassu. Une petite équipe d'indiens guaranis civilisés, d'*indios mansos*, comme on les appelle partout en Sud-Amérique, et quelques chasseurs paraguayens, vieux coureurs des bois rompus à tous les mystères de la forêt, habitués à démêler et à suivre les pistes, me servaient de guides. Avec ces hommes, tous *monteadores* (forestiers) éprouvés, nous avons croisé en tous sens les parties les plus reculées de cette région connue habituellement à Villa Rica sous le nom de « dernier désert du Paraguay ». Au cours de nos recherches

nous avons rencontré à diverses reprises les Guayakis et réuni de nombreuses informations à leur sujet.

Les résultats de cette mission chez les Guayakis ont fait l'objet de mémoires dans des revues spécialisées de faible divulgation en dehors des milieux scientifiques. La vie de cette intéressante tribu, qui se maintient isolée depuis des siècles non loin des régions civilisées, mérite d'être connue au delà de ce petit cercle de lecteurs.

Elle nous montre un groupement humain dans les conditions les plus simples, sans agriculture et presque sans industrie, divisé en petites hordes errantes, en lutte continuelle pour sa subsistance avec la forêt qui le nourrit et le protège, mais lui impose ses lois. Dans cette lutte de tous les instants le Guayaki, malgré ses faibles moyens, est dominé sans être vaincu. Il sait utiliser les moindres ressources de la forêt et toute une civilisation, rudimentaire sans doute et cachée, a pu se maintenir jusqu'à nos jours en dehors de la vie moderne, à cinquante kilomètres parfois du chemin de fer, basée presque tout entière sur deux humbles éléments : le miel et la cire des abeilles sauvages.

Dans leurs solitudes les Guayakis subissent parfois de façon inattendue le contre-coup des événements qui secouent un monde qu'ils ignorent. Pour ne citer que quelques exemples, l'introduction au Paraguay des orangers dont ils ne connaissent pas le nom, a modifié complètement les déplacements annuels des Guayakis à travers la forêt. Pendant la guerre européenne de 1914-1918 l'exploitation intensive de la forêt paraguayenne, conséquence de la perturbation des échanges économiques mondiaux, a fait reculer les limites de leur domaine tandis que la dépression économique actuelle et la guerre du Chaco leur assurent une longue période de tranquillité.

Il m'a paru intéressant de fixer dans une collection de géographie humaine ces différents aspects d'une civilisation mourante appelée à disparaître d'ici peu d'années.

J. V.

1. Pour faciliter la lecture de ce livre, les noms indigènes ont été presque tous transcrits de façon approchée, la plus compréhensible pour le lecteur français.

CHAPITRE PREMIER

LE DOMAINE DES GUAYAKIS

Les Guayakis, indiens de grande forêt, habitaient autrefois presque tout le Caaguassu, la vaste zone boisée et accidentée de la région orientale du Paraguay, depuis la rivière Monda-ÿ au nord jusqu'à la lisière de la forêt au sud et à l'ouest, et à l'est jusqu'au Parana.

L'avance progressive de la civilisation et surtout le développement des exploitations forestières, *obrajes* (coupes de bois) et *yerbales* (régions où pousse l'arbre à maté) ont considérablement réduit leur territoire. Ils ont d'abord abandonné les parties basses de la forêt pour se retirer dans la zone de collines au relief peu élevé, mais tourmenté, formant la Cordillère de Caaguassu, ligne de partage des eaux entre les affluents du Rio Parana et ceux du Rio Paraguay. Fuyant toujours devant les civilisés ils se sont trouvés peu à peu divisés et refoulés dans des massifs d'accès difficile d'où ils rayonnent dans la forêt avoisinante et parfois jusqu'aux abords de la prairie.

Ce recul s'est fait peu à peu, avec de nombreuses fluctuations.

A l'époque coloniale les Espagnols ont très peu pénétré dans la forêt où rien ne les attirait ; mais à côté de la colonisation laïque et officielle s'est développée une très curieuse colonisation religieuse : les célèbres Réductions des Jésuites dont plusieurs étaient situées au voisinage de la région habitée par les Guayakis.

Réductions jésuitiques. Ces colonies uniquement indiennes, fermées aux laïques espagnols, ont joué un grand rôle dans l'histoire du Paraguay. Elles étaient administrées sous la direction d'un Père Jésuite et de ses vicaires par des autorités, alcades et régidores, choisies chaque année entre eux par les indiens qui les habitaient. Tout était fait par les indiens et tout était en commun. On déposait les récoltes, les produits fabriqués dans le magasin de la colonie pour les répartir ensuite entre les habitants suivant leurs besoins.

Les Réductions étaient presque toutes construites sur un même plan. L'église, le couvent, le magasin, l'hôpital s'élevaient sur une grande place centrale. Autour, les maisons des indiens, toutes semblables, s'alignaient en rues régulières disposées en échiquier. Une enceinte fortifiée protégeait la colonie contre les attaques du dehors.

En plus des travaux agricoles et de l'élevage, indispensables pour assurer l'existence de leurs Réductions, les Jésuites avaient créé de nombreuses petites industries. Les femmes, suivant la coutume indienne, continuaient à filer et à tisser le coton des plantations et avec ces étoffes des tailleurs habillaient tous les habitants ; l'excès de la production de tissus était vendu chaque année à Buenos-Aires, permettant d'obtenir en échange certains produits européens. Parmi les nombreux artisans indiens formés par les Jésuites se trouvaient des forgerons, menuisiers, tonneliers, maçons, potiers et même des peintres, des sculpteurs sur bois, des horlogers et des doreurs pour décorer les églises. Ils avaient créé des imprimeries et c'est en pleine forêt, dans la mission de Loreto, que furent imprimés les premiers livres du Rio de La Plata (martyrologue romain en 1700). Cette imprimerie, la seconde en date de l'Amérique du Sud, a surtout édité des livres guaranis, livres de piété, grammaires, dictionnaires, contribuant à conserver et même à répandre ce langage indigène, encore parlé par presque toute la population actuelle du Paraguay ; l'orthographe adoptée par les Jésuites pour le guarani est toujours en usage.

Les Réductions n'ont pas été seulement des conservatoires de la langue guaranie. Pendant deux siècles elles ont abrité

Cliché P. Deffontaines

FORÊT DE PALMITE COMESTIBLE SUR LES FRONTIÈRES DU PARANA.

Photo Defontaine.

DANS UN PALMITAL.

Photo Defontaines

DANS LA FORÊT DU CHACO.

une masse indigène importante, la sauvant des causes diverses qui faisaient disparaître d'autres tribus. Au moment de l'expulsion des Jésuites les Réductions furent laïcisées. Une grande partie de leurs habitants se mêlèrent aux populations métisses voisines leur apportant une nouvelle infusion de sang indien pur ; les autres retournèrent à la vie de la forêt.

De nombreux villages paraguayens tirent leur origine d'anciennes Réductions et leur tracé général autour de la vieille église basse rappelle le plan de ces colonies.

Variations successives du territoire des Guayakis.

Les Réductions jésuitiques avaient provoqué un recul considérable de toutes les populations forestières insoumises et parmi elles des Guayakis. A la suite de leur suppression et à la faveur des troubles qui accompagnèrent l'indépendance des nations sud-américaines, les Guayakis réoccupèrent une partie de leurs anciens territoires. La guerre contre la Triple Alliance (Argentine, Uruguay, Brésil : 1866-1870) fut une mauvaise période pour eux. A diverses reprises les colonnes du maréchal Lopez, l'énergique dictateur du Paraguay, traversèrent au prix d'énormes efforts les parties les plus sauvages de leur domaine, s'ouvrant à la hache et au machette (couteau de forêt) des pistes, les picadas, dont le souvenir s'est conservé dans le pays et faisant fuir les pauvres indiens terrorisés ; de nombreux habitants se réfugièrent aussi dans les bois pour échapper aux brutalités des troupes ennemies. Le pays fut presque entièrement dépeuplé, la population du Paraguay réduite de 1.000.000 à moins de trois cent mille âmes, vieillards, femmes et enfants. Après cette période tragique la tranquillité revint pour longtemps aux Guayakis. La répercussion de la guerre mondiale devait se faire sentir au fond de leurs solitudes ; la hausse de tous les produits, la suppression des exportations européennes vers l'Amérique du Sud, amenèrent l'exploitation intensive de la forêt. Lorsque vint la chute des prix et le ralentissement des affaires la plupart de ces travaux furent suspendus et de nouveau les Guayakis poussent sur quelques points leurs incursions jusqu'à la lisière de la forêt où depuis des années on ne les voyait plus.

LA CORDILLÈRE

La Cordillère où se sont réfugiés les Guayakis ne forme pas un ensemble régulier et continu. C'est une succession de massifs dont les chaînons divergents sont séparés par de profondes coupures donnant naissance à de nombreux cours d'eau. Sous différents noms, Serrania de Mbaracayu (non la Sierra du même nom), Serrania de S. Joaquin, Monts de Caraya-o, Montagnes de Tayao-pau et Cordillère de Caaguassu proprement dite, elle jalonne, après la Cordillère de l'Amambay, la ligne de partage des eaux entre les affluents du Paraguay et ceux du Parana. Des ramifications secondaires, des massifs ou des coupoles isolées dans la plaine s'y rattachent : Cordillère de l'Ibuturussu, de los Altos, Cerros de Villa Rica, de Paraguari, de S. Miguel, et autres.

Formée de roches cristallines, schistes, gneiss, quartzites, grès bigarrés, avec dans sa partie centrale des injections de granites, de syénites et de roches volcaniques anciennes, basaltes, trachites et roches trappéennes, elle se dresse à 300 ou 400 mètres sur la plaine et ses points les plus élevés ne dépassent pas 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce sont de vieux plissements où dominent les profils tabulaires et les croupes arrondies.

Les pentes tournées vers le Rio Paraguay sont raides et abruptes ; la forêt s'arrête presque à leur pied et les ruisseaux et rivières entrent en plaine, dans le riche bocage paraguayen, après un bref parcours en montagne.

Sur le versant opposé le terrain s'abaisse par plans successifs sur le Rio Parana ; les cours d'eau, nés au voisinage de la ligne de faîte, non loin du bocage, parcourent un long trajet, presque tout en forêt avant d'atteindre le grand fleuve.

La région la plus accidentée de la Cordillère, aux environs de Taya-o, est un centre très important de dispersion des eaux. De là rayonnent vers le nord et le nord-est les monts de Caraya-o et de Tayao-pau et vers le sud les monts de Caaguassu ; les plissements de l'ouest amorcent la Cordillère de Los Altos. Une multitude de petits ruisseaux à peine éloignés

à leur origine de quelques centaines de mètres les uns des autres, de chaque côté de la ligne de faîte, coulent dans des directions opposées et donnent naissance aux principales rivières de la partie centrale du Paraguay.

Dans une journée de marche nous croisions sur l'un ou l'autre versant plusieurs dizaines de ces ruisseaux. Ils descendent les pentes escarpées dans des lits encaissés, encombrés de pierres. Simples filets d'eau fraîche et limpide pendant la saison sèche, ils roulent après les grandes pluies des eaux sauvages, chargées de terre, sapant leurs rives qui s'effondrent, emportant de grands arbres et des quartiers de roche. En quelques heures ils remplissent les cuvettes marécageuses des parties basses de la forêt et provoquent des crues subites des rivières de la plaine. Après une nuit de pluie, une de ces rivières, le Tebicuary, à peine sortie de la forêt, peut monter de dix mètres, inondant ses rives sur plus d'un kilomètre de profondeur. La veille elle se passait à gué. Surpris par la crue les voyageurs, gens de la campagne se rendant au marché de Villa Rica, conducteurs de chars à bœufs ou de troupes de bestiaux, se trouvent immobilisés sur la rive boueuse, sans un abri. Partout s'allument des petits feux de camp sous les voitures ; les troupeaux s'égaillent dans les marais ; le maté circule ; on se conte les derniers incidents de voyage et sans impatience on attend un jour, deux jours, huit jours que les eaux baissent. Si par hasard quelque étranger s'impatiente, cherche un moyen de fortune pour passer, parle de repêcher une pirogue ou un bac coulé, on s'étonne ; on ne comprend pas.

L'orientation au milieu des plis enchevêtrés de la Cordillère, surtout dans la région de Taya-o est difficile. Une masse mouvante de verdure limite la vue à quelques mètres. Souvent mes hommes, malgré leur connaissance profonde de la région et leur habitude des grands bois, ne parvenaient pas à reconnaître si tel sommet atteint après une longue marche marquait la ligne de partage des eaux ou n'était qu'un plissement secondaire flanquant la chaîne principale. Bien des fois nous nous sommes demandé si tel cours d'eau coulait vers le Paraguay ou vers le Parana ; arrivés sur les bords de l'Arroyo Hovÿ, une des branches du Monda-y, affluent du Parana, large déjà de

4 à 5 mètres, nous pensions avoir rencontré un affluent du Tebicuary, gros tributaire du Paraguay.

Les conditions du pays évoluent lentement. Azara reprochait il y a 150 ans aux habitants de S. Joaquin et de Curuguaty d'ignorer les passages pouvant conduire au Rio Parana à travers la forêt et la Cordillère, et ceux-ci pour se justifier alléguaient que de « nombreux barbares » habitaient les territoires situés entre leurs villages et le fleuve.

Ce voyage par la partie centrale de la Cordillère constitue encore une véritable aventure et n'est guère possible qu'en descendant les deux principales rivières, l'Acarahy et le Monda-y.

LA FORÊT

Toute la Cordillère est couverte d'une forêt continue et très dense allant jusqu'au Parana. Presque partout, sauf près de la lisière, c'est de la forêt primaire, épaisse, sans aucun sentier, où la végétation exubérante efface en peu de temps les rares traces laissées par les indiens et quelques chasseurs.

Suivant le terrain, suivant l'altitude, elle change d'aspect sans perdre de sa puissance ni de sa grandeur.

La forêt marécageuse. Les parties basses sont occupées par des marécages boisés et des lagunes couvertes où dominent des arbres minces, des taillis d'arbustes très serrés et d'arbrisseaux à l'écorce blanchâtre. Les grands arbres y sont rares. De toutes les branches pendent de longues mousses et des touffes de lichens. Pendant la saison sèche le sol est revêtu d'une couche épaisse de mousses, de lycopodes et de sélaginelles dissimulant une vase demi-liquide, souvent très profonde, et un enchevêtrement inouï de bois morts et de racines. Aucun sol n'est aussi traître que ces terrains pourris. La couche superficielle peut céder brusquement et précipiter l'imprudent qui s'y est aventuré, homme ou gibier, dans la vase fétide ; s'il n'est pas secouru il meurt étouffé, pris dans le lacis inextricable de cette végétation morte. Sur les bords la couche de mousse peut atteindre un demi-mètre d'épaisseur ; la marche

est possible, mais pénible ; les pieds glissent, se prennent à tout instant dans de multiples obstacles cachés et les chutes sont fréquentes et dangereuses. Les indiens eux-mêmes, malgré leur agilité, ne se hasardent qu'avec prudence dans ces marais.

Dès qu'il pleut les bas-fonds se remplissent de toute l'eau dévalant des collines et deviennent infranchissables.

L'air est lourd et humide, saturé d'odeurs fades ; des nuées de moustiques, de mouches, de moucherons survolent les marécages, affolant les hommes et les animaux.

La haute futaie. A mesure que le terrain s'élève la végétation devient plus puissante. La haute futaie commence ; de beaux arbres forment à 10 ou 15 mètres du sol une voûte continue que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer, et que domine de très haut la cime des géants de la forêt. D'innombrables lianes passent d'une branche à l'autre, empêchant les bois morts de tomber sur le sol ; la quantité de plantes parasites de toute sorte est telle qu'il devient impossible de distinguer les espèces dans cette masse vivante de verdure.

Le sous-bois, trop obscur pour permettre à la végétation basse de se développer, est peu encombré et la marche est relativement facile. Une couche épaisse d'humus, de feuilles mortes, de bois pourrissants, soulevée par endroits par les immenses racines de quelque gros arbre semblables à de monstrueux serpents, recouvre le sol. Çà et là un tronc puissant tombé de vétusté ou abattu par la tempête se décompose lentement et sous lui grouille une foule d'insectes et de petits animaux ; dans sa chute il a entraîné une masse de branches et de lianes ouvrant une large brèche dans la voûte de la forêt. Dans cette échappée, dans ce cercle de clarté au milieu de la pénombre, des plantes, des arbustes ont jailli vers la lumière ; quelques-uns seulement parviendront à se développer et remplaceront l'ancêtre abattu.

Quelques essences de la futaie atteignent des dimensions énormes et sont recherchées par l'industrie, tels les acajous femelles, les cédrelles au bois rouge et odorant (Cedrela fissilis) et à l'écorce rugueuse et fissurée ; les lapachos (Tecoma de

diverses espèces) s'élançant à vingt ou trente mètres au-dessus du sol, et dont le bois jaune, d'odeur acide, est si dur et si lourd qu'il ne peut flotter sur l'eau ; le timbo (Enterolobium timbouva), un des plus gros arbres de la région dont le bois blanc et léger sert à faire des pirogues ; le curupay (Piptidena rigida), le bois le plus dense du Paraguay ; les samouhous (Ceiba pubiflora), variétés de bombax dont le fruit fournit le kapok ; le peterevy (Cordia hypoleuma) dont le bois est estimé dans l'industrie, l'urundey (Astronium fraxinifolium), le bois d'encens qui distille une résine très parfumée, le copahyba dont l'essence, le copahu, est employée en médecine, et une foule d'autres espèces.

Ces grands arbres ne forment pas de groupes denses ; ils sont très dispersés, augmentant les difficultés d'exploitation. Les fougères arborescentes préfèrent les endroits frais ; beaucoup dépassent deux mètres de hauteur mais leur tronc et les tiges des feuilles sont munis de dures épines recourbées. Elles voisinent avec de nombreuses fougères de port plus modeste, au feuillage délicat, faisant un délicieux décor aux clairs ruisseaux de la forêt. Sagement les Guayakis fuient ces bords enchanteurs rendus dangereux par l'abondance des moustiques.

L'arbre à maté, l'Ilex paraguayensis, la précieuse Yerba Maté servant à préparer la boisson nationale du Paraguay est l'objet d'une exploitation intense ; c'est l'arbre le plus caractéristique de cette région.

Les Guaranis l'appelaient simplement Kaha, la plante par excellence, et donnaient le même nom à la feuille préparée ; les Espagnols ont traduit littéralement ce nom par Yerba, l'herbe, et les parties de la forêt les plus riches en arbres à maté sont appelées Yerbales.

C'est un arbre touffu, toujours vert, atteignant en sous-bois cinq à six mètres de hauteur ; dans les plantations on le taille à deux ou trois mètres pour faciliter la récolte. Les feuilles d'un beau vert profond et luisant, épaisses comme celles du houx d'Europe, lointain parent du maté, sont ovales, faiblement dentées sur les bords et légèrement rétrécies à leur pointe. Les fleurs, petites et blanches, sont insignifiantes ; les fruits, disposés en grappes rouges comme ceux du

houx contiennent chacun quatre petites graines très dures.

L'arbre à maté, exploité sans ménagement, est devenu rare dans les parties les plus fréquentées de la forêt. Au cours de nos voyages, mes guides paraguayens et indiens notaient les endroits où se trouvaient de beaux pieds afin de revenir plus tard faire leur provision de feuilles.

L'oranger forestier. Une autre essence a conquis une place notable dans la forêt paraguayenne : l'oranger et surtout l'oranger amer ou bigaradier. Introduit au Paraguay par les premiers Espagnols, l'oranger avait été transporté par les Jésuites dans leurs Réductions, d'où les indiens friands de ses fruits et certains animaux l'ont répandu dans toute la forêt. Le bigaradier, plus rustique, s'est si bien acclimaté et multiplié qu'il arrive à former, à de grandes distances de la lisière, en des endroits où ne vont jamais les chasseurs, de vastes orangeraies naturelles et que presque partout on en trouve des pieds isolés ; c'est une des rares essences forestières paraguayennes existant en formations denses. Quelques-uns de ces orangers sauvages produisent des fruits assez doux, pouvant servir de rafraîchissement au cours des longues marches ; la plupart ne donnent que des fruits aigres et amers, à peu près immangeables, seulement appréciés des animaux sauvages et des indiens Guayakis.

L'introduction de ces fruits dont ils ne savent pas le nom — ils les nomment suivant leur degré d'amertume les fruits doux et les fruits amers — apportés de pays dont ils ignorent l'existence et par des hommes qui leur sont presque inconnus, devait avoir une énorme influence sur le genre de vie des Guayakis. Malgré leur amertume extrême ces oranges leur fournissent une nourriture abondante et facile et pour se les procurer ils font de fréquentes visites aux points de la forêt particulièrement riches en orangeraies, réglant leurs courses errantes de manière à les visiter à l'époque de la maturité des fruits.

L'oranger amer devenu sauvage n'est pas seulement utile aux Guayakis. Il est devenu pour les Paraguayens l'origine d'une importante industrie forestière, celle de l'essence de petit-grain, un des éléments de l'eau de Cologne. Ce fut un

botaniste français, correspondant du Museum, envoyé en mission au Paraguay il y a une cinquantaine d'années, qui eut l'idée d'exploiter cette ressource, naturelle peut-on dire, du Caaguassu. Il installa en pleine forêt des petites distilleries portatives très simples, puis partit vers d'autres destins laissant à son fils le soin de développer son entreprise. Aujourd'hui de nombreux Paraguayens se livrent à cette industrie rémunératrice dans la partie périphérique de la forêt, et les frères Balansa, les petits-enfants du botaniste, sont toujours les premiers producteurs d'essence du pays.

On a fait plus ; à l'aide de plants *rapportés de la forêt*, on a constitué d'importantes plantations d'orangers amers et à l'extraction de l'essence de petit-grain s'ajoute celle plus rémunératrice encore du néroli. Bien des Paraguayens seraient surpris d'apprendre qu'ils vont chercher dans la forêt, au prix de grandes fatigues, une plante qui n'en est pas originaire. La botanique offre peu d'exemples aussi curieux : celui d'une plante cultivée, importée dans une nouvelle région, redevenue sauvage et modifiant l'existence de hordes indigènes privées de tout contact direct avec les autres hommes ; puis retrouvée plus tard par les Européens, devenant le point de départ d'une industrie extractive naturelle et enfin réadaptée à la culture.

En hiver, aux mois d'août et de septembre, la forêt fleurit. Les lapachos se couvrent de fleurs jaunes ou rosées, les samouhous de larges et élégantes fleurs purpurines ; d'autres espèces émaillent de blanc, de jaune, de violet le vert sombre des feuilles. Certains animaux sauvages, les chevreuils surtout, en sont friands ; les indiens le savent et les soirs de pleine lune vont attendre à l'affût sous les arbres le gibier qui vient manger les fleurs tombées.

La forêt sèche des hauteurs. Vers le sommet des collines la végétation devient plus basse, plus sèche et plus dense. La futaie fait place au taillis, souvent épineux, où des lianes minces s'enroulent, lacis inextricables, autour des bras, des jambes de qui veut la franchir, arrachent les armes et les bagages, mettant les vêtements en lambeaux. Il faut tailler le chemin avec le machette.

Au voisinage de la futaie on trouve par endroits de grandes

fougeraies, formées de fougères aigles (Pteris aquilina), semblables à l'espèce d'Europe. Des fourrés très épais, presque impénétrables de bambous-lianes (Chusquea ramosissima) occupent les parties les plus élevées de la forêt. Le souvenir de leur traversée, tantôt rampant le long des trouées basses faites par les Guayakis, tantôt essayant de rompre cette barrière pour faire passer les charges, déchirés par les éclats coupants du bambou, blessés souvent par les pointes en biseau coupées par le machette, est un des plus pénibles de ces voyages.

Les taches nues, ou potreros de la forêt. On a parfois la surprise, au milieu de la forêt, de déboucher dans des prairies naturelles dont quelques-unes ont plus d'un kilomètre de longueur. Ces formations, bien connues des Paraguayens et des indiens Mbwihas qui les choisissent pour établir leurs villages ont reçu dans le pays le nom de potreros, petites prairies. Elles occupent le plus souvent le sommet aplati de quelque colline ; leur sol, très peu fertile, à la couche d'humus mince, laisse voir de larges pierres nues et presque toujours leur centre forme une petite cuvette marécageuse, plus ou moins profonde, d'où s'échappe un faible ruisseau. Des formations analogues ont été décrites dans la forêt de l'Amazone (je les ai retrouvées dans la région de l'Araguaya où elles sont appelées lageiros) et en Afrique (notamment par Aug. Chevalier). Leur origine n'a pas été expliquée de manière satisfaisante. Le fait principal est la minceur et la pauvreté de la couche de terre végétale couvrant à peine des roches cristallines dont la décomposition produit une argile peu fertile, retenant les eaux de pluie, et où ne poussent que des carex et quelques fougères ; aucune espèce arborescente, pas même des arbustes, ne peut s'y développer.

Un autre fait important n'a pas assez attiré l'attention. Le pourtour des potreros paraguayens, comme en bien des points la lisière de la forêt elle-même, est bordé sur une large extension d'une végétation très serrée de broméliacées, surtout d'ananas balansae. Ces formations denses de broméliacées, de caraguatas, ne permettent le développement d'aucune autre plante ; elles étouffent toute végétation. Elles sont même

envahissantes ; peu du côté de la forêt où les arbustes ayant déjà atteint une certaine taille échappent à leur action, mais du côté de la prairie où elles font reculer la végétation herbacée. Il s'établit ainsi entre la forêt et la prairie une zone intermédiaire dépassant souvent cinquante mètres de largeur. Dans les régions à sol peu fertile, où le développement des autres plantes est lent, les broméliacées ont pu jouer un rôle actif, favorisant la formation de véritables potreros artificiels en empêchant la forêt de récupérer le terrain perdu après un incendie ou le défrichement par la main de l'homme.

Gibier. Le gibier abonde dans la forêt : grands cabiais fréquentant les lieux humides et le bord des rivières ; agoutis ou lièvres dorés, très communs partout ; venados, genre de chevreuils américains dont il existe plusieurs espèces ; agiles coatis ; pécaris vivant par couples ou par grandes bandes dont la rencontre peut être dangereuse ; nombreux singes dévastant parfois les plantations voisines ; renards, sarigues, pumas, petits félins et surtout la plus belle chasse, le tapir, appelé simplement au Paraguay la grande bête, animal pesant et pacifique de la taille d'un bœuf dont le cuir très épais résiste aux flèches des indiens ; blessé le tapir fonce droit devant lui comme un bolide, écrasant la forêt sur son passage.

Les jaguars ne sont pas rares non plus. Leurs traces abondent et souvent au crépuscule ou le matin au petit jour on entend au loin leur chanson de chasse. Mais il est rare de les voir et leur rencontre n'est possible qu'avec des chiens dressés spécialement et beaucoup de patience. Il faut admirer le bonheur de ces voyageurs venus passer deux ou trois semaines en Amérique du Sud et s'en retournant après avoir tiré deux ou trois jaguars. Souvent j'ai entendu la nuit un de ces animaux rôder non loin de notre campement et trouvé au matin leurs traces fraîches, sans jamais avoir eu l'occasion d'en voir un seul !

Parmi les oiseaux, les jacous (Penelope) remplaçant les faisans en Amérique du Sud, les hoccos ou muitoums (Crax) ressemblant à de gros dindons sauvages, les ourous (colins), les râles, les toucans, les aras macaos, les innombrables per-

ruches, les canards dans les lagunes, les tinamous, rappelant les perdrix, dans les potreros, assurent avec le gibier à poil des ressources abondantes et variées aux indiens forestiers.

L'HOMME

Les centres de peuplement sédentaires dans la région forestière de l'est du Paraguay se limitent à quelques villages civilisés, peu éloignés de la lisière, tirant presque tous leur origine d'anciennes Réductions jésuitiques.

Une population civilisée flottante, de faible densité, composée surtout d'éléments métissés, s'occupe d'industries forestières dans les parties les plus accessibles et les moins accidentées de la forêt. Dans le nord, vers le Parana, de grandes sociétés ont constitué des villages temporaires groupant pour une ou deux saisons un nombre plus ou moins grand de travailleurs occupés à la récolte et à la préparation du maté ; le village se déplace quand le secteur a été suffisamment exploité ; il y a dans ces endroits une exploitation rotative de la forêt.

Dans la région de Caaguassu, la partie périphérique de la forêt est seule mise en valeur et de façon bien modeste ; la plupart des établissements sont installés sur la lisière, à demi agricoles et à demi forestiers. Leurs travailleurs habitent à l'entrée de la prairie qui leur permet d'élever quelques animaux domestiques, tandis que leurs petites cultures sont sous bois.

La chasse. La vente des peaux d'animaux sauvages, jaguars, chats sauvages, noutrias ou castors de la Plata, pécaris, chevreuils, pourrait être une source de sérieux profits ; les gens du pays n'en font pas un véritable commerce et se contentent de vendre dans les villages à des négociants acheteurs de tous les produits de la région les dépouilles des animaux qu'ils ont eu l'occasion de tuer à la chasse.

L'industrie du bois. La coupe des bois, la cueillette et la préparation du maté, la fabrication de l'essence de petit-grain sont les seules industries forestières ayant une réelle importance bien que depuis plusieurs années des conditions économiques nouvelles leur aient fait un tort sensible. Elles ont moins d'activité et sur plusieurs points ont été abandonnées. Au milieu de clairières ouvertes par l'homme on rencontre des vestiges d'établissements, simples cabanes de terre ou de bois à demi effondrées, devenues le refuge de multiples essaims de guêpes sauvages, et déjà enveloppées d'une végétation exubérante où dominent des plantes importées de la prairie. La forêt reprend ses droits sur le terrain reconquis, mais seulement après plusieurs années, quand la futaie se sera reformée, les espèces envahissantes disparaîtront et la tâche faite par l'homme sera définitivement effacée.

L'industrie du bois est la plus atteinte. L'exportation pour l'Argentine, qui absorbait presque toute la production, est à peu près tarie. Les constructions métalliques rendent inutiles les grandes pièces de bois dur incorruptibles fournies autrefois en abondance par le Paraguay et qui ont servi aux charpentes de la plupart des vieilles maisons de Buenos-Aires. Seuls les bois d'ébénisterie trouvent encore preneur à l'étranger.

Le maté. L'exploitation intense et maladroite des arbres à maté a provoqué leur complète disparition sur beaucoup de points de la forêt. On ne se contentait pas d'une taille modérée des arbres ; ils étaient mutilés à mort et souvent abattus pour en obtenir le plus de feuilles. Les Yerbales, zones forestières particulièrement abondantes en arbres à maté, n'existent plus aujourd'hui que dans le nord de la Cordillère. En dehors de cette région le maté naturel n'est récolté que par les indiens et quelques forestiers pour leur usage personnel.

Pour remédier à la diminution des yerbales, on a créé dans ces dernières années des plantations de maté, déjà nombreuses près de Caaguassu. La lenteur de la croissance de l'arbre à maté (il faut 8 ou 9 ans pour que l'arbre commence à pro-

duire), et plus encore la difficulté d'obtenir la germination des graines ont été pendant longtemps des obstacles insurmontables. Les Jésuites avaient imaginé un procédé ingénieux, mais de faible rendement, pour faire germer les graines. Ils les faisaient avaler par des oiseaux domestiques, surtout par les muitoums, ces gros oiseaux de la forêt ressemblant à des dindons et faciles à apprivoiser ; les graines, très dures, étaient rejetées entières mais le commencement de digestion qu'elles avaient subi avait ramolli leur enveloppe et quelques-unes germaient. Actuellement on obtient leur germination en les faisant tremper plusieurs jours dans une lessive faible de potasse. Même ainsi les résultats sont médiocres ; les gens du pays, après ce traitement, les sèment en couche épaisse de deux ou trois doigts et seulement cinq ou six mois plus tard les plantules sortent de terre, simples filaments verts qui dans les premiers essais étaient arrachés comme des mauvaises herbes.

Tel qu'il se trouve dans le commerce, le maté est préparé avec les feuilles et les petits rameaux séchés et réduits en poudre. Le séchage se fait en deux temps : flambage rapide dans une flamme claire, puis dessiccation lente sur une claie au-dessus d'un foyer. C'est ainsi que le préparent encore les indiens de la forêt et les particuliers.

Industriellement le flambage se fait dans des cylindres métalliques tournant lentement au-dessus d'un feu vif. Pour le séchage, deux ou trois mille kilos de feuilles sont chargés sur une armature de bois, en forme de dôme, le barbacoua, surmontant la bouche d'un four. Un homme se tient sans cesse sur le tas de feuilles brûlantes qu'il remue avec une fourche pour assurer une dessiccation uniforme. L'opération dure vingt-quatre heures. Après refroidissement le maté est réduit en poudre par un lourd cylindre denté et entassé dans des compartiments de bois où il se bonifie lentement. Il n'est apte à la consommation que plusieurs mois plus tard.

Les connaisseurs distinguent des crûs de maté comme d'autres des crûs de café ; celui de certaines années est particulièrement apprécié.

Le petit-grain. Au contraire du maté dont l'exploitation industrielle est presque toute aux mains de grandes sociétés, l'essence de petit-grain, obtenue par distillation de la feuille de l'oranger amer, est fabriquée par de petits distillateurs qui s'installent en pleine forêt, dans les régions où les orangers abondent et toujours près d'un ruisseau ; ils travaillent avec un outillage portatif, des plus réduits, leur permettant de se déplacer facilement. Une chaudière chauffée au bois envoie la vapeur dans une cuve où sont entassées les feuilles ; l'essence est entraînée et se condense dans un récipient plus petit refroidi par l'eau du ruisseau. Ces appareils primitifs, mal entretenus, fuyant de tous côtés arrivent pourtant à produire un kilo d'essence d'assez bonne qualité pour 350 kilos de feuilles.

Les petits distillateurs vendent leurs produits à des négociants ou à de gros producteurs qui eux-mêmes les expédient à Grasse.

Cette petite industrie pourrait être une ressource précieuse pour les forestiers du Caaguassu, sans leur indolence naturelle. Ils ne travaillent que pressés par le besoin ; souvent des familles dénuées de tout remettent de jour en jour la préparation de quelques kilos d'essence qui leur permettraient d'acheter au prochain village — 50 ou 100 kilomètres parfois, mais la distance importe peu pour ces gens — des provisions et des objets de première nécessité ; elles attendent l'imprévu, se contentant de l'incertain produit de la pêche et de la chasse au menu gibier.

Parties habitées de la forêt. Ces industries sont loin d'avoir envahi toute la région forestière du Paraguay. L'exploitation industrielle du maté est limitée à la zone nord d'où les indiens ont disparu depuis longtemps. Les coupes de bois, l'exploitation du petit-grain n'existent que dans les parties périphériques où les transports sont faciles sans être trop onéreux.

En dehors des grands yerbales du nord, la population est très clairsemée dans les parties habitées de la forêt. La plupart des coupeurs de bois, des distillateurs de petit-grain vivent

près de la lisière et n'ont dans les bois que des établissements provisoires.

De rares habitants passent cependant une grande partie de leur existence dans la forêt, dans des ranchos perdus, très éloignés les uns des autres, reliés à la prairie par des pistes souvent à peine praticables pour les chevaux. Ce sont presque tous des pauvres gens, demi-nomades, sans ressources fixes, ayant reçu du propriétaire nominal du domaine l'autorisation de vivre sur ses terres. Ils mènent presque l'existence des indiens, chassant, pêchant, se livrant à l'occasion à la récolte et à la distillation des feuilles d'orangers ; quelques-uns ont obtenu la concession d'une coupe de bois dans une région peu accessible ; parfois aussi un péon d'estancia possédant quelques têtes de bétail s'installe dans un potrero naturel, malgré le voisinage des Guayakis.

Sans grandes attaches tous ces gens vont où les pousse leur fantaisie et ils aiment changer de contrée ; on les rencontre sur les pistes, vêtus de haillons, suivis d'une famille misérable chargée de quelques ustensiles de ménage, parfois avec un cheval, mais toujours accompagnés de plusieurs chiens à l'œil jaune et au poil court, allant, parfois très loin, chercher un nouveau gîte.

Si les lisières de la forêt sont peu habitées, de grandes zones de l'intérieur n'ont jamais été exploitées et différents massifs de la Cordillère sont seulement connus de quelques rares chasseurs.

Les indiens. Le massif central de la Cordillère de Caaguassu, dans la région de Taya-o, au relief accidenté et aux pentes raides du côté du bocage, s'est opposé plus que tout autre à l'installation des civilisés.

Divers groupes d'indiens Mbwihas, soumis depuis longtemps et en contact constant avec les civilisés, se sont installés dans les principaux potreros, non loin de la lisière. Au delà, c'est le pays des indiens libres, des Guayakis.

La région de Taya-o, comprise entre les petits villages paraguayens de Ajos, Caraya-o, S. Joaquin et Caaguassu, est restée une des plus sauvages de la Cordillère ; les gens du pays lui donnent le nom de « dernier désert du Paraguay ».

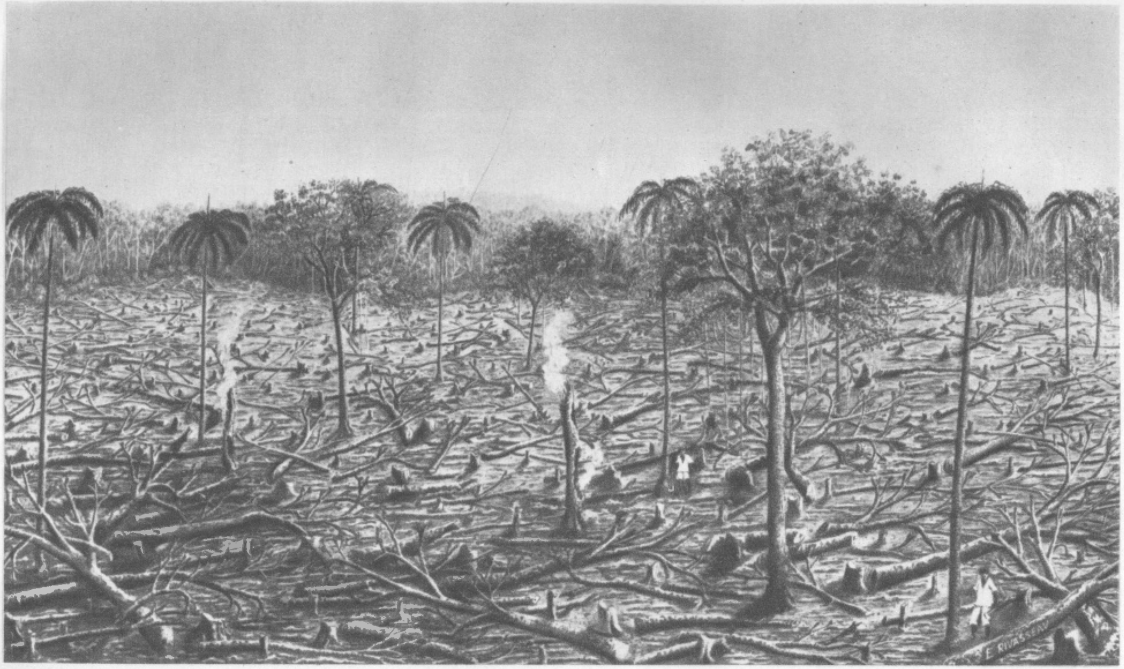
Les chasseurs ne s'y aventurent jamais bien loin. Elle offre aux Guayakis, dont elle est actuellement le principal centre, des conditions de sécurité exceptionnelles.

Poursuivis après quelques méfaits commis à la lisière de la forêt, ces indiens peuvent très rapidement se perdre entre les nombreuses ramifications de la Cordillère couvertes d'une épaisse forêt ou se mettre hors d'atteinte de l'autre côté de la ligne de partage des eaux, à une distance telle qu'ils n'ont plus à craindre d'être rejoints.

Un autre groupe de Guayakis, très peu nombreux, vit non loin des bords du Parana, entre deux de ses affluents, le Monda-y et le Nacunda-y.

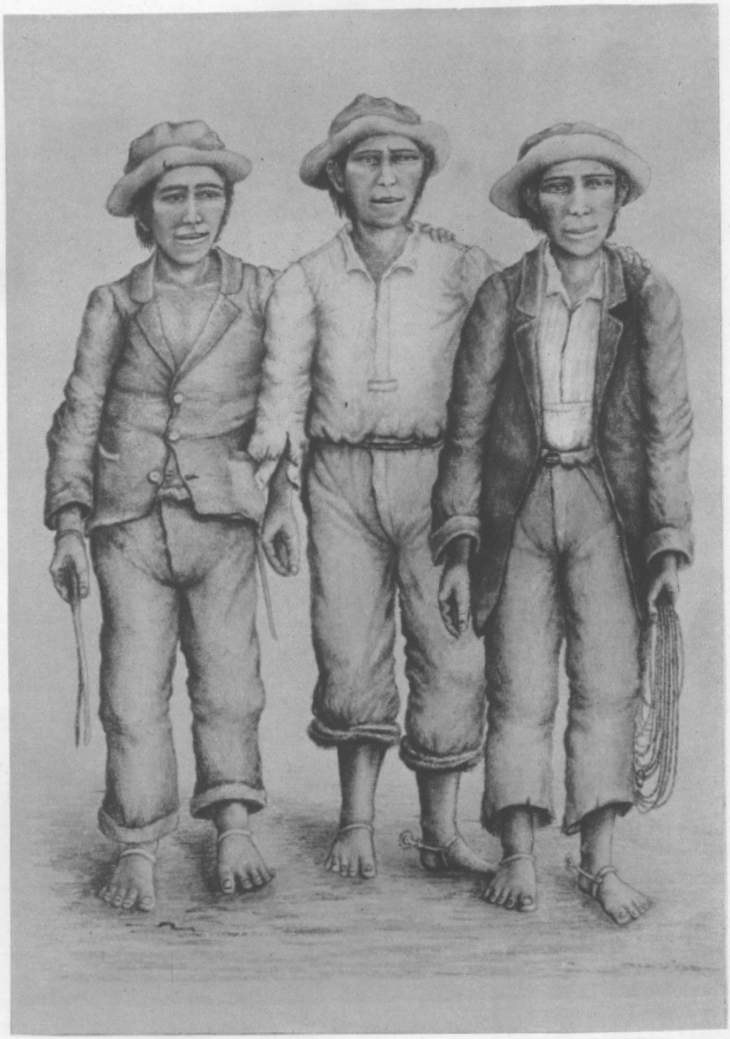
Les Guayakis les plus méridionaux habitent la région accidentée de S. Juan Nepomuceno, un ancien centre de missions jésuitiques, et parcourent dans leurs incursions les parties basses de la forêt, du Tembé-y au Teyu-cuaré.

A ces trois groupes, séparés aujourd'hui par de vastes zones exploitées par les civilisés et peuplées de quelques indiens soumis depuis longtemps, il faut rattacher des petites hordes de peu d'individus errant dans des coins de forêt encore peu exploités ou dans des massifs montagneux isolés. Une de ces bandes vit dans le Cerro de Villa Rica, à peu de distance de la ville de ce nom.



Dessin de Rousseau

UNE DÉRUBADE (DÉFRICHEMENT) DE FORÊT DANS LE CHACO.



Dessin de Rousseau

LES " BOUGRES " INDIENS NON CIVILISÉS DU CHACO.

CHAPITRE II

LES GUAYAKIS

Les Guayakis n'avaient jamais été étudiés dans leur milieu. Il est très rare de les apercevoir et quelques tentatives pour les approcher et les civiliser ont échoué.

Les anciens auteurs. Les Espagnols les connaissaient mal et les premiers chroniqueurs n'en parlent pas. Ils étaient à l'époque coloniale englobés sous le nom d'indiens barbares, d'indiens de la forêt (Kaïgouas, Kaaguiporas) avec d'autres indiens sylvestres de culture peu développée.

On a raconté sur eux les histoires les plus fantastiques. Le P. Montoya parle, sans indiquer son nom, d'un clan de sauvages de la forêt, possédés du démon, vivant de chasse, de fruits et surtout de chair humaine, qui attaquaient les troupeaux, volaient les enfants pour les dévorer et mangeaient des braises incandescentes. Au XIX^e^ siècle seulement apparaît le terme de Guayakis pour désigner les indiens encore actuellement connus sous ce sobriquet guarani dont la signification exacte est « peuplade cruelle ou barbare ».

Dans leurs colonies ou Réductions les Jésuites ont eu une vingtaine de Guayakis capturés dans la forêt par des indiens soumis. Ils vivaient peu de temps, succombant très vite, dit le P. Hervas, dès qu'ils quittaient les bois.

D'après le même P. Hervas les Guayakis parlaient une langue très différente du guarani ; le vocabulaire, aujourd'hui perdu, qui en aurait été fait dans les Réductions, contenait cependant de nombreux mots guaranis, provenant, dit-il,

d'erreurs et de confusions faites par des indiens captifs, d'intelligence bornée, apprenant le guarani et oubliant vite leur propre langue. Cette remarque est importante ; elle a été reprise presque dans les mêmes termes par plusieurs auteurs modernes qui ont tenté d'établir des listes de mots guayakis. Nous verrons ce qu'il faut en penser.

Les auteurs modernes. Les rares travaux publiés sur les Guayakis au cours des trente dernières années n'ont pas jeté beaucoup de lumière sur la vie et l'origine de ces énigmatiques habitants du Caaguassu.

Aucun observateur n'ayant pu les voir dans leur vrai cadre les sources d'informations se réduisent aux récits amplifiés et déformés des habitants des régions voisines, aux indications très vagues et souvent contradictoires fournies par des indiens guaranis civilisés ou par des voyageurs ayant aperçu l'espace de quelques instants des Guayakis s'enfuyant à leur approche. La plupart de ces récits ne méritent qu'une confiance limitée.

L'observation directe se borne à celle d'enfants capturés très jeunes et élevés dans des estancias paraguayennes. La capture des adultes est rare ; un seul cas est cité dans la littérature moderne, celui d'un homme blessé et fait prisonnier près d'Encarnacion où il fut examiné par Ten Kate ; il s'enfuit peu après.

La pénurie de documents était si grande que les ethnographes se sont jetés sur d'aussi pauvres éléments et ont essayé d'établir des listes de mots avec les quelques paroles balbutiées par les lèvres inhabiles de tout jeunes enfants, ayant souvent moins de quatre ans, et se sont efforcés d'en tirer des conclusions. De brèves données sur le type physique des Guayakis ont été fournies aussi par ces enfants ainsi que par 4 ou 5 crânes et 2 ou 3 squelettes.

Deux auteurs vivant dans la région même des Guayakis ont apporté des notes plus précises. L'un d'eux, Mayschutzen, a essayé de réunir et de civiliser ces indiens dans la région de S. Juan Nepomuceno. Sa tentative n'a pas donné de résultats ; elle a cependant permis de constater que les Guaya-

kis du groupe méridional ont subi de nombreuses influences étrangères et des métissages avec des indiens « marrons » d'origine diverse, entre autres avec des indiens Matakos du Chaco, réfugiés dans la forêt de Caaguassu après s'être évadés des colonies argentines où ils avaient été déportés. D'autres métissages paraissent s'être produits à l'époque de la guerre du Paraguay contre la Triple Alliance, lorsque de nombreux habitants se réfugièrent dans la forêt.

Un autre observateur, Bertoni, s'est particulièrement occupé des Guayakis errant entre le Monda-y et le Nacunda-y, non loin du Parana. Malgré sa connaissance profonde de cette partie de la forêt où il a vécu plus de vingt ans, il n'a pu entrer en rapports directs avec eux. S'appuyant sur les informations d'indiens civilisés et les récits d'un enfant captif, il admet l'existence de deux groupes différents de Guayakis. Les uns, de taille plus basse, très farouches et particulièrement arriérés, vivraient par bandes de peu d'individus sans jamais se construire d'abris. Les autres, sur lesquels il n'a recueilli que de vagues données, seraient de taille plus élevée et de teint plus clair ; ils seraient moins bas au point de vue matériel, moins craintifs aussi, et plus dangereux pour les chasseurs et les cueilleurs de maté.

L'isolement du groupe vivant dans la région de Ajos-Caaguassu n'a pas permis de l'étudier.

Malgré leur petit nombre et leur brièveté, ces documents obtenus dans des conditions précaires et des régions très diverses ne s'accordent pas entre eux ; ils n'apportent aucune clarté sur l'organisation sociale et l'origine de ces indiens et ne donnent qu'une idée très imparfaite de leur niveau réel de culture et de leurs conditions d'existence. Le nom même que se donnent les Guayakis nous est inconnu.

Unité ethnique des Guayakis. Ces constatations ont conduit à poser la question de l'unité ethnique des indiens connus sous le nom de Guayakis. Existe-t-il une famille pouvant recevoir ce nom ? Ces petites hordes errantes sont-elles des fractions d'une seule et très vieille race en voie de disparition ou proviennent-elles de différentes tribus forestières n'ayant en commun que leur

extrême pauvreté et réduites par le milieu aux mêmes besoins et aux mêmes coutumes ? Ou bien faut-il voir dans les Guayakis actuels non les derniers survivants d'anciennes populations forestières, mais plutôt des cas de régression, de retour à la vie sylvestre la plus misérable d'éléments hétérogènes, indiens fugitifs des missions jésuitiques ou des modernes colonies pénitentiaires, métis asilés dans la forêt pour des motifs divers, amalgamés avec des débris dégénérés de tribus autochtones ?

Ces trois théories ont eu des partisans. En dehors du groupe méridional, le seul qui ait été un peu étudié et qui a subi des influences étrangères nettes, nous ne possédons cependant pas d'éléments suffisants permettant d'affirmer la pluralité d'origine des Guayakis purs et cette question doit rester dans le domaine de l'hypothèse.

Bertoni s'appuie sur des bases bien fragiles pour conclure à l'existence de deux fractions distinctes de Guayakis près du Monda-y. Dans la région de Tayao-Caaguassu j'ai toujours trouvé chez ces indiens une remarquable uniformité de coutumes et de culture matérielle et dans la comparaison de mes résultats avec ceux obtenus dans les autres régions rien ne vient à l'appui de l'existence de plusieurs races distinctes de Guayakis. A défaut de leur véritable nom, de celui qu'ils se donnent eux-mêmes, si toutefois ils se donnent un nom propre, le mieux est de conserver à ces indiens forestiers celui de « Guayakis » sous lequel ils sont connus depuis longtemps au Paraguay.

Ce que l'on dit des Guayakis. au Paraguay.

Le mystère dont s'entourent les Guayakis au fond des grands bois, leurs brusques apparitions sur la lisière de la forêt, leur habileté à dissimuler leurs traces, la manière dont ils disparaissent en quelques secondes au milieu des fourrés les plus épais, ont vivement frappé l'imagination de leurs voisins civilisés. Ils sont devenus le sujet de multiples récits populaires où la vérité se mêle à la fantaisie et à la légende et bien des gens, comme les contemporains de Montoya, voient encore en eux « des êtres endiablés, anthropophages et mangeurs de braises enflammées ».

On les dépeint généralement au Paraguay comme des nains ou des hommes nettement au-dessous de la moyenne, passant la plus grande partie de leur existence sur les arbres ; s'y construisant des cabanes et ne descendant que rarement sur le sol ; des esprits plus imaginatifs vont jusqu'à les agrémenter d'une petite queue. Beaucoup leur dénient la connaissance du feu, mais leur anthropophagie ne fait de doute pour personne ; en plus de la chair humaine on leur attribue comme aliments habituels le miel et les fruits sylvestres.

Les légendes de pygmées étaient très répandues par miles Guaranis. Le mythe du yasi-yatéré, ce petit lutin des bois qui égare les voyageurs en imitant le cri des oiseaux et des bêtes sauvages, vole les enfants, et devient à son gré invisible grâce à une barre d'or magique, est toujours vivace au Paraguay. Comme ces Guayakis le yasi-yatéré ne connaît pas le feu et se nourrit de fruits sylvestres. Des confusions se produisent entre les récits sur le Guayaki-pygmée et le lutin-pygmée, l'homme devenant une réplique du lutin.

Les campagnards et les forestiers, voisins immédiats des régions habitées par les Guayakis, ont une notion plus exacte de ces indiens. Ils les aperçoivent parfois à la lisière de la prairie ou les rencontrent par hasard dans la forêt ; souvent ils trouvent au milieu des fourrés les restes de leurs minuscules campements.

La croyance à l'existence de deux races différentes de Guayakis est fortement ancrée parmi les habitants de la région de Caaguassu. Les « Guayakis noirs », de teint très bronzé, ont la réputation d'être les plus dangereux et toutes les attaques contre des chasseurs ou des travailleurs leur sont imputées. Au contraire les « Guayakis blancs », de teint beaucoup plus clair — certains attribuent même à quelques-uns d'entre eux une peau blanche et des yeux bleus — qui vivraient dans les parties les plus retirées de la forêt, passent pour très craintifs, fuyant d'ordinaire devant les étrangers.

La légende des indiens blancs se retrouve dans toutes les contrées forestières de l'Amérique du Sud où les indiens ont le teint relativement plus clair que ceux de la plaine brûlés par le soleil. Près du Monda-y Bertoni a recueilli la même tradition à laquelle il donne trop d'importance ; à l'inverse

de Caaguassu, les « Guayakis blancs » y sont plus redoutés que les « Guayakis noirs ». J'ai rencontré des Guayakis de teint plus ou moins foncé, certains très bronzés et d'autres presque blancs ; en dehors de la différence de teint, variable avec les parties plus ou moins éclairées de la forêt qu'ils fréquentent, rien dans leurs coutumes, ni dans leur culture matérielle, ni, ce qui est plus important encore, dans leur type physique ne permet de les séparer.

La réputation de force, d'agilité et de ruse des Guayakis inspire aux Paraguayens et aux indiens civilisés une crainte peu justifiée, les Guayakis n'attaquant presque jamais. Ce sont surtout des voisins incommodes pour les éleveurs et les petits cultivateurs établis à proximité de la forêt. Depuis longtemps ils ont appris à connaître les bœufs et les chevaux, animaux étranges à leurs yeux, gibier de grande taille et excellent à manger, très abondant dans la prairie mais jalousement gardé par des hommes redoutables. Ignorant le nom de ce gibier ils l'appellent simplement « la chose bonne à manger » (le cheval), « la chose cornue bonne à manger » (le bœuf) ou « le ventre jaune » (âne, mulet).

Pour se procurer ces animaux dont ils apprécient plus encore la quantité que la qualité de la viande, ils n'hésitent pas à s'approcher, partout où ils le peuvent, de la lisière de la forêt, parfois à 40 ou 50 kilomètres de leur zone habituelle de chasse. Ils réalisent ces expéditions par les matinées froides et humides d'hiver, quand la surveillance du bétail se relâche et que leurs ressources habituelles diminuent dans la forêt. Les uns font le guet ; d'autres s'approchent avec prudence de l'animal choisi et le criblent de flèches ; dès qu'il s'est abattu ils le dépècent à l'aide de minces éclats d'un bambou très coupant (Merostachys clausseni) et de leurs haches de pierre ; puis lourdement chargés ils emportent leur butin à leurs petits campements, loin dans la forêt.

Les Guayakis regardent ces expéditions comme des hauts faits et les dépouilles qu'ils en rapportent, morceaux de cuir de bœuf, crinières de chevaux, deviennent des trophées aussi appréciés que ceux du jaguar. Ils ont une préférence marquée pour les chevaux, simple question de volume et surtout de moindre péril : un Guayaki que j'interrogeais se contenta de

répondre que « les chevaux n'ont pas de cornes » ; blessés ils sont moins dangereux que les bœufs à demi sauvages de la région. Près de Taya-o un magnifique taureau que les Guayakis n'avaient pu achever était devenu si furieux, chargeant tout ce qui s'approchait, qu'il fallut l'abattre d'une balle de carabine ; il portait 14 pointes de flèches.

Les pertes subies par les éleveurs de certaines régions peuvent devenir lourdes. En une année les Guayakis ont tué dans une seule prairie, à Tacua Corà, près du Tóvatiry, 12 chevaux, 50 moutons et de nombreux bovins.

Lorsque leurs incursions deviennent trop fréquentes, les estancieros organisent des battues de représailles. Guidés par des indiens soumis, habiles à relever les pistes, ils cherchent à surprendre un petit campement guayaki et massacrent sans pitié tous ceux qu'ils peuvent atteindre. A leurs yeux, les Guayakis sont des animaux malfaisants, des bêtes puantes qu'il faut détruire, mais, curieuse contradiction, ils épargnent les enfants qu'ils élèvent ensuite avec soin et tendresse dans leurs estancias, suivant sans le savoir les coutumes de leurs ancêtres guaranis.

Un trait que je crois véridique peint cet état d'esprit. Il m'a été conté par un Suisse, L. de B., homme d'une très curieuse personnalité, demi-explorateur et demi-négociant, fixé depuis fort longtemps au Paraguay. Il voyageait, il y a une vingtaine d'années, dans la région du Parana fréquentée par les Guayakis et ces indiens étaient devenus le sujet de toutes les conversations de ses guides. Au moment de traverser un ruisseau, le guide de tête lui désigna soudain une ombre indistincte dans un arbre et fit feu avant qu'un geste ait pu l'arrêter. Vivement ému M. de B. vit une silhouette humaine se jeter à bas de l'arbre et disparaître dans un fourré ; il poussa un soupir de soulagement et se mit à reprocher à son guide son geste stupide et cruel, mais cet homme, sans l'écouter, lui montra avec une expression indéfinissable d'orgueil et de satisfaction le cadavre d'une femme guayakie se balançant dans les branches. En punition il fut placé en queue de la colonne ; deux jours plus tard il venait trouver son maître d'un air soumis et pour calmer son ressentiment dont il n'avait pas compris la cause lui offrit un petit objet fabriqué

par lui : un sac fait avec la peau de l'un des seins de la malheureuse qu'il avait coupé à l'insu de tous. Inutile de se fâcher ; ces pauvres gens s'étonnent de notre indignation autant que nous-mêmes si quelqu'un nous reprochait d'avoir tué un blaireau.

Quelquefois, après leur premier mouvement de panique, les Guayakis se ressaisissent et s'ils sont en nombre cherchent à surprendre leurs adversaires. Se glissant dans les fourrés avec une dextérité surprenante, sans un bruit décelant leur présence, ils accompagnent leurs ennemis, les encerclent et attendent une occasion favorable, d'ordinaire le passage d'un ruisseau encaissé, pour attaquer. Dissimulés dans le feuillage et les lianes, ils les criblent subitement de flèches ; avec ces ennemis invisibles la situation peut devenir grave malgré l'épaisseur de la forêt qui rend peu précis le tir des flèches et quelquefois il y a des morts de chaque côté.

Pendant mon séjour, une battue de représailles fut elle-même surprise près de Caraya-o au moment où elle s'apprêtait à s'emparer de quelques indiennes se baignant dans un ruisseau. Les chasseurs guayakis alertés par les cris de leurs compagnes tiraient du haut des rives assez abruptes. Cernée dans la position la plus défavorable la petite expédition eut plusieurs hommes touchés ; les hommes valides réussirent avec beaucoup de mal à maintenir à distance les Guayakis avec leurs armes à feu, sans pouvoir se dégager ; l'un d'eux put s'échapper pendant la nuit pour aller chercher des renforts qui délivrèrent ses compagnons. Leur chef avait eu la poitrine traversée par une flèche qui perfora le poumon et la base de l'omoplate, ressortant de trois doigts dans le dos ; ne pouvant arracher la flèche dentelée ses hommes la coupèrent au ras de la poitrine. Transporté à Villa Rica où il n'arriva que quatre jours plus tard, le blessé se rétablit de cette terrible blessure.

Ces faits ne sont pas exceptionnels. Nous-mêmes, au cours de cette mission, nous avons été attaqués à plusieurs reprises pendant deux jours par des Guayakis auxquels des indiens soumis, des Mbwihas, venaient d'enlever une fillette.

Le Guayaki ayant osé résister une fois aux civilisés et braver les armes à feu, perd sa crainte primitive. Il devient

comme certains jaguars de sa forêt, les tueurs d'homme, qui ont une fois tué l'homme et ne craignent plus de l'attaquer quand ils le rencontrent. Toujours poursuivi et traqué par les civilisés qui n'hésitent pas à tirer sur lui dès qu'ils l'aperçoivent, il devient à son tour agressif et attaque les chasseurs et les travailleurs isolés dans la forêt. Plusieurs cas de ce genre se produisent chaque année dans la région de Taya-o et de Caraya-o. Ils sont surtout fréquents aux abords de la lisière où ne s'avancent que les Guayakis les plus braves ; ceux des régions éloignées n'ayant presque jamais l'occasion de voir des étrangers sont plus timides et s'enfuient à leur approche.

Les Guayakis volent aussi tous les objets qu'ils peuvent trouver. Près de Taya-o un bûcheron paraguayen occupé à équarrir un tronc d'arbre à quelque distance de ses compagnons fut dérangé de son travail par les aboiements d'un jeune chien qui l'accompagnait. Il s'apprêtait à entrer dans un fourré pensant y trouver un serpent à sonnette, quand plusieurs flèches en jaillirent et l'une le blessa au mollet. Sans avoir le temps de ramasser sa carabine il s'enfuit en appelant ses compagnons ; quand il revint avec eux tous ses objets, son fusil, sa hache, son mètre et un petit pot avaient disparu. Dans tous les campements guayakis ou trouve des outils européens brisés, des morceaux de fil de fer arrachés à des clôtures et même des tessons de bouteille trouvés auprès des ranchos forestiers.

Les indiens demi-civilisés de la région, les Mbwihas, sont encore plus exposés aux attaques des Guayakis. Deux indiens de cette tribu qui me servaient souvent de guides, étant un jour partis seuls à la chasse, se séparèrent momentanément pour suivre des pistes de pécari. Le plus jeune ne tarda pas à trouver des pas humains croisant la piste de l'animal et levant les yeux aperçut un Guayaki le visant du haut d'un arbre avec son arc. Lui-même, dans un brusque réflexe, leva son arc mais avant qu'il pût tirer la flèche du Guayaki arrivait, dirigée vers sa poitrine ; elle n'atteignit pas le buste mais de la façon la plus bizarre frappa ses deux mains qui tenaient l'arc, lui clouant le poignet gauche sur la main droite. Agresseur et blessé s'enfuirent chacun de leur côté et mon guide retrouva son compagnon qui le délivra de sa flèche. La blessure

soignée avec des simples et des graisses, suivant l'usage de la tribu, mit deux mois à se cicatriser.

***

Traqués sans merci de tous côtés, les Guayakis ne voient dans les autres hommes, Européens ou indiens, englobés par eux sous la même dénomination d' « hommes différents », que des ennemis implacables. Cette lutte continuelle accélère la disparition de leur race qui bientôt n'existera plus ; elle explique leur isolement et notre ignorance à leur sujet.

CHAPITRE III

A LA RECHERCHE DES GUAYAKIS

Leur genre de vie et la crainte trop justifiée que leur inspirent les blancs et les autres indiens ont fait des Guayakis une des tribus de l'Amérique du Sud les plus difficiles à rencontrer.

Ils se déplacent sans cesse, sans avoir de base fixe, au sein de l'épaisse forêt qui les abrite. Dans leurs rapides excursions vers les régions peuplées ils s'entourent de multiples précautions pour dissimuler leur passage : divisés en petits groupes ils suivent le lit des ruisseaux, évitant les terrains mous où leurs pas marqueraient ; de loin en loin seulement des chercheurs de pistes exercés arrivent à relever les faibles traces qu'ils ont laissées. Au cours de ces randonnées ils font aux basses branches des fourrés de rares brisées, difficiles à reconnaître, pour jalonner leur chemin et dès qu'ils se croient poursuivis ils se dispersent dans toutes les directions pour se réunir très loin, dans des régions où ils se savent hors d'atteinte.

Il est à peu près inutile de chercher à rejoindre les Guayakis après une de leurs sorties dans la prairie. Dans notre première tentative pour les trouver, nous étions partis sur la piste d'une petite bande qui, la veille, avait tué un taureau dans les champs de Tacua-corà. Le deuxième jour nous trouvions les restes du petit campement où ils s'étaient reposés et avaient festoyé le soir de leur attaque. Au delà les traces se perdaient ; quelques-unes allaient vers l'est, d'autres semblaient se diriger vers les différents plissements du sud où naissent les affluents de l'Arroyo Guassu ; un ou deux hommes avaient traversé le

Tóvatíry, au nord. Après dix jours de marche et de vaines recherches dans toutes les directions, épuisés et sans vivres, nous avons dû renoncer à les atteindre et revenir à notre campement.

En s'éloignant de la lisière les traces des Guayakis deviennent plus fréquentes mais la région où ils vivent d'ordinaire, celle où se trouvent leurs petits campements, ne commence qu'à cinquante ou cent kilomètres dans l'intérieur.

Dans ces parages reculés les marques de l'activité des Guayakis abondent. De très nombreuses ruches sauvages, si communes dans les arbres, sont éventrées et leurs débris, rayons desséchés, morceaux de cire mâchée gardant encore les empreintes dentaires des indiens, jonchent le sol près de restes de feux. Des arbres ont été écorcés pour obtenir les fibres destinées à confectionner des cordes et des ficelles. D'autres arbres montrent la trace si caractéristique de la hache de pierre du Guayaki ; les palmiers, les arbres les plus précieux pour les indiens, sont coupés en grand nombre. Des troncs d'arbres tombés par accident ou abattus tout exprès servent à franchir certains ruisseaux encaissés ou trop profonds.

De légères brisées faites aux arbustes, le côté où pend la branche indiquant la direction suivie, leur servent de repères dans leurs courses continuelles. De minuscules sentiers apparaissent. D'ordinaire ce sont des trouées basses et courtes traversant un épais fourré, passages étroits où il faut presque ramper, plus semblables à des percées d'animaux qu'à une œuvre humaine. Dans les régions presque jamais visitées des sources de l'Arroyo Hovÿ et du Camba-y, nous avons trouvé à différentes reprises de véritables sentiers, étroits mais bien marqués, qui semblaient assez fréquentés. Une seule personne peut y passer de front et ils sont toujours très bas ; dans les taillis denses les branches ne sont coupées que jusqu'à un mètre de hauteur et le sentier devient un long tunnel sinueux hérissé d'obstacles. Quelques-uns de ces sentiers peuvent être suivis pendant plusieurs heures, disparaissant parfois dans un marécage pour reparaître plus loin. Ils font de continuels détours, pour éviter un obstacle, passer près d'une ruche, contourner un arbre abattu. Les Guayakis ont les

membres inférieurs courts ; des petits troncs d'arbres couchés en travers de leur chemin et ne dépassant pas 20 centimètres de hauteur, étaient profondément usés par le heurt de leurs talons ; dès que le tronc est plus gros, ils préfèrent, même chargés, se glisser sous lui quand ils le peuvent ou faire un long détour plutôt que de l'enjamber.

Il faut avoir passé de longues journées, en lutte avec la forêt dense et hostile, pour comprendre la satisfaction que nous éprouvions en débouchant dans ces petites pistes où la marche est relativement facile ; c'était aussi l'indice de la proximité des Guayakis.

Les sentiers ne traversent presque jamais les campements ; même dans les régions lointaines ceux-ci sont dissimulés au centre d'un fourré, souvent à plusieurs centaines de mètres de la piste et à mi-pente d'une colline, loin de l'eau et des moustiques.

Après avoir trouvé les Guayakis, il est plus difficile encore d'entrer en rapports avec eux.

A l'approche des civilisés ou d'autres indiens, ils cherchent d'abord à fuir pris d'une terreur panique, abandonnant tout ce qu'ils possèdent : outils, paniers, provisions, enfants même ; les hommes tentent seulement d'emporter leurs armes. Ils plongent droit devant eux dans les fourrés, et leur fuite est semblable à une rafale d'un vent violent secouant les basses branches et les feuilles. Dès que le rideau de verdure s'est refermé sur eux, ce bruit tombe soudain ; un silence impressionnant lui succède ; il est impossible de savoir si les dix ou quinze indiens qui viennent de disparaître sont loin ou près, s'ils continuent à fuir ou épient l'envahisseur. C'est à ce moment qu'ils se ressaisissent et reviennent parfois attaquer.

Toutes les tentatives amicales pour aborder les Guayakis ont échoué. Il ne reste qu'un moyen : relever une piste récente dans les régions lointaines qu'ils fréquentent et s'efforcer d'envelopper leur campement le soir ou au petit jour, avec quelques hommes habitués à la forêt. Profitant de leur surprise il est possible alors d'entrer en relations avec eux, mais ils s'échappent à la première occasion.

Un grand domaine français dans la région des Guayakis.

Entre Villa Rica et Ajos, à la lisière du pays des Guayakis, des Français, des Toulousains, les frères Balansa, possèdent un vaste domaine sur les bords du Tebicuary-mi. Ce sont les petits-fils et les continuateurs de l'œuvre industrielle du botaniste dont les travaux ont fait connaître une foule de plantes de la région et introduit au Paraguay l'industrie du petit-grain.

Leur propriété, l'estancia de Caraguata-y-mi, moitié en forêt, moitié en plaine, d'une étendue de vingt lieues carrées — la lieue paraguayenne est de cinq kilomètres — est une des plus importantes de la contrée. Elle tire son nom de l'abondance des caraguatás, les broméliacées épineuses qui bordent la forêt ; coïncidence curieuse, l'espèce la plus commune, l'Ananas balansae, est une des plantes récoltées pour la première fois par le grand-père et qui lui fut dédiée.

L'Europe n'a pas idée de ces immenses domaines ni de la vie rude et fatigante de leurs propriétaires, bien différente de celle des planteurs des romans ; levés avant l'aube il leur faut être toute la journée à cheval, allant d'un point à l'autre de la propriété pour diriger les travaux de leurs péons nonchalants et bien souvent y prendre part.

Ils sont quatre frères. L'aîné, Emile, intrépide chasseur s'informant toujours si quelque jaguar ne s'est pas montré aux environs, s'occupe spécialement des coupes de bois ; souvent, seul avec ses hommes, il passe des semaines en forêt sans revenir à l'estancia. Le second, Henri, grand sportif, bien découplé, ancien international de Rugby, se consacre aux plantations d'arbres à maté et d'orangers amers, et à la préparation du maté, du petit-grain et du néroli. Ernest, le troisième, grand chasseur aussi, dirige la scierie, et le plus jeune, Georges, passe sa vie à cheval et par tous les temps parcourt les campos avec sa troupe de péons, dénombrant, soignant et surveillant les troupeaux de bœufs et de chevaux.

A Caraguata-y-mi, dans leur maison à la lisière de la forêt d'où la vue s'étend sur la vaste plaine jusqu'au lointain massif de Villa Rica, la mission du Museum a reçu la plus délicate hospitalité. Leur influence et leur profonde connaissance du

pays ont permis de préparer dans les meilleures conditions l'étude systématique de toute la région de Taya-o où vivent les Guayakis.

Au retour de chaque expédition, après des semaines de fatigues et de privations dans les grands bois, leur hospitalière demeure se faisait encore plus accueillante et permettait de se reposer et de mettre au point les résultats obtenus.

Ces excellents amis ont bien contribué au succès de la mission et les moments passés à l'estancia près d'eux et de leur charmante famille comptent parmi les plus chers souvenirs emportés du Paraguay.

***

Préparatifs d'expédition. Une expédition à la recherche des Guayakis exige une préparation minutieuse d'où dépend en grande partie le succès.

Il faut réunir une petite troupe très mobile, pouvant se déplacer rapidement à la première indication et composée d'hommes habitués à la vie de la forêt et à ses privations, capables de faire face à tous les incidents pouvant survenir.

Les bagages, les vivres, le matériel de campement sont réduits au minimum pour ne pas alourdir les mouvements. Les conditions du terrain ne permettent pas d'emmener des animaux de charge ; tout est porté à dos d'hommes et chacun, même le chef, doit prendre avec ses armes et ses objets personnels, sa part de provisions et du matériel général.

Il ne saurait être question de matériel de couchage, encore moins de tentes. Un poncho de laine, grande pièce de drap rectangulaire percée d'un trou pour la tête, sert à la fois de manteau et de couverture. Les uns lui ajoutent un léger hamac, les autres un cuir de chevreuil pour s'isoler la nuit de l'humidité du sol. Impossible de songer à des objets de toilette ni même à du linge de rechange et c'est une dure privation de ne pouvoir quitter le soir à l'étape les vêtements imprégnés de sueur, tachés de boue ou trempés par la pluie. Les hommes reviennent à demi nus, les vêtements lacérés par les branches et les épines.

Pour provisions, du riz, de la viande sèche, du sel, de la

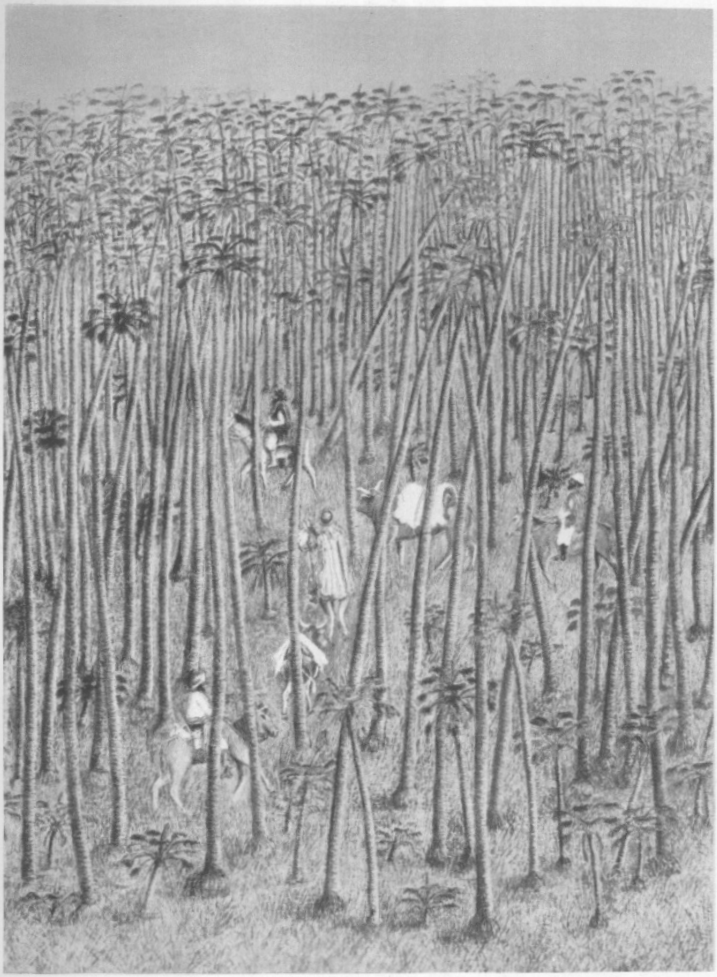
graisse, très peu de biscuit et du maté. Sans le maté largement distribué il n'est pas possible d'obtenir d'efforts sérieux des hommes ; la mission devait compter près d'un kilo par jour pour huit à dix personnes. Une marmite ou mieux un vieux bidon de pétrole, quelques écuelles, des cuillères et l'indispensable calebasse à maté avec son chalumeau suffisent pour la cuisine.

Chaque homme porte encore son fusil ou sa carabine et à la ceinture ses munitions et son couteau ; les mains restent libres pour manier le machette, le long couteau de forêt servant à tailler le chemin.

Ainsi équipée la petite troupe s'enfoncera pour 15 ou 20 jours dans la forêt, faisant des étapes quotidiennes de 10 et 12 heures, allant de côté et d'autre à la recherche des pistes ou les suivant dans leur mille détours dans l'espoir de trouver les agiles et insaisissables Guayakis. Les expéditions ne peuvent être prolongées plus longtemps ; il est impossible d'emporter davantage de provisions et après une quinzaine de jours les hommes les plus robustes sentent leur résistance faiblir, brisée par les marches continuelles et les privations. Il faut rentrer au campement général, prendre quelque repos et se réapprovisionner.

Les hommes. Il est facile de recruter pour ces expéditions des hommes habitués aux longues courses en forêt parmi les gens de la région tous à l'occasion chasseurs, prospecteurs, coupeurs de bois, cueilleurs de maté ou de feuilles d'oranger ; ils ne demandent pas mieux que de se mettre à la recherche des Guayakis, leurs ennemis de toujours, et souvent même ont déjà pris part à des battues contre ces malheureux.

Le sort de l'expédition dépend de leur choix ; leur constance, leur endurance, leur connaissance du pays et surtout leur bonne volonté assureront ou non le succès. L'Européen, au moins au début, est presque entièrement entre leurs mains et pour cet étranger téméraire qui, ils en sont certains, ne peut pas connaître la vie de la forêt, de leur forêt, et dont ils ne comprennent pas le but, ils éprouvent quelque chose ressemblant de bien près à du mépris. Ils critiquent entre eux

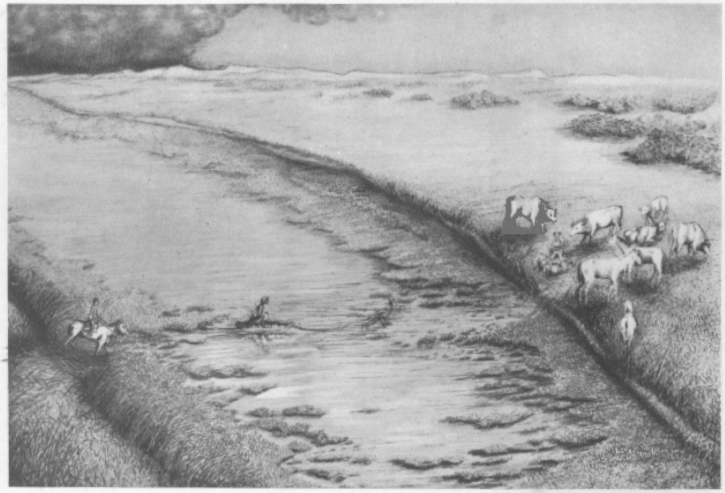


Dessin de Rousseau

DANS UNE FORÊT DE CORRANDO DU CHACO.

Cl. Deffontaines

PREMIÈRE MAISON DE COLON EN TRONC DE PALMITE.



Dessin de Rinaszeau

TRAVERSÉE DU CORRIXA-VEADO GORDO AU MOYEN DE LA PELOBA.

son équipement, observent chacune de ses actions et s'attendent aux questions ou aux exigences les plus saugrenues. La langue est une autre barrière ; ils ne parlent que le guarani.

Ce sont des hommes rudes, habitués à une lutte constante avec la nature et pour qui seules la force physique et l'endurance comptent. Quand ils voient l'étranger, « venu de la ville », vivre exactement comme eux en expédition, se contenter de la même nourriture — c'est un point essentiel — se soumettre aux mêmes fatigues et aux mêmes obligations, et ne rien commander sans être prêt à le faire lui-même, ils l'admirent et deviennent des compagnons fidèles et dévoués. Tel péon, parti la première fois attiré par le gain, insistait pour prendre part à toutes les autres expéditions parce que c'étaient de « vraies expéditions » et que le « patron » était un « vrai monteador », un forestier comme eux.

Il faut que sans en avoir l'air l'étranger arrive à leur imposer son autorité, contrôlant leurs informations et leurs recherches et qu'il se familiarise assez avec la forêt pour discuter utilement la valeur d'une indication ou la nécessité d'une manœuvre. A ce moment il aura sa troupe bien en main et pourra compter sur elle.

Ces gens simples arrivent même à expliquer par un pouvoir surnaturel des observations ou des déductions dont leur mentalité primitive n'a pu suivre le mécanisme et ils sont très étonnés quand le raisonnement permet à l'étranger d'expliquer ou de comprendre des faits qu'ils connaissent par la seule expérience ; pour eux c'est de la divination. Le cas de ce genre le plus amusant s'est passé à propos de serpents, animaux dont ils ont horreur. Le chef de la mission avait souvent capturé devant eux des espèces venimeuses ou non de serpents ; le plus vieux d'entre ses hommes s'en fut dire à l'aîné des frères Balansa qu'il ne comprenait pas que le « patron » voulût emmener tant de monde en expédition puisqu' « il avait de l'électricité dans le corps et pouvait immobiliser une personne en la touchant ». Comme M. Balansa lui demandait quelques précisions sur ce singulier pouvoir, ce brave homme ajouta que « tous avaient vu faire le patron qui en touchant un serpent le paralysait aussitôt, ce qui était bien plus difficile que paralyser un homme ! »

Quelques-uns de ces coureurs de bois, rompus à toutes les fatigues et connaissant tous les secrets et toutes les ressources de la forêt, sont capables d'une fidélité à toute épreuve ; jamais ils n'abandonneraient leur chef et ils prennent à cœur le succès du voyage.

Deux de ces hommes, le vieux Mauricio, le boute-en-train de la petite troupe, et son fils Victor, ont fait partie de toutes les expéditions de la mission. Plusieurs fois, dans des moments particulièrement pénibles, le vieux Mauricio a non seulement relevé l'énergie défaillante de ses compagnons, mais aussi, et il ne s'en est jamais douté, celle du « patron » dont il invoquait l'exemple. De tels hommes donnent la patience nécessaire pour lutter contre l'inertie d'autres péons et des guides indiens, leur esprit de mensonge et leur caractère difficile.

Malgré leur expérience il faut adjoindre quelques indiens Mbwihas aux forestiers paraguayens. Habitant la forêt, dans le voisinage immédiat des Guayakis, ces indiens connaissent mieux que personne leurs habitudes et les régions qu'ils fréquentent. Ce sont aussi de bons pisteurs, mais leur habileté n'est pas supérieure à celle d'un chasseur exercé et avec un peu d'habitude il est facile de les égaler ; il devient ainsi possible de les contrôler et parfois de les ramener dans le bon chemin dont ils cherchent à s'écarter dès que la piste devient trop chaude. Leur crainte affreuse des Guayakis fait tomber brusquement leur ardeur, très grande au début, dès qu'ils se sentent près du but ; au moment décisif on ne peut plus compter sur eux et une fois même ils abandonnèrent la mission.

La mission emmenait trois ou quatre guides indiens et autant de Paraguayens. Entre les deux groupes s'élevaient souvent des discussions d'ordre professionnel, les péons rejetant volontiers l'insuccès de leurs efforts sur l'incurie des indiens. Des motifs de querelles plus graves surgissaient à propos de la nourriture, à propos du maté surtout, chaque groupe voulant s'assurer en premier l'usage de la calebasse et du chalumeau. Ces disputes continuelles mettaient à une rude épreuve la patience du « patron » qui, avec l'aide du vieux Mauricio, s'efforçait de maintenir l'harmonie entre tous ces hommes également susceptibles.

Le campement dans la forêt. Un rancho en pleine forêt, à l'extrémité des chemins d'exploitation forestière et sur les bords de l'Arroyo Guassu — une des innombrables rivières de la région portant ce nom, littéralement gros ruisseau — a servi de base à la mission pendant près d'une année. Eloigné seulement d'une trentaine de kilomètres de la maison des frères Balansa, et toujours sur leur domaine, il permettait un ravitaillement facile et des repos de quelques jours à l'estancia après chaque expédition. Le chef de coupe, le capataz forestier des Balansa, l'habitait et ses petites plantations de maïs, de manioc et de patates étaient une ressource précieuse.

Quelques mois plus tôt deux villages d'indiens Mbwihas s'étaient installés dans un vaste potrero à trois ou quatre kilomètres de là. Le caractère de l'indien est profondément méfiant. Le capataz forestier, Marciano, un brave garçon, connaissait depuis plusieurs années tous les indiens de ces villages ; malgré ses efforts il fallut bien du temps pour en décider quelques-uns à servir de guides à la mission. Il fallut plus de temps encore pour gagner leur confiance et les amener à parler, toujours avec réticence, des traditions et des usages de leur tribu.

Dans les périodes de repos nous passions presque tout le jour dans les villages, dans les tapouis, assis dans leurs légères cabanes de palmes, apprenant leur langage, observant leurs travaux et leurs jeux et essayant de les faire parler.

La femme indienne, la très vieille femme surtout, est bonne et hospitalière, plus accessible que les hommes. Quelques petits cadeaux, un peu de tabac, un collier, touchent les vieilles et les transforment en auxiliaires précieuses. Dans toutes les tribus les renseignements les plus intéressants nous ont presque toujours été donnés par les vieilles.

Deux d'entre elles, la vieille Ña Melchiora, alerte malgré ses cheveux gris, et Ña Rapa, l'aïeule du village, toute courbée et ridée, mais la meilleure fileuse et tisseuse de la tribu, nous ont été particulièrement utiles chez les Mbwihas de l'Arroyo Guassu. Elles avaient toujours quelque chose à offrir : un fruit de la forêt, une patate douce, de ces excellentes patates à chair violette et goût de rose, cuite sous la cendre, un œuf

ou du maté ; parfois aussi il fallait emporter avec reconnaissance un morceau de viande verdâtre ou un tatou où grouillaient déjà les vers et dont l'odeur soulevait le cœur.

Tout en parlant de mille petits faits qui éclairaient la vie quotidienne de la tribu, elles donnaient des détails importants sur leurs usages. Ce qu'elles ne savaient ou ne pouvaient dire elles-mêmes, elles demandaient souvent à leurs fils, des hommes faits et presque de vieux hommes, de nous l'expliquer ; après bien des hésitations ceux-ci se décidaient à raconter ce qu'ils avaient jusque-là prétendu ignorer et les vieilles mères contrôlaient et complétaient leurs récits.

Par elles nous avons connu quelques-unes de leurs pratiques religieuses que les hommes s'efforçaient de nous cacher. Elles y firent allusion pour la première fois le matin même de notre départ pour notre seconde expédition en forêt. La première tentative n'avait pas été heureuse. Nous repartions pour explorer une nouvelle zone et nous nous étions arrêtés au village des Mbwihas pour prendre nos guides indiens. Ces gaillards à demi-nus étaient toujours les derniers à terminer leurs préparatifs de voyage ; à la dernière minute l'un perdait son machette, l'autre avait détendu la corde de son arc, le troisième n'avait pas eu le temps de faire préparer une provision de manioc et de patates qu'il voulait emporter.

Nous les pressions ; la vieille Ña Melchiora profita de notre halte forcée pour bavarder quelques instants et nous assurer d'un heureux résultat parce qu'elle avait invoqué pour nous « le dieu des indiens et de la forêt ». C'était l'occasion cherchée en vain depuis trois mois d'apprendre quelques détails sur les rites religieux que jusque-là les Mbwihas cachaient jalousement à l'expédition. Sans difficultés la vieille conta qu'elle avait chanté la nuit dans sa cabane à notre intention. « Voici ce que j'ai dit pour toi à notre dieu Ñamandou, l'esprit vivifiant de la nature, le génie du soleil levant, et ce que je lui dirai chaque soir jusqu'à ton retour :

O Ñamandou, laisse-nous partir en voyage ;
Qu'il ne nous arrive rien pendant ce voyage ;
Dis à ton fils de veiller sur nous ;
Dis à tous tes fils de veiller sur nous ;
Afin que nous puissions revenir sans encombre ;

Qu'il ne nous arrive rien là-bas dans la forêt où nous serons ;
Et que nous puissions repartir au jour suivant,
Puis un autre jour encore ;
Afin que nous puissions prier et repartir de nouveau
Après avoir dormi dans la forêt ;
Accorde-nous de marcher sans difficultés ;
Et après un autre jour de marche dans la forêt,
Accorde-nous de nous lever dispos ainsi que tous les petits enfants,
Et de rentrer sans encombre après une nouvelle journée de marche
Dans notre village où nous attendent nos épouses.

Ces invocations cadencées, très difficiles à traduire, sont chantées par les Mbwihas avant leurs courses en forêt et de préférence la nuit. Elles décrivent la suite monotone des jours et des marches dans les bois, succédant à d'autres jours et à d'autres marches. Il faut forcer l'attention du génie protecteur, ne rien lui permettre d'oublier, d'où l'insistance voulue et la répétition presque à chaque phrase des mêmes demandes presque dans les mêmes termes. C'est le principe des incantations, des litanies et de bien des prières chez tous les peuples.

Le voyage fut heureux et permit de trouver et d'étudier les Guayakis.

En expédition. Pour éviter de perdre un temps précieux en marches et contre-marches harassantes, épuisant les vivres et faisant souvent échouer les voyages, la mission faisait exécuter par les guides indiens et un ou deux des meilleurs pisteurs paraguayens une série de reconnaissances préliminaires. Un homme, deux au plus, s'en vont à la distance d'un jour ou deux de marche relever des traces récentes de chasseurs guayakis. Dès qu'une piste intéressante est signalée l'expédition part. Pendant des jours elle suivra les vestiges peu marqués laissés par un ou deux Guayakis en chasse loin de leur groupe, les perdra, en retrouvera d'autres plus nombreux, faisant d'innombrables détours sans pouvoir suivre de direction définie et dans une région bientôt inconnue des guides paraguayens ou indiens. Pour ces hommes rudes c'est une vraie chasse avec ses émotions et ses incerti-

tudes, la plus passionnante de toutes les chasses, la chasse à l'homme.

Tantôt la piste suivie depuis plusieurs jours se perd dans des marécages où l'eau et la vase montent à la ceinture ; tantôt elle se perd dans un ruisseau. Ici une trouée à peine visible traverse un fourré inextricable de lianes et d'épines ; là des ruisseaux encaissés, aux parois abruptes, obligent à décharger les bagages et à exécuter de périlleuses acrobaties le long des lianes.

Les pieds nus des hommes sont en sang malgré leur épaisse couche de corne où les épines s'enfoncent sans atteindre la chair. L'Européen, chaussé de bottes, glisse et les chutes peuvent être dangereuses ; après quelques semaines les talons, les semelles de ses chaussures, pourris par l'humidité, arrachés par les lianes, avaient à peu près disparu et chaque matin, armé de fil de fer, il se livrait à un pénible assemblage de leurs débris informes en soupirant à la pensée de son petit rancho où l'attendait une paire de solides brodequins.

En été les moustiques et les mouches poursuivent jour et nuit les hommes et les bêtes sauvages ; dans les mois frais des nuées de taons et de moucherons divers les remplacent. Les trop célèbres garrapatos, les tiques, s'accrochent à la peau, se fixent dans les endroits les plus sensibles, causant de violentes démangeaisons, parfois même de la fièvre et des petits abcès ; souvent ils se comptent par dizaines et le soir à l'étape il faut se déshabiller et se livrer en commun à la chasse de ces petits bêtes. Ce paradis de l'entomologiste devient un lieu de supplice pour le voyageur qui expie les tourments que lui-même au laboratoire infligeait à toute sorte d'animaux, les sacrifiant, disséquant ou épinglant dans ses cartons.

La pluie est le plus dur tourment de ces voyages. Une averse de 20 à 30 minutes qui n'a pas même atteint le sol, mouille la forêt pour la journée. Lentement, pendant des heures, l'eau dégoutte des grands arbres, trempant tout le sous-bois. L'évaporation est nulle dans l'atmosphère moite. L'eau suinte de partout, imprégnant les vêtements et les vivres ; chaque liane heurtée laisse tomber un filet d'eau

glacée, et depuis des heures peut-être le soleil brille au-dessus de la voûte continue de la forêt.

En approchant de la région fréquentée par les Guayakis, les précautions deviennent de plus en plus nombreuses pour ne pas effaroucher ces indiens si craintifs dont les sens aiguisés sont toujours en éveil. Les hommes de l'expédition vont l'un derrière l'autre, à l'écoute du moindre bruit, à la recherche du plus léger indice révélateur de la présence des Guayakis ; ils laissent le moins de traces possible, écartant les branches et les lianes, évitant de les couper pour ne pas donner l'éveil avec le bruit de leur machette. Impossible de chasser et c'est une grosse privation pour ces gens, chasseurs dans l'âme, que d'apercevoir à peu de distance, et quand les provisions s'épuisent, de belles pièces de gibier, oiseaux, chevreuils, pécaris, parfois un tapir, sans pouvoir tirer.

Hommes de la forêt, les guides marchent vite malgré les obstacles et ne songent guère à se reposer ; seulement au passage des ruisseaux ils aiment s'arrêter pour boire le téréré, le maté préparé à l'eau froide, et fumer un cigare. Pour ne pas perdre de temps on ne fait aucun repas dans la journée ; au matin, au lever du jour, et le soir à l'étape, quand le soleil est couché, on prépare le riz et la viande sèche dont chaque homme reçoit une portion, mesurée avec parcimonie.

L'Européen doit suivre, coûte que coûte, sans montrer de lassitude, mais, pendant les marches, le téréré, la boisson typique du forestier, lui apporte un précieux secours. Il ne pourrait décemment faire halte cinq minutes pour se reposer, sans perdre son prestige auprès de ses hommes ; il peut toujours au contraire distribuer le téréré au passage d'un ruisseau : c'est le geste d'un forestier, d'un monteador averti, et ses péons diront avec fierté au retour aux Paraguayens sédentaires qui eux ne prennent pas le maté ainsi préparé : « Le patron *sait boire* le téréré comme nous. » A chaque fois ce sont 10 ou 15 minutes de repos.

Un peu avant le coucher du soleil les hommes cherchent un endroit pour camper, non loin d'un point d'eau. Ces coureurs de bois sont tous maîtres dans l'art d'organiser le campement. Armés de leur machette ils ont tôt fait de dégager un espace de quelques mètres carrés. Les uns vont ramasser

du bois, d'autres vont à l'eau ; avant tout on prépare le premier maté chaud du soir ; un peu plus tard, quand la grosse fatigue sera passée, on s'occupera du repas.

L'heure la plus douce, la plus émouvante de ces voyages en forêt commence. Les hommes fatigués se reposent auprès du feu, assis sur leur charge ou étendus sur les cuirs qui leur serviront de couche. La bombilla de maté circule. La voûte obscure de verdure cache entièrement le ciel ; le foyer jette des lueurs fantastiques sur les masses sombres environnantes, remplies de mystère. Mille bruits s'éveillent au début de la nuit, puis se taisent. C'est le grand silence coupé parfois par la fuite rapide de quelque animal ou par les sanglots des oiseaux nocturnes, de l'urutau, l'engoulevent de mauvais augure, vieille femme transformée en oiseau, qui pleure la nuit dans les bois, suivant la légende guaranie.

Les langues se délient ; on se remémore les épisodes de la journée ; on commente les menus faits, les espérances pour le lendemain. Les guides indiens eux-mêmes subissent cette influence de détente ; ils perdent leur réserve coutumière et content quelques traditions de leur tribu. Puis chacun s'endort, roulé dans un poncho, et de temps à autre un des hommes se lève pour ranimer le feu. Ces nuits dans les grands bois, dans le calme du Caaguassu, comptent parmi mes plus précieux et mes plus vivants souvenirs.

Par les nuits pluvieuses tout l'enchantement de la forêt disparaît. Arrivés à l'étape, déjà trempés par la pluie, les hommes abattent quelques palmiers et 20 ou 30 minutes leur suffisent pour édifier un petit rancho de palmes imbriquées, simple toit à double pente posé à même le sol, exigu mais imperméable. Le feu est allumé au centre ; au milieu de l'âcre fumée de bois mouillé chacun tente de sécher tant bien que mal ses bagages et ses vêtements. Personne ne songe à veiller par des nuits aussi dures. Le repas terminé, après quelques matés pris en silence, le feu est éteint afin de laisser aux hommes la place suffisante pour s'étendre, serrés les uns contre les autres dans l'espace trop étroit. Impossible de se tenir debout dans ces abris minuscules ; impossible de tendre un hamac ; côte à côte avec les indiens demi-nus, souvent appuyé contre leur épaule ou contre leur jambe, dans l'at-

mosphère lourde où chantaient les moustiques, le chef de la mission cherchait longtemps le sommeil en écoutant le roulement sourd de l'eau tombant sur les feuilles mouillées. Le sol est détrempé et l'humidité pénètre peu à peu les dormeurs malgré les cuirs de couchage ; bien avant l'aube tous sont réveillés ; le feu est rallumé et ils essayent de se réchauffer avec le maté avant de reprendre leur marche dans la forêt trempée.

Ce sont de dures journées, mais malgré les fatigues, les privations et les souffrances de toute sorte, ces voyages ont un charme particulier, très prenant. Ils marquent profondément la personnalité et celui qui a goûté cette vie garde une empreinte ineffaçable ; il ne sera plus jamais tout à fait ce qu'il était auparavant.

Elle est belle cette forêt de Caaguassu mais elle produit à la longue une impression pénible, une angoisse inexprimable que connaissent tous les vrais forestiers. Ces murailles de verdure, épaisses parfois de centaines de kilomètres, limitant la vue à quelques pas, cachant le ciel, étouffant les bruits, déprime les caractères les mieux trempés. La fatigue physique ajoute encore à la dépression morale. Mes gens devenaient nerveux, irritables, difficiles à manier ; eux-mêmes les coureurs des bois subissent cette étreinte. C'est le mal de la forêt produit par l'isolement au milieu de ces immensités vertes, de cet « enfer vert », et comparable, en plus accusé encore, au mal du désert. Il a provoqué bien des tragédies inexpliquées, souvent insoupçonnées, même entre compagnons intimes de voyage. La forêt châtie ceux qui osent profaner sa solitude et troubler ses fils.

Au retour de chaque expédition les hommes harassés juraient de ne plus recommencer pareille aventure et la mission se promettait bien de s'en tenir aux résultats acquis. Après quelques jours de repos les fatigues étaient oubliées ; les hommes, tout au moins les vrais forestiers comme le vieux Mauricio, demandaient d'eux-mêmes à repartir et contaient merveilles de nouvelles pistes toutes fraîches de Guayakis ; et la mission repartait.

La vie libre dans les grands bois laisse des souvenirs ineffaçables qui tôt ou tard ramènent à elle : c'est l'appel de la forêt !

Les rencontres avec les Guayakis ont toujours été brèves. Cachés dans les fourrés nous avons pu souvent observer pendant de longues heures leurs allées et venues et leurs travaux. Puis le matin, avant le jour, leur campement était encerclé sans bruit afin d'essayer de les surprendre et d'entrer en rapports avec eux avant que dans leur surprise ils aient pu se mettre sur la défensive. Frappés d'une terreur folle ils essayaient de s'enfuir, mais plusieurs fois ils revinrent nous attaquer ; un jour même ils le firent à diverses reprises avec un acharnement rare, défense désespérée de pauvres êtres toujours traqués. Au cours de ces attaques la mission n'eut pas de blessés, mais les alertes furent parfois vives.

Dès l'arrivée avait lieu dans les campements installés l'inventaire de tous les objets qu'ils contenaient, puis l'interrogatoire des Guayakis et les tentatives pour les apprivoiser. L'attitude menaçante de leurs compagnons rôdant autour du campement obligeait bientôt à suspendre ces travaux et à commencer la retraite pour éviter que les hommes énervés et difficiles à retenir ne commissent quelque massacre.

C'était le retour à travers la forêt, les vêtements en loques, les pieds en sang, lourdement chargés d'objets guayakis en échange desquels nous laissions dans les campements de menus objets et des vivres presque toujours refusés ; d'ordinaire pourtant ces indiens sont à l'affût des moindres objets perdus par les autres hommes ; leur méfiance était plus forte que leur désir de conserver des objets bien précieux pour eux.

EXTRAITS D'UN CARNET DE ROUTE

La première rencontre avec les Guayakis a été particulièrement mouvementée.

Première rencontre avec les Guayakis.

15 avril. — Depuis huit jours des explorations répétées ont signalé le passage fréquent de chasseurs guayakis sur les bords du Takouary. Hier et aujourd'hui nous avons remonté ce

fleuve dans la direction des plissements où il prend ses sources, rencontrant des traces isolées, sans aucun vestige de campement...

16 avril. — La matinée s'est passée en marches et contre-marches. Les guides indiens ont été incapables de retrouver les traces qu'ils disent avoir relevées au cours de leurs explorations ; les péons étaient nerveux. A 3 heures de l'après-midi, déjà bien à l'est des sources du Takouary — il est formé par une quinzaine de ruisseaux que nous avons successivement croisés hier et aujourd'hui — nous avons enfin trouvé une ruche éventrée ; pour l'atteindre les Guayakis ont abattu avec leurs haches de pierre un lapacho (Tecoma sp.) de 40 c. de diamètre. Combien de temps leur a-t-il fallu pour venir à bout de ce bois si dur ? Un foyer, des cendres, des morceaux de cire mâchés, les fougères piétinées indiquent le passage d'une dizaine de personnes, remontant tout au plus à 3 ou 4 jours. Une piste, bien marquée au début, traversant ensuite divers marécages, partait de ce point vers l'est. Nous l'avons suivie presque jusqu'au coucher du soleil. Forte alerte presque au moment de camper : des appels, de longs sifflements imitant tout près de nous les cris du tapir. Les hommes ont jeté leurs charges et se sont dissimulés derrière les troncs d'arbres en préparant leurs armes ; c'étaient des appels de chasseurs guayakis. Les Guayakis doivent être près de nous ce soir. Nous n'avons qu'un très petit feu et les hommes sont aux aguets du plus léger bruit pouvant nous indiquer la direction où campent les indiens...

17 avril. — Partis très tôt nous avons encore entendu à peu de distance des appels semblables à ceux d'hier soir ainsi que des cris imitant ceux des singes, autre signe de ralliement habituel des Guayakis. A diverses reprises nous avons rencontré des traces fraîches. Nous avons l'impression très nette, énervante, de circuler au milieu de groupes d'indiens sans les voir et sans être vus, tant la forêt est épaisse dans cette région. Le gibier est rare et craintif ; il a été chassé. Nous poursuivons nos recherches toujours vers l'est...

21 avril. — Dimanche soir (17), un peu avant le coucher du soleil, pendant que nous suivions des traces très fraîches, nous avons été surpris par un terrible orage. Le vent a soufflé en tempête plusieurs heures, secouant toute la voûte de la forêt, abattant de nombreuses branches autour de nous. Cette partie de la forêt est pauvre en palmiers. Les hommes ont dû construire sous l'orage un petit abri en tendant leurs ponchos sur quelques branchages. L'eau passait de tous côtés. Nous nous y tenions tous, accroupis et trempés, ayant réussi tant bien que mal à préparer un peu de maté sur un petit feu. La tempête s'est calmée vers le milieu de la nuit, mais la pluie a continué jusqu'au mardi soir sans perdre de sa violence. Ces trois jours ont été si pénibles qu'il vaut mieux ne pas en parler. La température s'est brusquement abaissée ; nous étions trempés et glacés ; les provisions sont moisies. Ce matin seulement nous avons pu nous remettre en route, préférant marcher dans la forêt mouillée et sous des averses intermittentes plutôt que rester plus longtemps immobiles dans la boue. Les ruisseaux gonflés sont transformés en torrents qu'il faut franchir sur des troncs d'arbres ; les parties basses de la forêt sont inondées. En quittant notre campement nous avons trouvé à quelques centaines de mètres des traces de deux ou trois Guayakis datant d'aujourd'hui. Ces indiens ont dû s'arrêter comme nous, et à peu de distance, pendant la pluie... [1]

22 avril. — Les traces de Guayakis sont devenues très nombreuses. Plusieurs petites hordes, que nous n'arrivons pas à découvrir, parcourent la région. Vers deux heures de l'après-midi nous avons bien cru les trouver. Nous avons entendu nettement des bruits de hache et les cris de plusieurs personnes ; les bruits portent peu dans la forêt et nous étions à quelques centaines de mètres à peine de ceux que nous cher-

1. Au retour nous devions apprendre que cette tempête avait sévi sur une grande partie de l'Amérique du Sud. Elle avait suivi une série de violentes éruptions dans la Cordillère des Andes qui avaient provoqué d'abondantes chutes de cendres volcaniques au Chili, en Argentine, au Paraguay et jusque dans le sud du Brésil.

chons. Nous avons encerclé à distance l'endroit d'où partaient les voix et après une prudente avance nous nous sommes trouvés réunis devant un feu brûlant encore et une ruche éventrée. Pourvu que les Guayakis n'aient pas eu vent de notre approche... Nous avons suivi la piste fraîche ; toute la journée la tension nerveuse de notre petite troupe a été grande... Ce soir, nous éteignons le feu aussitôt pris le dernier maté pour que rien ne trahisse notre présence. Les Guayakis ne peuvent être loin, mais impossible de savoir la direction de leur campement. Peut-être les rejoindrons-nous enfin demain.

26 avril. — Nous sommes rentrés hier soir à notre base de l'Arroyo Guassu, après avoir trouvé les Guayakis. Nous sommes tous épuisés de fatigue mais les résultats obtenus sont excellents. Nous avons rapporté une collection donnant une idée à peu près complète de la culture guayakie, ainsi que de nombreuses observations.

C'est le vendredi 23 que nous avons enfin rejoint ces indiens. Nous suivions depuis le matin un petit sentier découvert la veille, étroit mais paraissant très fréquenté, quand des pleurs d'enfant nous signalèrent l'emplacement du campement dans un épais fourré à la droite du chemin. Nous allions le dépasser sans le voir, comme cela a dû nous arriver plusieurs fois. Il était 3 heures de l'après-midi.

Nous nous sommes couchés dans les fougères aigles, abondantes en cet endroit, envoyant deux indiens en reconnaissance ; ils ne revinrent pas. Un peu plus tard notre dernier indien partit, accompagné d'un péon qui seul nous rapporta des informations ; pris de peur, tous nos guides Mbwihas s'étaient enfuis, retournant à leur village.

Conduits par notre éclaireur, nous avons pu nous glisser à moins d'une centaine de mètres des Guayakis, surveillant tous leurs gestes et assistant à leurs travaux : retour des chasseurs, préparation des aliments, fabrication des flèches et des cordes, jeux, manière de dormir, etc. C'était le plus grand des campements rencontrés ; entouré de 16 feux, il mesurait une vingtaine de mètres de longueur sur quinze environ de largeur. Plusieurs bandes de Guayakis avaient dû se réunir

momentanément, peut-être pour une chasse en commun : il y avait du gibier de toute espèce ; un peu à l'écart, auprès d'un petit feu, étaient attachés un agouti et un singe vivants.

Au début le campement n'était occupé que par trois ou quatre hommes, quatre ou cinq femmes et deux enfants. Peu à peu d'autres groupes les rejoignirent ; ils annonçaient leur arrivée en imitant le cri du singe. Trois chasseurs, un vieillard aux cheveux gris, ayant à la main son arc et un paquet de flèches et sur l'épaule un agouti, et deux hommes l'accompagnant portant un pécari, passèrent à peu de mètres de notre cachette. Un peu plus tard nous avons craint d'être découverts. Un Guayaki venait dans notre direction, épiant les mouvements d'une bande de petits singes, quand brusquement il s'arrêta, regardant autour de lui, et revint au campement en courant et en poussant de grands cris ; une rumeur confuse s'ensuivit puis elle s'apaisa. L'arrivée d'autres indiens provoqua une semblable agitation. Nos traces avaient-elles été découvertes par des chasseurs loin cependant de soupçonner notre présence si près d'eux ?

En arrivant au campement les femmes déchargeaient la lourde hotte qu'elles portaient sur le dos retenue par un bandeau passant sur le front ; plusieurs de ces hottes contenaient des oranges...

Vers minuit, quand le silence commençait à se faire chez les indiens, nous nous sommes retirés à quelque distance, dans le lit desséché d'un ruisseau pour prendre un peu de maté avec nos derniers biscuits — nous n'avions rien pris depuis le matin — et fumer pour éloigner les moustiques. La nuit, un jaguar vint rôder aux environs et alerter les Guayakis.

Notre plan était d'aborder les indiens un peu avant le jour. La nuit était encore obscure ; des bruits de voix se faisaient déjà entendre chez les Guayakis. Nous nous approchions sans bruit quand, à soixante mètres à peine du campement, le cri du singe se fit entendre et un Guayaki se dressa derrière une touffe de fougères en brandissant un tison ; d'autres ombres se levèrent derrière lui en poussant des cris gutturaux « Kou, kou, kou », cris de terreur et de haine, et une volée de flèches nous arriva. Avant qu'un ordre ait pu être donné, nos premiers

hommes tiraient. L'homme au tison, blessé, laissa tomber sa torche et s'enfuit en hurlant. Des cris épouvantables s'élevèrent parmi le bruit des branches cassées et des feuilles piétinées. Quelques instants plus tard nous étions dans le campement d'où s'enfuyaient les derniers indiens.

Il faisait encore nuit, mais les foyers nous éclairaient. Les Guayakis se rapprochaient et bientôt plusieurs flèches vinrent en vrombissant s'enfoncer autour de nous dans les arbres où elles se brisaient. Une d'elles traversa ce qui restait du chapeau du vieux Mauricio ; une autre frôla la poitrine de son fils. Les hommes prirent leurs armes et répondirent ; ils refusaient de tirer en l'air mais la forêt était si épaisse qu'ils ne pouvaient faire grand mal aux indiens qui bientôt se retirèrent en hurlant.

Le jour était venu, permettant de faire l'inventaire complet du campement. Dans leur fuite précipitée les Guayakis n'avaient emporté que leurs armes dont il ne restait plus une seule, mais une reconnaissance aux environs permit de ramasser six arcs et une vingtaine de flèches abandonnés dans les fourrés.

Il n'était plus possible d'apaiser les indiens. Les péons de leur côté devenaient difficiles à retenir et parlaient de tout massacrer. Pour éviter des violences inutiles, notre petite troupe se retira. L'absence de trois porteurs (nos trois indiens fugitifs) nous obligea à l'abandon d'une partie du matériel de cuisine et des provisions pour permettre d'emporter un certain nombre d'objets guayakis destinés au Trocadéro.

Ce jour-là et le lendemain (24 et 25), les Guayakis nous ont continuellement suivi. Nous les entendions dans les fourrés, à peu de distance, et le soir, à l'heure de camper, ils renouvelèrent leur attaque. Repoussés sans difficulté, ils passèrent la nuit non loin de nous et à l'aube deux de nos hommes surprirent un indien qui s'approchait sans bruit de notre campement ; à leur vue il s'enfuit, abandonnant son arc et ses flèches. Toute la bande revint nous attaquer à l'heure de nous remettre en marche.

Ces attaques ne duraient que quelques minutes mais nos munitions s'épuisaient et toujours les appels des indiens nous

suivaient ; parfois nous les entendions dans les fourrés tout près de nous.

Vers onze heures nous devions passer l'Arroyo Hovÿ, grossi par les pluies, dont les rives presque verticales et hautes de 6 à 8 mètres à cet endroit, obligent à déposer les bagages et à faire une escalade difficile. Les Guayakis se rapprochaient encore. Enervés, nos hommes jetant leurs fusils s'élancèrent le machette à la main. Les Guayakis se débandèrent avant d'être rejoints, laissant sur le sol 5 arcs et une dizaine de flèches. Deux coups de fusil achevèrent de les mettre en fuite et nous permirent de franchir sans encombre ce mauvais passage. Les indiens n'osèrent pas nous poursuivre plus loin ; ils nous avaient suivis pendant trente heures et sur une distance de plus de cinquante kilomètres.

Les provisions étaient épuisées depuis la veille ; nous n'avions plus de maté que pour un jour. Une orangeraie sauvage, avec de nombreux pieds d'oranges douces, nous permit de nous restaurer un peu. A la nuit tombante nous arrivions chez les Mbwihas et peu après à notre campement de l'Arroyo Guassu, ayant marché, lourdement chargés, près de 25 heures en deux jours et franchi presque 100 kilomètres en forêt. »

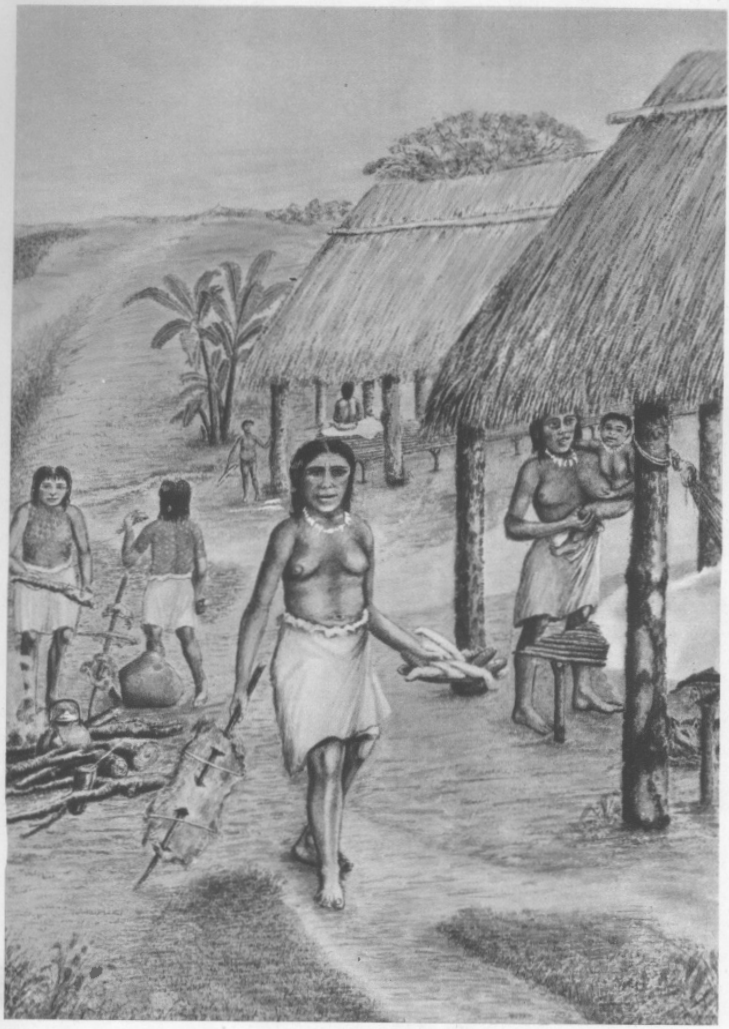
Nos guides indiens fugitifs étaient de retour. En revenant ils avaient rencontré dans un petit campement guayaki deux femmes et un enfant. Les femmes s'étant enfuies, ils s'emparèrent de l'enfant, d'un coati et d'un vase de cire rempli de miel. L'enfant, une fillette de 2 à 3 ans, avait été fort maltraitée et elle était terrorisée. Elle vint avec nous et depuis cette époque elle ne nous a plus quittés.

Dernière rencontre avec les Guayakis.

La dernière expédition de la mission fut aussi très dure.

C'était au début d'octobre. Il avait plu presque sans arrêt en septembre et les parties basses de la forêt étaient transformées en marécages difficiles à franchir. Les Guayakis furent rencontrés au nord de leur territoire, entre Taya-o et Yhú, vers les sources de l'Y-Hovÿ et de l'Acarahy.

Après huit jours de marche sous une pluie continuelle, des



Dessin de Rivasseau

A L'ALDEIA TUYUAYU CHEZ LES GUAYCURUS DU CHACO.

Cl. Velard

FAMILLE GUAYCURU
AVEC UNE CABANE COMPOSÉE D'UN SIMPLE ABRI DE FEUILLES.

Cl. Velard

CABANE GUAYCURU.

traces récentes d'un petit groupe guayaki furent enfin relevées le 14 octobre au soir. A la tombée de la nuit elles furent perdues au passage d'un vaste marais précédant un ruisseau large et profond qu'il ne fut pas possible d'identifier sur-le-champ ; c'était l'Y-Hovÿ, une des branches supérieures du Monda-y.

15 octobre. — Ce matin il pleuvait encore ; les hommes étaient peu disposés à continuer l'expédition. Vers huit heures ils se décidèrent enfin à aller par groupes de deux à la recherche de la piste perdue la veille et, seul avec un Mbwiha, je reste mélancoliquement à garder le campement.

Dix minutes après leur départ, les hommes reviennent précipitamment ; à peu de distance vers l'est ils ont entendu des cris de Guayakis. Le campement est vite levé. Après vingt minutes de marche nous trouvons de l'autre côté d'un ruisseau des traces de pas nous conduisant à quelques centaines de mètres plus loin, à mi-hauteur d'une colline, à un tout petit campement guayaki venant d'être abandonné. Il ne se compose que de quatre feux et d'un léger abri de palmes. Sans le temps perdu dans les marais nous aurions rejoint les Guayakis hier soir.

La pluie augmente de violence ; sous une averse continuelle nous reprenons la nouvelle piste, très visible, traversant trois marais où nous nous enfonçons jusqu'à la ceinture dans l'eau et la vase. Un des porteurs, un indien, perd en tombant dans cette boue profonde l'appareil photographique et les plaques. Par moments nous désespérons d'atteindre les Guayakis dont il ne semble pas que nous approchons malgré la rapidité de notre marche. Ils se sont pourtant arrêtés un moment et dans un creux d'arbre nous trouvons les restes d'un feu où ils ont grillé quelques palmistes. La pluie ne cesse pas.

A 13 h. 15, une mélopée sourde, dans un fourré à une centaine de mètres du sentier, signale enfin la présence des indiens. La pluie est trop violente pour rester à les observer.

Arrivés sans bruit à 25 mètres, nous nous élançons pour entourer les indiens qui ne se doutent nullement de notre approche. C'est un petit groupe de 8 ou 9 individus, installé au pied d'un énorme bombax. Deux ou trois hommes et une ou deux femmes, assis sous un petit abri de palmes à peine

large d'un mètre, chantent ; ils font entendre un bourdonnement sourd, sans paroles, très saccadé, incantation pour arrêter la pluie expliquent nos guides Mbwihas ; c'est possible. Trois hommes accroupis entre les énormes racines tubulaires du bombax essayent d'allumer un petit feu au fond d'un trou ; deux autres indiens et un garçonnet d'une dizaine d'années se tiennent derrière l'arbre.

Nous sommes au milieu des indiens avant qu'ils aient pu revenir de leur surprise. Ceux de l'abri s'échappent en emportant toutes les armes ; ils disparaissent dans une rafale de branches froissées suivie d'un silence impressionnant. Les autres, près de l'arbre, n'ont pas eu le temps de fuir et déjà nous nous apprêtons à leur parler pour les rassurer quand brusquement des coups de feu éclatent derrière nous ; ce fut miracle qu'aucun des quatre guides qui se tenaient près des Guayakis ne fût atteint. Tous s'écartèrent pour éviter les balles, entraînant le garçonnet guayaki immobile de terreur. Les derniers Guayakis s'enfuient, mais l'un d'eux, blessé, gémit sur le sol. Ce fut un moment tragique et pénible et il fallut encore l'arracher aux guides et aux Mbwihas soudain déchaînés qui voulaient achever le malheureux à coups de machette. Tout a été si rapide que je ne parviens pas à comprendre ce qui s'est passé : dans un moment d'affolement, en voyant un Guayaki se lever pour prendre, paraît-il, sa hache, les trois hommes de l'arrière-garde ont tiré comme des fous, pris de panique, au risque de tuer leurs camarades placés devant eux et malgré la consigne formelle de ne pas faire feu sans nécessité absolue : fatigue, énervement de ces longues marches, crainte des Guayakis et surtout ce mal insidieux, le mal de la forêt.....

L'inventaire du campement est vite terminé ; il n'y a que 30 objets, en comptant des boules de cire et une pointe de flèche brisée ; pas de colliers, peu d'outils ; les armes ont disparu. Le garçonnet guayaki nous regarde d'un air étonné, sans un cri, sans une larme, sans un geste d'émotion devant le corps de celui qui est peut-être son parent ; il obéit sans dire un mot...

Les Guayakis se rapprochent. Pour éviter un massacre certain de ces pauvres gens il faut nous retirer. Trop peu

nombreux, ils n'osent nous poursuivre. La pluie continue toujours aussi violente jusqu'au crépuscule.

Nous sommes maintenant assis auprès d'un grand feu ; la nuit est calme. Tout en se réchauffant et en prenant le maté, les hommes commentent les événements de la journée ; chacun déjà les conte à sa manière ; il y aura bientôt autant de versions différentes que de guides. Le petit guayaki nous a suivis ; il s'est régalé de notre viande sèche à demi pourrie et vient de s'endormir connaissant le bien-être nouveau d'une couverture. A aucun moment il n'a réclamé les siens ni manifesté le moindre désir de les rejoindre... Dans deux ou trois jours nous serons de retour à notre rancho...

Nos autres rencontres avec les Guayakis n'ont pas toujours été aussi dramatiques, mais la terreur s'emparant de ces malheureux à l'approche d'étrangers ne nous a jamais permis d'établir de relations durables avec eux.

CHAPITRE IV

LA VIE DES GUAYAKIS

Les Guayakis n'ont aucune ressource fixe et doivent tirer toute leur subsistance du milieu où ils vivent. A peine ont-ils atteint le stade de la petite chasse ; ils errent dans la forêt par hordes de quelques individus, ***plutôt récolteurs de produits sylvestres que chasseurs.***

La recherche de leur nourriture est leur préoccupation constante, presque leur unique souci. Cette obligation impérieuse domine toute leur existence, dirige tous leurs actes, règle chacun de leurs mouvements. Elle les maintient à un niveau cultural très bas ; elle est la seule finalité de leurs industries à peine ébauchées.

Pour assurer leur subsistance quotidienne ils sont obligés de vivre très divisés et de toujours se déplacer. Sans cesse ils parcourent la forêt par groupes de 8, 10, 15 personnes, rarement plus. Lorsque leurs ressources deviennent insuffisantes ils se rapprochent de la lisière de la prairie et des établissements civilisés malgré leur terreur des autres hommes. Ils tuent alors quelque tête de bétail et ces incursions motivées par un besoin pressant deviennent le motif de tristes représailles.

La crainte que leur inspirent les populations voisines, celles de la plaine ou celles de la forêt, indiennes, métisses ou blanches, accentue encore leur nomadisme. Toujours menacés ils se tiennent sans cesse sur leurs gardes, prêts à la moindre alerte à se transporter à de grandes distances, 100 ou 150 kilomètres, et même plus, dans les parties les plus

inaccessibles et sauvages, abandonnant des régions où la vie est relativement plus facile et perdant souvent dans leur fuite leurs pauvres objets usuels.

Une telle existence ne permet pas d'avoir des établissements fixes ni une organisation sociale bien élevée. Les Guayakis n'ont même pas de points de ralliements périodiques. Chaque horde est indépendante et ne vit que pour elle, seulement préoccupée de trouver une nourriture suffisante. Le soir, elle campe là où l'ont menée ses recherches ; le lendemain la petite troupe reprend sa marche. Elle s'arrêtera peut-être à quelques centaines de mètres de son campement précédent si une aubaine se présente ; si la région est trop pauvre, elle pourra parcourir plusieurs lieues pour atteindre une partie de la forêt plus riche ou moins épuisée. Il faut un événement exceptionnel, capture d'une grosse pièce de gibier, récolte particulièrement abondante ou pluie torrentielle pour que les Guayakis restent quelques jours à la même place.

Campements. Les campements sont de simples points de halte pour quelques heures, une seule nuit, et leur installation est des plus sommaires. Les Guayakis cherchent toujours pour s'arrêter un épais fourré, de préférence à mi-pente d'une colline, assez loin de l'eau par crainte des moustiques, ce fléau des forêts sud-américaines, qui ne laissent en repos ni les hommes ni les bêtes. Nous avons trouvé la plupart des vestiges de campements, plus d'une centaine, au moins à 300 ou 400 mètres des ruisseaux. Aucun n'était au bord de l'eau.

Pour camper les Guayakis débroussaillent quelques mètres carrés au centre d'un fourré ; ils coupent tous les arbustes, ne respectant que les gros troncs. Autour de cet espace libre sont allumés les foyers régulièrement disposés à 2 ou 3 mètres les uns des autres, formés de grosses bûches longues de 1 ou 2 mètres et placées en éventail ; cette disposition permet aux indiens de dormir à l'intérieur d'un cercle de feu, leur seule protection contre le froid, les moustiques, les serpents et les jaguars. Les nuits d'hiver sont froides et humides dans la forêt et les Guayakis sans aucun abri, sans vêtements,

souffriraient cruellement s'ils ne pouvaient se coucher tout contre les foyers, souvent dans la cendre chaude. Il nous est arrivé aussi pendant la mauvaise saison d'allumer la nuit deux petits feux de chaque côté de notre hamac ou du cuir sur lequel nous dormions.

La plupart des campements ne dépassent pas 6 à 7 mètres dans chaque sens ; ils peuvent servir à des petits groupes de 10 à 20 individus et 5 à 6 feux les entourent. Certains, plus petits encore, ne comptent que 2 ou 3 foyers, simples points de halte de quelques chasseurs, séparés momentanément de leur groupe habituel. D'autres sont plus vastes ; la première fois que nous avons rencontré les Guayakis, leur campement entouré d'une dizaine de feux réunissait une cinquantaine de personnes.

A l'époque des pluies on trouve dans la plupart des campements un ou deux, rarement trois, petits abris de palmes du type le plus simple : amas de palmes jetées sans ordre sur un cadre horizontal formé de 3 ou 4 branches attachées par des lianes à des arbustes, parfois à des pieux enfoncés dans le sol. Quatre ou cinq personnes accroupies tiennent à peine dans ces abris exigus dont la hauteur interne ne dépasse guère un mètre. Les palmes retombant jusqu'à terre sur trois côtés ne laissent pas pénétrer la pluie et souvent un petit feu est allumé à l'intérieur ; presque toujours trois ou quatre grands foyers entourent le campement.

Les campements de ce type étaient nombreux sur les bords du Tövatirÿ en mars-avril, à la fin des grandes pluies d'été. L'importance des débris de cuisine semblait indiquer pour certains une occupation de plusieurs jours.

Quel que soit le type de campement, avec ou sans abri, il existe souvent, à quelques mètres en dehors du cercle des foyers, un ou deux autres feux près d'un tronc d'arbre, d'un piquet ou d'une cage rustique où les Guayakis attachent pendant la nuit les animaux qu'ils ont pu capturer vivants et qu'ils gardent comme réserve alimentaire en cas de disette. Ne les conservant pas dans leur campement trop étroit, ils sont obligés de les protéger aussi avec le feu contre la visite nocturne du jaguar, le principal ennemi des habitants de la forêt, celui que les Guayakis appellent *Mbwé-Kou*, « l'être

redoutable entre tous ». Ces indiens n'hésitent pas cependant à l'attaquer avec leurs armes rudimentaires et ses dépouilles deviennent des trophées de haute valeur ; ses dents sont montées en colliers et sa peau sert à faire le bonnet conique dont se parent les meilleurs chasseurs, les conducteurs de hordes.

Quelques auteurs (Bertoni entre autres) ont voulu attribuer ces deux types de campement, avec ou sans abri, à deux groupes distincts de Guayakis parvenus à des degrés différents de culture. Rien ne justifie cette hypothèse. La présence ou l'absence de ces abris de fortune n'est pas une question de culture, encore moins de race, mais simplement une conséquence des conditions atmosphériques. Généralement les Guayakis préfèrent camper à l'air libre, au milieu de leurs feux ; par temps de pluie ils construisent ces frêles abris où parfois ils séjournent plusieurs jours quand les grosses pluies d'été rendent la forêt intransitable même pour eux. A plusieurs reprises nous avons suivi des hordes qui, selon le temps, campaient tantôt sous un abri, tantôt à l'air libre. Le campement sans abri est un campement de beau temps, celui avec abri, un campement de mauvais temps, d'où sa fréquence à l'époque des pluies. Nous-mêmes, dans nos voyages à travers la forêt, agissions comme les Guayakis, peu désireux de nous entasser dans une étroite hutte de branchages, enfumée et étouffante, sans nécessité absolue, et les hommes, harassés pas une longue marche ne se souciaient nullement d'ajouter à leur besogne de chaque soir la construction d'un abri inutile.

On rencontre aussi des campements guayakis généralement installés sur une hauteur et couverts à quelques dizaines de mètres par des abatis d'arbustes obstruant les points d'accès les plus faciles. Les Guayakis ne se protègent ainsi que dans les régions voisines de la lisière de la forêt, lorsqu'ils craignent d'être poursuivis après quelque incursion dans la prairie. Ces abatis n'ont d'autre but que de les prévenir de l'approche de leurs ennemis et de leur permettre de s'enfuir à temps.

Le plus grand désordre règne dans les campements guayakis : paniers, armes, provisions, outils, débris alimentaires, tout est mélangé.

Continuellement sur leurs gardes les hommes placent à portée de leurs mains, appuyés contre quelques troncs d'arbres, leurs grands arcs toujours armés, une poignée de flèches détachées et des faisceaux de flèches liées avec des écorces. Près des armes on voit souvent le bonnet conique en cuir, insigne des meilleurs chasseurs, des conducteurs de bandes.

Les grandes hottes en palmes employées par les femmes pour porter tout l'avoir de la horde, depuis les provisions et leurs quelques instruments usuels jusqu'aux petits enfants et aux animaux captifs, sont posées debout, les unes fermées, les autres ouvertes, à côté des paniers-vases imperméabilisés avec de la cire contenant les réserves de miel et d'eau. Les haches de pierre traînent près des hottes ou près du dernier palmier abattu.

Près des feux des petites marmites en terre noire servent à faire fondre de la cire ou à détremper de la farine de palmier. Des menus objets jonchent le sol : tamis rudimentaires, burins en os, spatules de bois, boules de cire noire, rayons de miel mâchés, petits paniers de formes diverses contenant des fibres végétales, des pelotes de ficelle, des morceaux d'os, des pointes de flèches brisées, pauvres choses qui constituent la fortune des Guayakis. Sur des lianes sèchent des écorces ou des fibres végétales déjà préparées. Les débris alimentaires abondent : oranges à demi rongées, restes de fruits, os brisés, carapaces de tatou en partie calcinées ; dans aucun campement guayaki ne manquent des monceaux de fibres de palmiers concassées pour en extraire une farine grossière, une des principales ressources de ces indiens.

Au moment du départ les femmes entassent dans leurs hottes tout ce qui peut avoir encore quelque utilité, ne laissant que des débris hors d'usage : fragments de poteries, vieux paniers défoncés, bois d'arc usés, coquilles brisées. Bien rarement nous avons trouvé au milieu de restes de campement des objets en bon état, pierres de hache, poteries, pierres à feu, indice sans doute d'une fuite précipitée.

Le campement établi, les feux allumés, les hommes se délassent, bavardant étendus près des foyers tout en dépouillant les animaux rapportés de la chasse. Les femmes s'affairent

autour des hottes d'où elles retirent les provisions. La viande, embrochée sur des baguettes de bois horizontales supportées par deux petites fourches, grésille au-dessus des feux. Les enfants se traînent sur le sol, s'amusant avec des riens, débris de coquillage, un os, des bouts de bois ou des plumes ; ils n'ont aucun jouet et tout leur est motif d'amusement.

Les campements, très bruyants à l'arrivée, deviennent presque silencieux au moment du repas ; accroupis près des feux, sans parler, les Guayakis déchirent la viande avec leurs doigts, la portant ensuite à la bouche avec leurs deux mains. Le spectacle manque de tout attrait.

Plus tard l'animation reprend. Hommes et femmes profitent de ce temps de repos pour revoir ou compléter leur équipement. Les femmes tressent ou raccommodent des paniers, des hottes ou de toutes petites nattes, modèlent des paniers imperméabilisés avec de la cire ou des poteries grossières, préparent de la cire, des fibres végétales, font des cordes ou des ficelles. Les hommes s'occupent de leurs armes, de leurs outils, haches et burins, polissent des manches, montent des colliers. Souvent les jeunes gens s'exercent au maniement de l'arc ou de la hache ; nous en avons surpris une fois trois ou quatre s'excitant mutuellement à qui frapperait le plus haut un tronc d'arbre avec une hache.

Parfois les hommes et les jeunes gens chantent et dansent : chants et danses des plus rudimentaires dont le but est surtout magique. A notre dernière rencontre avec les Guayakis, sous un violent orage, cinq ou six d'entre eux réunis sous un petit abri chantaient pour arrêter la pluie pendant que l'un des plus âgés cherchait à allumer un feu dans un trou creusé entre les racines tabulaires d'un gigantesque samouhou (Ceiba pubiflora).

Suivant l'abondance de la nourriture, les événements de la journée, l'état du temps, le silence s'établit plus ou moins tôt dans le campement. Les Guayakis s'endorment le plus près possible des foyers, serrés les uns contre les autres, hommes, femmes, enfants mélangés. Ils dorment de préférence non pas allongés, mais accroupis sur leurs genoux, la figure cachée dans leurs mains appuyées sur le sol afin d'éviter la lumière trop vive du foyer. De toutes petites nattes

en ficelles maillées, de 20 à 30 c. de côté, leur permettent de s'isoler un peu de la terre humide.

Aucun garde ne veille le campement mais leur sommeil est léger, comme nous l'avons appris à nos dépens ; de temps à autre l'un d'eux se relève pour ranimer le foyer ou chanter une mélopée sourde qui éloigne le jaguar, et peut-être aussi les mauvais esprits errant dans les bois.

Le matin, les Guayakis se mettent en route assez tard, vers huit ou neuf heures, quand le soleil déjà haut a séché la rosée toujours abondante dans la forêt. Avant de partir ils se contentent d'un peu de miel, d'un reste de farine ou de viande ; le seul véritable repas est celui du soir. Toute la viande qui n'a pas été consommée la veille est soigneusement emportée dans les hottes, peu importe son état : les Guayakis ne sont pas difficiles et la viande verdie où grouillent les vers ne les rebute pas.

Avant de lever leur campement, tous vont barboter au ruisseau voisin et leurs bruyants ébats au bain nous ont plusieurs fois signalé leur présence. De grands cris marquent encore leur départ du campement, puis c'est le silence.

Quelques hommes vont chasser au loin par groupes de deux ou trois et restent parfois plusieurs jours absents. D'autres, accompagnés des femmes et des enfants, partent à la recherche de fruits sauvages et surtout de miel. De temps en temps, pour s'appeler ou signaler leur présence à d'autres hordes, ils modulent à la perfection les cris d'animaux de la forêt, singes et tapirs de préférence.

Les étapes normales des hordes varient de quelques kilomètres à plusieurs lieues, suivant les ressources de la région. Poursuivis ils peuvent parcourir plus de 60 kilomètres dans leur journée.

Les Guayakis s'avancent en file ; les femmes portent sur le dos les hottes lourdement chargées soutenues par un bandeau passant sur le sommet de la tête, et tiennent à la main les grands paniers-vases recouverts de cire. Les hommes n'ont que leur arc, leurs flèches et les haches.

Au hasard de leur course ils s'arrêtent pour récolter du miel, abattre un palmier, cueillir des fruits, allumer un petit

feu et griller quelque friandise dont ils emportent les restes pour le repas du soir.

Cette vie obscure, tout entière consacrée à s'assurer leur nourriture journalière, ressemble bien peu à l'existence fabuleuse prêtée aux Guayakis. Leur vie arboricole, leurs abris sur les arbres sont de pures légendes.

CHAPITRE V

LES RESSOURCES DES GUAYAKIS

Les Guayakis n'ont aucune connaissance d'agriculture et ne savent pas non plus se ménager de réserves alimentaires. Leur vie se passe à tirer au jour le jour leur subsistance de la forêt.

Dans cette lutte continuelle ils sont bien moins favorisés que la plupart des autres tribus forestières.

La chasse et la pêche, pratiquées avec les moyens les plus rudimentaires, ne leur assurent que des ressources incertaines et insuffisantes. Pour chasser et pour pêcher ils ne connaissent que l'arc et les flèches ; malgré leur adresse et leur habileté à suivre une piste et à se glisser sans bruit à travers les fourrés les plus épais, la viande manque souvent dans leurs campements.

Ils ignorent l'art de tendre des pièges, si développé chez leurs voisins les Mbwihas, et celui de préparer les poisons qui rendent mortelle la plus petite blessure.

La pêche ne représente qu'un appoint insignifiant dans leur alimentation. Le plus souvent ils parcourent les hauteurs, au voisinage de la ligne de partage des eaux, région de petits ruisseaux torrentiels dépourvus de poissons. Ils ne peuvent se livrer à la pêche qu'en descendant sur le bord de quelques grandes rivières comme le Tövatirÿ, l'Arroyo Guassu ou l'Arroyo Hondo ; même ainsi ils ne la pratiquent qu'aux époques de sécheresse, quand les eaux basses et transparentes leur permettent d'apercevoir le poisson qu'ils tirent à la flèche. L'usage de filets, de nasses, du timbo, ce poison si

répandu parmi toutes les tribus indiennes de l'Amérique du Sud qui l'utilisent pour empoisonner les eaux, leur semble inconnu.

Les Guayakis ne sont pas encore devenus un véritable peuple chasseur ; restés au stade de vie le plus primitif ils s'adressent surtout pour vivre à la cueillette des produits sylvestres.

Le miel. La forêt paraguayenne n'est pas très riche en fruits, ni en plantes comestibles, exception faite du palmier pindo (Cocos romanzoffiana) ; mais elle offre en abondance un autre produit précieux : le miel des guêpes et des abeilles sauvages.

De nombreux insectes à miel vivent dans la forêt. Les uns s'établissent dans les troncs d'arbres, d'autres dans la terre ; d'autres encore suspendent aux branches des nids plus ou moins vastes et de facture variée.

Parmi les guêpes sociales, armées d'un aiguillon faisant de douloureuses blessures, les Nectarina et surtout diverses espèces de Polybia fournissent une assez grande quantité d'un miel acidulé et de goût agréable, très apprécié par les indiens et les Paraguayens. Leur nid en forme de cloche suspendue sous une branche est fait d'une matière cartonnée obtenue par les guêpes en râpant avec leurs mandibules et en amalgamant avec de la salive des écorces d'arbres. Une des espèces les plus répandues et dont le miel est des plus estimés, la Kamuati (Polybia scutellaris), construit des nids pouvant atteindre un mètre de hauteur, contenant un grand nombre de rayons horizontaux, légèrement concaves, empilés avec régularité les uns sur les autres de la base au sommet. Le miel de cette petite guêpe sociale cristallise assez facilement.

Une piqûre isolée de Kamuati est simplement douloureuse. Mais, comme beaucoup d'espèces du même groupe, ces guêpes sont très irritables et sortent en masse à un bruit insolite ou lorsqu'un choc vient ébranler leur demeure. Elles se précipitent alors sur tout ce qui bouge aux alentours et les piqûres multipliées de ces essaims en furie peuvent devenir dangereuses pour l'homme et les grands animaux, et même amener leur mort.

Les abeilles domestiques, introduites depuis longtemps au Paraguay, se sont répandues dans la forêt avec les orangers et il n'est pas rare d'en trouver des ruches dans des troncs d'arbres. Leur miel est plus doux, moins parfumé que celui des espèces natives. Leur cire jaune paraît peu appréciée des Guayakis ; j'ai souvent vu dans leurs campements des morceaux de cette cire mâchés pour en extraire les dernières gouttes de miel, gardant de nombreuses empreintes dentaires et abandonnés sur le sol tandis que la cire noire des autres espèces est conservée avec soin.

Les Guayakis recueillent le miel de ces diverses espèces, mais elles sont loin de leur être aussi précieuses, soit par leur abondance, soit par la quantité et la qualité de leur miel et de leur cire, que les Mélipones.

Les Mélipones sont de très petites abeilles, noires et velues, au corps ramassé et à l'aiguillon atrophié, dont il existe différentes espèces toutes bien connues des indiens et des Paraguayens. Elles ne piquent pas ; effrayées elles sortent en foule de leurs ruches, pénètrent dans les vêtements, dans les oreilles, dans les yeux, se prennent dans les cheveux. Quelques-unes mordent et leur salive toxique produit une petite marque rouge persistant plusieurs jours ; certaines, pendant les jours froids d'hiver, sont très incommodes et harcèlent de leurs morsures sans aucune provocation les habitants des ranchos de la forêt, les voyageurs et les animaux ; la sueur les attire particulièrement.

La plupart des Mélipones, celles qui fournissent les meilleurs miels, comme la yatei, la tapesuha ou l'eyra-apua, établissent leur demeure dans des troncs d'arbres. Un petit tube de cire molle en surmonte l'unique orifice et, avec un léger suintement de miel, signale à des yeux exercés l'existence de ces ruches dont quelques-unes possèdent plus de dix litres d'un miel aigrelet, agréable au goût, cristallisant très mal, ce qui le distingue de celui des guêpes. De couleur variable, du blond très léger au brun suivant les espèces, ce miel est contenu dans des petits réservoirs de cire disposés entre les rayons. La cire, noire et mélangée de résine, est bien différente de la cire claire de nos abeilles européennes.

D'autres Mélipones, telle l'eyra-ybyguy (abeille de la terre)

établissent leur nid dans le sol, de préférence au flanc des talus. Une petite collerette de cire noirâtre mélangée de terre en marque encore l'entrée. Le miel de plusieurs de ces espèces terricoles est comestible ; d'autres élaborent un miel plus ou moins alcalin, tenu pour laxatif et dangereux.

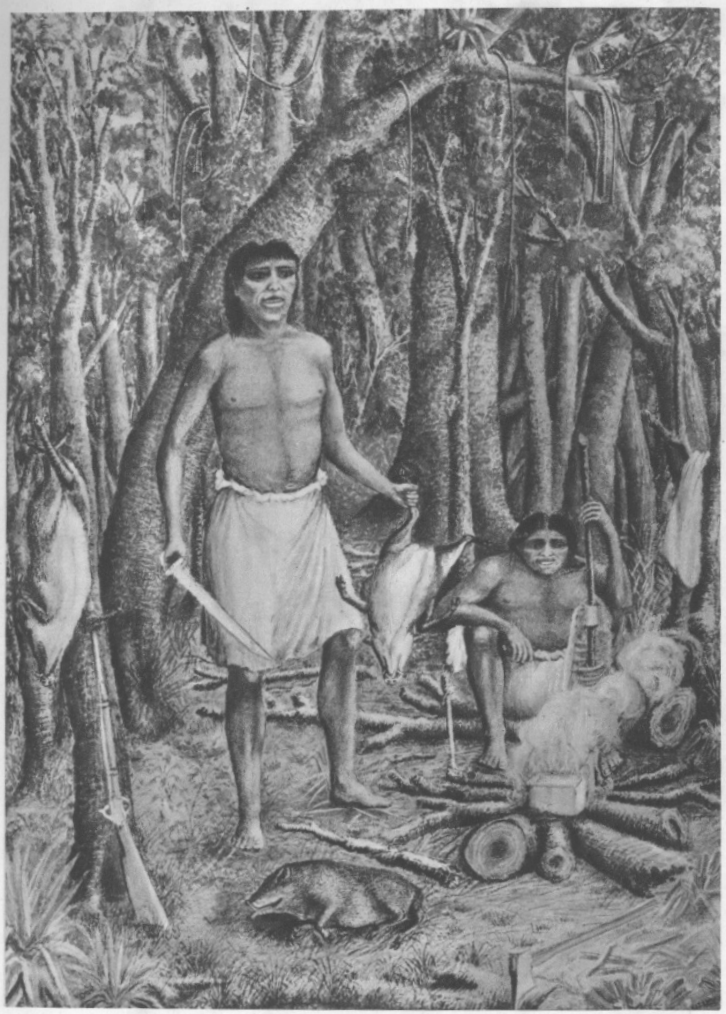
Le miel des Mélipones, et surtout celui des guêpes, est au dire des Paraguayens et des indiens fortement « enivrant » ; il possède plus exactement de légères propriétés stupéfiantes qui s'accentuent dans le miel de quelques espèces suivant sans doute des influences saisonnières ou autres mal déterminées. Certains miels sont en tout temps regardés comme très vénéneux et les indiens s'en abstiennent toujours ; il suffirait d'une cuillerée de celui d'une guêpe, la lechiguana colorada, pour plonger un homme adulte dans un coma profond et souvent amener la mort. Il a malheureusement été impossible de me procurer de ce miel pour en faire l'étude, et de déterminer cette espèce assez difficile à se procurer ; c'est, je crois, une Nectarina.

Dans toute l'Amérique tropicale les métis et les indiens connaissent ces miels toxiques ; le botaniste Saint-Hilaire, au cours de ses voyages dans le centre du Brésil, fut empoisonné par du miel avec plusieurs de ses compagnons et il attribuait aux suites de cette intoxication une partie des souffrances qui devaient amener sa mort.

Ces différentes espèces à miel, surtout les Mélipones, si nombreuses dans la forêt paraguayenne, offrent aux Guayakis un aliment abondant et hautement nutritif, beaucoup plus important pour eux que la chasse et même que les produits végétaux.

Le miel forme la base de l'alimentation de ces indiens. Dans leurs campements les autres provisions peuvent manquer, mais on y trouve toujours une certaine quantité de miel et de cire. Une seule horde, d'une quinzaine d'individus, possédait sept grands paniers-vases remplis de ce précieux aliment, au moins 40 litres. Pas un instant, au cours de leurs marches incessantes à travers la forêt, les Guayakis ne cessent de rechercher les abeilles et leurs pistes sont jalonnées de ruches éventrées.

Les objets usuels des Guayakis sont peu nombreux et peu



Dessin de Rousseau

CAMPEMENT D'INDIENS
DANS LES FORÊTS DU CHACO A LA FIN D'UNE CHASSE.

Photo Deffontaines

LES IMBOUBAS, ARBRES A FOURMI.

On voit les feuilles en dentelles, consommées par les fourmis.

Photo Deffontaines

NID DE FOURMIS COMESTIBLES.

variés ; presque tous ont pour fin la récolte du miel, sa conservation ou le travail de la cire.

La *hache* de pierre, le principal instrument de ces indiens, sert presque uniquement à ouvrir les ruches logées dans les troncs d'arbres. Pour monter aux arbres, dont les fûts énormes défient souvent toute escalade, et pour se soutenir ensuite à la hauteur des ruches, les Guayakis tressent de longues *cordes* faites de fibres végétales, de poils d'animaux et de crins, et les portent, pendant leurs marches, enroulées autour de l'avant-bras gauche. Pour sucer le miel très fluide de ces abeilles sauvages ils écrasent une tige de palme et la transforment en *pinceau.* Les grands *paniers-vases* imperméabilisés avec une couche épaisse de cire ont pour principale destination le transport et la conservation du miel.

Ils emploient la cire à de multiples usages. Elle remplace en grande partie pour eux l'argile : utilisée seule, elle recouvre les grands *paniers-vases* ; mélangée à une argile grossière, terre noire de marais trop riche en matières organiques, elle sert à la fabrication de *petites poteries* rudimentaires, les seules connues des Guayakis, destinées elles-mêmes à faire fondre la cire à feu doux. Cette cire fondue est appliquée à l'aide de *spatules* de bois et polie avec des *coquilles d'anodontes* recueillies dans les lagunes forestières.

Cette courte liste d'objets liés directement à la récolte et à la préparation du miel et de la cire représente presque toute la culture matérielle des Guayakis.

La cire possède encore quelques autres applications. Elle enduit les arcs et les flèches pour les protéger de l'humidité ; elle sert à fixer la pointe des flèches sur le roseau qui en forme le corps ; elle rend les cordes et les ficelles plus lisses et plus glissantes ; elle entre dans la composition des rares peintures corporelles des Guayakis.

Dans leur recherche des ruches ces indiens ne se fient pas uniquement au hasard. Ils emploient un procédé bien connu de tous les forestiers : suivre les abeilles retournant à la ruche chargées de leur récolte ou observer la direction d'où viennent plusieurs abeilles pour en déduire la position approchée de la colonie. Beaucoup de ruches de mélipones ne sont d'ailleurs pas abandonnées par leurs hôtes après avoir

été dépouillées de leur miel ; les Guayakis ont le soin de les refermer tant bien que mal et peuvent y revenir périodiquement.

Les ruches situées dans les troncs d'arbres sont ouvertes à l'aide de la hache de pierre après avoir été enfumées ou non, sans doute suivant l'espèce de leurs hôtes et leur agressivité. Les Guayakis grimpent le long des gros troncs avec la plus grande agilité, en s'aidant de leurs cordes de fibres végétales de guembé (Philodendron) mélangées de poils de toute sorte et même de cheveux humains. Ils ont mille façons d'utiliser cette corde longue de 10 à 20 mètres. Tantôt ils la jettent pardessus une grosse branche et en fixent les deux extrémités au sol ; tantôt, grimpant le long du tronc, ils attachent leur corde à quelque fourche de l'arbre et se laissent glisser jusqu'au niveau de la ruche, une légère hache de pierre suspendue au poignet par une lanière de cuir. Près de l'Arroyo Hovÿ ils avaient employé un autre artifice pour atteindre une ruche située à 5 ou 6 mètres du sol dans le tronc d'un énorme lapacho : les troncs minces et flexibles de deux jeunes arbres avaient été courbés et liés ensemble et au-dessous de cet arc un siège rustique, fait de lianes entrelacées, se balançait à la hauteur de la ruche.

Ces escalades ne sont pas sans danger, surtout pour des hommes isolés. Parmi les histoires plus ou moins véridiques racontées au Paraguay sur ces indiens, une des plus répandues est celle de la prétendue découverte d'un cadavre de Guayaki pendant le long d'un arbre, la main prise dans une ruche et le bras brisé ; suivant le lieu et le conteur les détails varient. Peut-être ces histoires ont-elles une base réelle ; une toute pareille a été recueillie en Bolivie chez les indiens Cavina par Nordenskiöld. De tels accidents peuvent survenir dans toutes les régions forestières où les indiens et les métis sont friands de miel.

Le miel est séparé de la cire par pression manuelle et conservé dans les grands paniers-vases imperméabilisés. Ainsi préparé les Guayakis l'appellent « bwé eytükwé », ce qui vient des abeilles. Ils le mangent à l'aide d'un pinceau fait d'une tige de palme écrasée et effilochée. L'usage de pinceaux à miel est répandu chez divers indiens forestiers

et on a suggéré qu'il pouvait leur servir à prendre directement le miel dans les ruches, sans les ouvrir. Chez les Guayakis tout au moins il n'est employé que pour puiser le miel dans les vases. Les indiens Maka du Grand Chaco utilisent dans le même but une poignée de fibres végétales ou une sorte de tresse en grosse ficelle.

La cire des mélipones, noirâtre et riche en résine, est pétrie ou mâchée puis fondue à chaleur douce dans des petits pots en terre noire. Les Guayakis en font ensuite des boules dures de la grosseur du poing. Au moment de l'utiliser ils la fondent de nouveau et l'additionnent parfois, suivant sa destination, de terre et de résines végétales. Cette cire possède une grande valeur non seulement pour les pauvres Guayakis mais même pour les Paraguayens de la campagne qui l'emploient à de nombreux usages ; quand, volontairement ou non, ces derniers surprennent une horde guayakie ils ont grand soin d'emporter tout le miel et la cire en sa possession.

D'autres tribus indiennes font une grande consommation de miel et un usage fréquent de la cire, mais leur existence et leur culture matérielle ne reposent pas presque tout entières sur ces produits. Les Guayakis, dont la vie se passe à la recherche de ces deux pauvres éléments, et dont les objets les plus nombreux et les plus caractéristiques, hache, panier-vase imperméabilisé, longue corde de fibres végétales et de crins, poteries de terre et de cire, sont destinés à leur cueillette et à leur préparation, représentent bien une *Civilisation du miel*. Cette forme très ancienne et très rudimentaire de culture forestière a pu se développer et se maintenir dans les vastes forêts du Paraguay oriental par suite de l'isolement de ces indiens privés de toute ressource fixe et repoussés des régions plus riches d'abord par des tribus de culture plus avancée et plus tard par les Espagnols et les Paraguayens actuels.

Ce genre de civilisation n'existe plus en Amérique que chez de rares tribus forestières, peu connues et restées nomades comme les Guayakis.

Le palmier pindo. Après le miel un palmier, le pindo des Paraguayens (Cocos romanzoffiana) occupe la première place dans l'alimentation des Guayakis.

Ils en mangent les fruits et le bourgeon terminal, ou choupalmiste, cru ou grillé et surtout ils retirent de son tronc une farine grossière qui forme avec le miel la base de leur nourriture. Cette farine s'obtient en pilant avec un lourd bâton — on se sert soit d'un bois d'arc usé, soit du dos de la hache de pierre — les fibres entremêlées qui forment le tronc du palmier. Le tout est sommairement tamisé à l'aide d'un carré aux mailles très lâches, fait de pailles entrecroisées de carex ou de lamelles de bambou. La farine, pindo yoto pirè, « ce qui est extrait de l'écorce du palmier », détrempée dans un peu d'eau, sert à confectionner des boulettes qui se mangent crues ou séchées près du feu. C'est un aliment de peu de valeur nutritive, de digestion difficile, mais qui procure une sensation de pesanteur et de plénitude d'estomac chère à tous les indiens. Des monceaux de fibres concassées de pindo constituent les vestiges culinaires caractéristiques de tout campement guayaki.

La farine de pindo n'est pas spéciale aux Guayakis. Les anciens Guaranis la connaissaient et les membres de la première expédition espagnole qui découvrit et remonta une grande partie du cours du Rio Parana et du Rio Paraguay, celle de Sebastien Gaboto, durent souvent avoir recours à cet aliment que leur avaient enseigné des indiens du territoire devenu aujourd'hui les Missiones. Les Paraguayens eux-mêmes l'ont employée en cas de disette, et des vieillards du village de Yatahity, près de Villa Rica, se souviennent qu'elle fut en 1870 une ressource précieuse pour la population ruinée et durement éprouvée par la famine après la désastreuse guerre contre la Triple Alliance qui laissa le pays à peu près exsangue.

Le palmier pindo offre encore une autre ressource alimentaire aux Guayakis. Les troncs abattus et pourrissants hébergent de grosses larves blanches et molles de coléoptères, de Passalidae, longues de 10 ou 12 centimètres et de la grosseur d'un doigt. Les indiens forestiers se montrent tous friands

de ces larves ou d'autres analogues qui vivent dans différents bois. Chaque fois que mes guides Mbwihas en avaient l'occasion ils les recueillaient et, le soir au campement, les faisaient griller enfilées en brochettes au-dessus du feu. Elles se recroquevillent en grésillant et laissent échapper une graisse très fluide ; rissolées à point elles répandent une odeur nullement désagréable. Elles fondent dans la bouche comme des boulettes de graisse et leur goût rappelle la cervelle ; avec un peu de sel, condiment inconnu des indiens de ces contrées, elles forment un mets acceptable.

Les Guayakis sont moins raffinés : ils les prennent délicatement par la tête et les dégustent vivantes. Elles faisaient le bonheur du petit Guayaki que j'ai appelé Louis et qui m'accompagnait souvent dans mes chasses aux insectes. Vers la fin de mon voyage, dès que mon piochon commençait à éventrer une vieille souche où nichait un monde d'insectes et d'arachnides de tout genre, ses doigts agiles triaient les débris et il gobait avec la plus évidente satisfaction ces belles larves dodues, très étonné sans doute — mais les indiens manifestent peu leur étonnement — de me voir mépriser de telles friandises.

La curiosité d'un naturaliste ne devrait connaître aucune borne. La mienne, hélas ! est limitée ; la preuve est faite : elle s'arrête aux larves rôties. Je les ai souvent goûtées dorées à point avec mes Mbwihas, le soir, dans nos campements de la forêt, mais j'avoue à ma honte n'avoir jamais eu le courage physique de les gober encore frétillantes comme les Guayakis.

Si nous ajoutons que les feuilles de palmier pindo servent aux Guayakis pour leurs ouvrages de vannerie, que ses feuilles et leur tige donnent des fibres utilisées pour faire des cordes et que certains arcs, au moins ceux des enfants et des jeunes gens, sont taillés dans son bois, on comprend l'immense utilité de cet arbre et le rôle qu'il joue dans leur existence.

Oranges. Les fruits sylvestres apportent un appoint appréciable à ces indiens, et parmi ces fruits les oranges occupent la première place. Ils en mangent indifféremment les variétés douces et amères, les suçant et rongeant même l'intérieur si âpre de l'écorce.

A l'époque de la maturité des oranges, ils fréquentent surtout les parties de la forêt où elles abondent et en transportent de grandes quantités dans leurs paniers. Curieux exemple d'influence indirecte de la culture européenne sur un peuple forestier sans contact direct avec d'autres hommes, mais dont les courses errantes à travers la forêt ont été modifiées par l'apparition d'une plante échappée des vergers espagnols.

Fruits divers. Les fruits sylvestres indigènes n'ont pas grande importance pratique. Une petite papaye sauvage (Jacaratia dodecaphylla), de la grosseur d'une petite poire, est très appréciée des Mbwihas ; ils la font rôtir pour la débarrasser de son amertume et du latex qui l'imprègne. Je ne sais si les Guayakis en font usage.

La chasse. La viande est l'ajiment le plus apprécié des Guayakis mais il ne leur est pas toujours possible de se procurer ce régal ; ils en sont tellement friands que les petits enfants de moins de deux ans en sucent déjà de gros morceaux. Ne possédant aucun récipient pouvant aller sur le feu, ils se contentent de la faire rôtir et la mangent sans aucun assaisonnement. Même à demi décomposée elle ne les rebute pas. Quand ils ont tué quelque grosse pièce de gibier ils en conservent plusieurs jours les restes dans leurs hottes, exposés aux insectes et aux intempéries, exhalant une odeur épouvantable capable de faire fuir tout autre indien.

Avec les moyens réduits dont ils disposent les Guayakis s'attaquent surtout aux petits animaux : singes, coatis, agoutis, tatous, pécaris et venados, gracieuses petites bêtes remplaçant nos chevreuils dans les forêts sud-américaines. Les oiseaux leur fournissent un contingent appréciable : des jacous comparables à nos faisans, des hoccos ou muitoums ressemblant à de gros dindons sauvages, des colins, des petits râles des forêts, des toucans et diverses autres espèces qui peuplent les grands bois. Ils ne dédaignent à l'occasion ni les gros lézards ni les serpents, nourriture d'ailleurs excellente, digne des palais les plus délicats. De nombreuses populations sud-américaines, indiennes ou métisses, mangent couramment les gros reptiles ; dans quelques coins de Bre-

tagne et de Vendée nos paysans donnent encore aux vipères le nom d'anguilles des buissons. Rien ne justifie la répulsion de soi-disant civilisés pour une nourriture aussi saine qu'agréable et souvent nous avons été heureux au cours de ces voyages de varier avec la chair blanche et ferme d'un jeune boa ou d'un serpent à sonnette la monotonie de nos repas de riz et de viande sèche.

Il arrive aussi aux Guayakis d'attaquer en groupe, armés seulement de leurs arcs et de leurs longues flèches, la jaguar, l'être qu'ils redoutent le plus et dont ils désirent les dépouilles pour en faire des trophées ; mais il leur est impossible de tuer le tapir adulte, le géant de la forêt sud-américaine. Son cuir très épais ne peut être percé par des flèches, justifiant son nom guarani si expressif : tapi-i, cuir semblable à la pierre.

Les Guayakis chassent par petits groupes, souvent de deux ou trois individus, et lorsque le gibier est rare leurs excursions se prolongent plusieurs jours, les entraînant à de grandes distances de leur horde. Ils chassent beaucoup à vue ou suivent le gibier à la piste ou le guettent dans les endroits qu'il aime à fréquenter, bords ombragés de certains ruisseaux, petites mares bien cachées dans les fourrés profonds, et surtout dans les barreros, les boues salées dont tous les animaux sont friands. Il est difficile d'oublier l'adresse et les ruses déployées par un Guayaki ou par tout autre indien forestier se glissant sans bruit entre les broussailles pour accompagner et approcher à bonne portée une troupe de singes s'ébattant au sommet des arbres ou un craintif venado prêt à bondir à la moindre alerte.

Si les Guayakis prolongent leur séjour dans une même partie de la forêt, le gibier devient vite plus farouche et plus difficile à approcher. Il se raréfie, comme se raréfient le miel et leurs ressources alimentaires végétales : ils doivent reprendre leur course et se transporter ailleurs.

Leurs armes de chasse se limitent à l'arc et à trois types de flèches : flèches à longue pointe aiguë en bois dur, dentée d'un seul côté, pour le gibier à poil et à plume, pour le poisson et pour se défendre contre les autres hommes ; flèches armées d'une large lame de bois dur aiguë et tranchante sur les bords

pour le gros gibier ; flèches coiffées d'une boule de bois pour assommer les oiseaux. Ils ne connaissent ni la lance ni le javelot ; la lourde hache de pierre peut leur servir de massue bien que ce ne soit pas sa destination. Pour ouvrir les profonds terriers de tatou ou pour fouiller les arbres creux où se réfugient les agoutis et d'autre petit gibier, ils se servent de vieux bois d'arc ayant perdu leur élasticité ; ces bois d'arc inutilisables, souvent abandonnés dans la forêt, ont été pris à tort pour des javelots.

Ils ne savent pas non plus tendre de pièges, même pas des collets en usage chez tous les indiens forestiers voisins. Ils sont au stade de la chasse inférieure. Une telle pauvreté souligne leur état de transition entre la vie de récolteurs de produits sylvestres et celle de véritables chasseurs.

Malgré leur existence toujours errante presque toutes les hordes de Guayakis possèdent un ou deux animaux captifs, singes, coatis, agoutis, jeunes pécaris, ou des oiseaux. Pendant les marches ces animaux, les pattes liées, sont portés par les femmes dans leurs grandes hottes. Au repos, ils les attachent près du campement à un piquet ou un tronc d'arbre. Les oiseaux sont souvent placés dans une petite cage grossière faite de branches flexibles enfoncées en cercle dans le sol et réunies par le sommet.

Ces animaux captifs constituent une ébauche de réserve alimentaire vivante. Les Guayakis et surtout leurs enfants prennent un certain plaisir à les conserver. Ce sont les premières manifestations du penchant pour l'élevage dans sa forme la plus élémentaire ; on le retrouve à des degrés divers chez toutes les tribus indiennes mais il est particulièrement intéressant chez les Guayakis étant donné leur nomadisme perpétuel.

Ce sentiment se développe très vite chez les Guayakis prisonniers amenés dans les estancias paraguayennes ; dès qu'ils ont surmonté leur crainte des premiers jours ils montrent le plus vif intérêt pour les animaux domestiques et trouvent un plaisir extrême à jouer avec eux et à s'en occuper.

Anthropophagie. Parmi les nombreuses accusations portées contre les Guayakis par les autres indiens forestiers et par les Paraguayens du voisinage, celle de leur anthropophagie est une des plus généralement admises. Divers auteurs en ont parlé sans s'appuyer sur des faits précis bien difficiles à vérifier.

Cette affirmation repose surtout sur les récits de tribus voisines des Guayakis, leurs ennemis de toujours. Un jeune captif a rapporté à Bertoni que parfois les vieillards, les prisonniers ou les ennemis tués dans un combat étaient mangés. Pour les Mbwihas l'anthropophagie rituelle des Guayakis ne fait aucun doute. Ils m'en ont souvent parlé d'eux-mêmes, sans que je les interroge à ce sujet, les accusant de manger certaines parties du corps de leurs victimes. Une très vieille Mbwiha, Ña Rapa, dont les informations étaient en général exactes et qui m'a été précieuse pour étudier les traditions de sa tribu, m'a affirmé que près de Caaguassu deux de ses parents dont les Guayakis venaient de tuer le compagnon, virent les meurtriers emporter le cadavre et en sucer le sang des blessures après en avoir retiré les flèches.

Je n'ai pu recueillir aucune donnée directe sur ce sujet. Jamais un ossement humain dans les nombreux débris de cuisine des campements abandonnés, ni de trophées humains dans les paniers alors que ceux du jaguar sont fréquents : colliers de dents, sifflets taillés dans des os longs, etc.

L'anthropophagie accidentelle, rituelle, des Guayakis existe peut-être, mais elle est loin d'être prouvée.

Ressources tirées des civilisés. Il semble paradoxal à propos d'indiens restés dans un isolement aussi farouche de parler des ressources qu'ils peuvent tirer des civilisés. Si les Guayakis se refusent à toute relation avec leurs voisins, indiens ou non, ils connaissent cependant leur existence et de ce contact indirect et intermittent ils ont recueilli quelques éléments nouveaux.

Leur goût très vif pour la viande et plus encore la nécessité de se procurer des aliments dans les périodes difficiles de l'hiver les poussent trop souvent au gré des éleveurs para-

guayens à faire des incursions à la lisière de la forêt pour tuer quelque tête de bétail ou trouver quelque plante comestible dans des petites cultures isolées.

Au cours de ces rapines ils ont acquis la connaissance pratique de certaines plantes cultivées dont ils ignorent le nom espagnol ou guarani et qu'ils désignent dans leur langue par des termes très vagues. Ils montrent un goût particulier pour le manioc doux, presque le seul cultivé dans la région ; ils le font cuire dans le feu ou sous la cendre et l'appellent tipiha djaha, l'aliment étranger, ou tipiha wa, l'aliment cylindrique, ou encore tipiha akü piré, l'aliment à l'écorce douce. Ils dérobent aussi la patate douce qu'ils nomment simplement le tubercule comestible, les haricots et le maïs. Avec les grains de maïs pilés ils font une farine analogue à celle extraite du palmier pindo ; ils mangent aussi les grains crus, sans aucune préparation.

Les autres plantes cultivées, y compris le coton et l'arachide, cultivés par les anciens Guaranis, leur sont inconnues de nom et de fait. Ils ignorent aussi l'usage du tabac et du maté et ne préparent aucune boisson fermentée.

Le maïs est la seule plante cultivée pour laquelle ils possèdent un terme propre, waté, et ce nom est apparenté à ceux que porte la plante dans tous les dialectes guaranis ou toupi-guaranis : avati, avatchi, awati, etc. Cette connaissance du maïs et de son nom guarani doit être très ancienne, antérieure à la conquête espagnole. Leur vocabulaire ne contient pas un seul mot propre pour les objets, les animaux ou les plantes d'origine européenne dont ils ont pu avoir connaissance, témoignant d'un isolement complet des Guayakis au moins depuis cette époque ; les termes dont ils se servent pour ces objets ou ces animaux ont trait à quelque propriété marquante : le cheval, bwé pouran, qui est bon, c'est-à-dire comestible ; le bœuf, ayti pouran, qui a des cornes et est bon à manger ; le chien, bègwi, léger à la course ; l'orange amère, brobihi, le fruit amer, etc.

En présence d'aliments inconnus les Guayakis se montrent très méfiants ; ils les refusent d'abord, puis les flairent avant de les goûter. Le jeune garçon ramené de notre dernière expédition n'acceptait les premiers jours ni biscuits, ni pain, ni fro-

mage ; le riz et la viande sèche lui plaisaient assez, mais il se montrait surtout friand de viande fraîche, rôtie ou grillée. Avant de manger les viandes en sauce, il les frottait contre ses cuisses pour les débarrasser de leur jus ; vis-à-vis des aliments salés il n'a jamais montré de répugnance particulière.

Rapports des Guayakis avec les autres hommes.

Aucun fait précis ne permet d'affirmer ce qu'étaient les relations des Guayakis avec les autres indiens avant l'arrivée des Espagnols, mais leur isolement doit être ancien puisqu'ils ignorent même le nom des plantes cultivées américaines, à l'exception du maïs.

Au temps des Réductions des jésuites ils apparaissent avec tous les caractères que nous leur connaissons aujourd'hui, ennemis irréductibles des tribus vivant dans les parties plus accessibles de la forêt et soumises les premières.

Depuis cette époque ils n'ont eu de relations directes ni avec les civilisés, ni avec les autres indiens ainsi que le témoigne l'absence déjà signalée de termes propres dans leur langue pour désigner les produits ou les animaux européens dont ils ont pu avoir une connaissance empirique et le fait de n'avoir emprunté aucun élément cultural aux indiens forestiers voisins. Cependant les Mbwihas habitent dans leur voisinage immédiat, dans les parties périphériques de la forêt où les Guayakis s'aventurent pour chasser ou pour atteindre les établissements paraguayens de la lisière ; ce sont des forestiers comme eux, utilisant depuis longtemps les bâtonnets pour produire le feu, possédant des arcs et des flèches mieux conditionnés, utilisant de nombreux pièges pour la chasse, toutes choses dont les Guayakis auraient pu faire grand profit.

Cette situation ne se modifie pas.

La crainte forme le fond du caractère des Guayakis. Ils n'essayent pas d'entrer en rapport avec leurs voisins dont ils ont trop peur ; repoussés eux-mêmes de toute part pour leur réputation bien imméritée de férocité ils vivent dans un isolement complet et la somme de leurs acquisitions culturales

depuis la découverte du Paraguay monte à bien peu de choses.

Comme tous les peuples réduits à trouver leur subsistance dans les seules ressources naturelles à leur portée, ils sont très jaloux de leur domaine et regardent comme des intrus ceux qui tentent d'y pénétrer et dont la venue ne peut que diminuer leurs moyens d'existence : miel, gibier, produits végétaux.

L'avance progressive de la civilisation, bien que coupée d'arrêts et de régressions temporaires, réduit de plus en plus l'espace dont ils disposent. La difficulté toujours plus grande de se nourrir sur un territoire diminué et appauvri les conduit, surtout à certaines périodes de vie ralentie dans la forêt comme le début de l'hiver, à réaliser des incursions plus fréquentes dans le voisinage des établissements agricoles où par expérience ils savent trouver dans le bétail et les plantations un supplément de vivres.

Ces déprédations leur attirent des représailles sanglantes. Eux-mêmes, pour défendre leur domaine, par vengeance, ou plus encore par crainte d'être découverts et poursuivis, attaquent les chasseurs isolés, indiens ou paraguayens, qu'ils rencontrent dans leurs courses. Chaque jour davantage leur isolement s'accentue. Traqués souvent sans pitié, ils vivent en alerte constante, attentifs à ne pas laisser de traces trop visibles de leur passage, dissimulant leurs campements au centre des fourrés, même dans les régions les plus reculées.

Leur nomadisme perpétuel est la conséquence obligée de conditions d'existence aussi précaires, sans ressources fixes et dans la crainte continuelle des populations voisines, indiennes, métisses ou blanches. Un tel genre de vie ne leur a jamais permis d'atteindre un niveau de culture plus élevé, mais assure leur indépendance. Leur territoire se réduit, leur nombre diminue d'année en année ; presque insaisissables ils continueront jusqu'à complète extinction à mener leur vie primitive, une des plus anciennes formes de culture forestière sud-américaine, à quelques pas de la civilisation moderne.

CHAPITRE VI

INSTRUMENTS ET TECHNIQUES

La forêt offre à l'homme des conditions de vie rigoureuses, peu favorables au développement matériel. Sous toutes les latitudes les populations forestières comptent parmi les plus pauvres.

L'Amérique du Sud conserve de nombreux exemples de peuplades forestières dont plusieurs ont acquis quelques notions d'agriculture devenant sédentaires ou semi-nomades, d'où une modification sensible de leur niveau cultural.

Les Guayakis sont une des rares tribus restées jusqu'à nos jours purement sylvestres, n'ajoutant aucune ressource fixe à celles de la forêt. Ils représentent un stade de civilisation presque disparu, un des plus inférieurs de l'humanité et permettent de se figurer la vie de l'homme primitif avant la découverte des premiers éléments d'agriculture ou d'élevage.

Leur culture matérielle est une des plus réduites existant à l'heure actuelle ; strictement utilitaire elle est limitée, en dehors de quelques ornements-trophées, à un très petit nombre d'objets de première nécessité d'où les manifestations artistiques sont à peu près bannies.

Le nombre d'objets connus des Guayakis ne dépasse pas une trentaine, tous d'exécution très fruste et destinés, sauf deux ou trois, à se procurer ou à conserver les produits naturels dont ils vivent. Non seulement ces objets sont peu variés, mais le nombre d'exemplaires en est très réduit. La nécessité de porter toujours avec eux tout ce qu'ils possèdent limite à bien peu de choses l'avoir de chaque horde. Il ne faut pas oublier que les transports incombent presque en entier

aux femmes et que la charge ne se borne pas aux objets usuels ; les provisions souvent très lourdes, miel, fruits, etc., en forment la plus grande partie, ainsi que les jeunes enfants et les animaux vivants.

Le dernier campement que nous ayons visité, près de l'Arroyo Hovÿ, ne possédait en dehors des arcs et des flèches que les 31 objets suivants dont plusieurs n'étaient que des débris : un grand panier-vase, deux petits pots en terre noire mélangée de cire ; deux haches, une hotte, un étui à plumes, un éventail pour attiser le feu, un rognon de quartzite, un panier de duvet végétal, deux morceaux de fer rouillés provenant de pelles européennes, une spatule de bois, un morceau de fer provenant d'une lame de couteau, un trousseau de cinq burins en os, une pointe de flèche brisée, une coquille d'anodonte servant de polissoir, trois boules de cire, une corne de bœuf remplie d'un mélange de cire et de résines végétales ; deux petits carrés faits d'une étoffe grossière en ficelles maillées, l'un très usé et l'autre inachevé, un fragment de carapace de tatou, un morceau de corde en fibres de bombax, une corde en écorce de bambou avec un raccord, une corde mélangée de fibres végétales, cheveux, crins et poils d'animaux, longue de 7 m. 50 ; une ficelle pour enrouler autour du bras, un pinceau à miel, un bonnet de cuir et un collier en dents d'agouti.

En ajoutant les arcs et les flèches, cette modeste liste représente à peu près la totalité des objets connus des Guayakis.

Il est difficile d'imaginer des conditions d'existence aussi précaires : rien pour le logement ni pour les soins corporels, absence absolue de vêtements, pas d'instruments de musique, aucun jeu, etc. Les outils se réduisent à la hache de pierre, aux burins en os, à des coquillages et des spatules de bois.

Pas un objet n'est superflu ; chacun a sa finalité immédiate. Les plus nombreux, les plus importants, sont destinés à la récolte et à la conservation du miel et au travail de la cire ; quelques-uns à peine servent à la préparation des autres aliments.

En second lieu seulement se placent les instruments pour produire le feu, les armes, les rares outils pour le travail du bois et les moyens de transport.

Les ornements-trophées occupent la dernière place.

Les connaissances techniques des Guayakis s'arrêtent là. Une telle pénurie de moyens explique l'exécution rudimentaire de tout ce qu'ils possèdent. La fabrication d'une pièce représente pour eux un travail considérable et beaucoup de hordes ne disposent à la fois que d'un ou deux exemplaires des choses les plus utiles : hache, panier-vase, hotte, etc. Même chez les groupes plus importants, le nombre de ces objets reste toujours très limité.

Objets destinés à la récolte et à la préparation du miel et de la cire.

La récolte du miel est la grande affaire de la vie des Guayakis ; c'est le seul travail pour lequel ils soient assez bien outillés

Ils possèdent, comme nous l'avons vu, une *hache* de pierre pour ouvrir les troncs où nichent les abeilles, de longues *cordes* pour escalader les arbres, des *paniers-vases* imperméabilisés pour transporter le miel, un *pinceau* pour le sucer. La cire a rendu nécessaire la fabrication de petits *pots* pour la fondre, de *spatules* de bois, remplacées souvent par des *coquillages*, pour l'appliquer et la polir.

Hache. La hache appartient à un type très primitif. C'est la hache néolithique faite d'un galet roulé, façonné par polissage aux deux extrémités et enfoncé dans un manche renflé en forme de massue. La pierre est une diabase verdâtre, rugueuse et très dure, abondante dans certains ruisseaux de la Cordillère de Caaguassu. Les Guayakis lui donnent une forme cylindro-conique ; la plus petite extrémité sert à la fixer dans le manche ; la plus grande est amincie latéralement, mais son bord est mousse et n'est pas susceptible d'acquérir un certain tranchant.

Le bois pour les monter doit être à la fois léger et résistant ; celui de l'oranger sauvage paraît être un des plus employés.

Les dimensions et le poids de ces haches varient assez peu. Le manche mesure en général de 60 à 80 c. de longueur, et la longueur de la pierre, hors du manche, 12 à 15 c. Quoique lourdes ces haches sont bien équilibrées et faciles à manier.

A côté de ce type normal on trouve quelques haches légères,

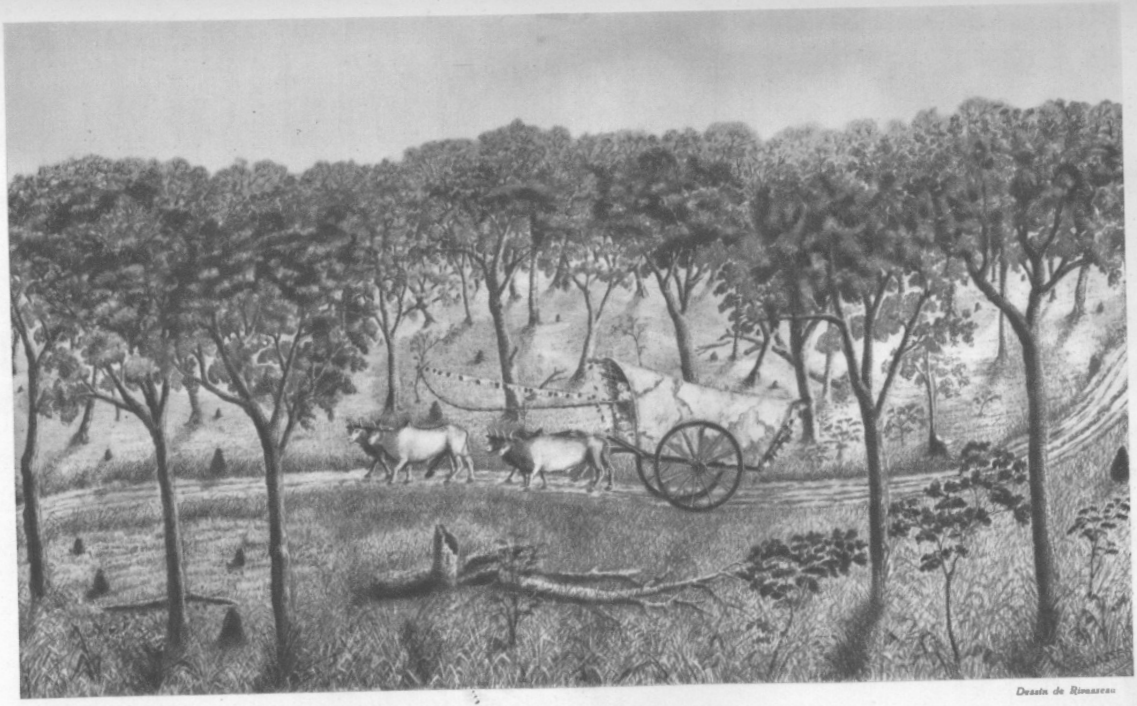
de petite taille, dont le manche est presque toujours percé à la base pour permettre de les suspendre au poignet par une cordelette. Les Guayakis les emploient lorsqu'ils désirent garder leurs mouvements libres pour grimper aux arbres élevés et ouvrir des ruches difficiles à atteindre.

L'examen attentif de ces haches ne montre aucun moyen auxiliaire de fixation. Avec une précision absolue la pierre s'encastre dans le bois qui la moule exactement. D'après mes guides Mbwihas — je n'ai pu faire aucune observation directe à ce sujet — un résultat aussi parfait serait obtenu en enfonçant la pierre de la longueur voulue dans de jeunes troncs d'arbre ; après un certain temps les fibres se resserrent autour de ce corps étranger, le fixant avec force. Les Guayakis coupent l'arbre, sculptent le bois autour de la pierre avec d'autres haches et achèvent de polir le manche avec des fragments de coquillages.

Neuves ces haches sont très solides ; après quelque service les pierres usent leur alvéole et se détachent. Il n'est pas rare de rencontrer dans la forêt des manches vides abandonnés et presque toutes les hordes guayakies transportent des pierres non montées, montrant des signes d'usage. Le travail nécessaire pour le polissage de ces pierres dures les rend trop précieuses pour les perdre, mais combien de temps et d'industrie faut-il à ces malheureux pour monter simplement une hache !

Ces haches ne sont pas coupantes. Elles écrasent les fibres du bois qui doivent être ensuite arrachées à la main. Avec des instruments aussi primitifs les Guayakis s'attaquent à d'assez gros arbres et parfois à des essences très dures ; nous avons rencontré des troncs de 50 c. de diamètre abattus par ces indiens ; on s'imagine difficilement le temps qu'ils ont dû y consacrer.

La hache guayakie laisse des marques caractéristiques impossibles à confondre avec celles des haches de fer. Le pied de l'arbre est sectionné horizontalement et la surface comme martelée ; l'autre surface de la coupe, correspondant au corps de l'arbre abattu, est au contraire toute déchiquetée, montrant l'arrachement des fibres. Le temps et le travail ne comptent pas pour les Guayakis.



Dessin de Rivasseau

VOITURE A BŒUFS DU CHACO.

ON CONDUIT LES BŒUFS AU MOYEN D'UN MAT SUPÉRIEUR.

Dessin de Ricaszeau

CAMPEMENTS DANS LA FORÊT DU CHACO AVEC LES HAMACS COUVERTS.

En dehors de la recherche des ruches, la hache est employée pour abattre les palmiers pindos si utiles à ces indiens et parfois pour obtenir quelques fragments de bois durs destinés à de menus objets. Elle n'a pas d'autre usage.

Corde de crins. La longue corde de crins servant aux Guayakis pour escalader les arbres est différente de leurs autres types de corde et porte un nom spécial : pawân. Elle est tressée avec les filaments raides et très résistants retirés de la tige de grandes épiphytes à larges feuilles découpées, les Philodendrons, mélangés d'autres fibres végétales, de cheveux humains, de poils d'animaux, de crins de cheval renforçant leur solidité. De la grosseur d'un doigt, longues de 8 à 10 mètres et souvent davantage, ces cordes peuvent supporter de fortes tractions ; jamais elles ne présentent de raccords.

Pendant leurs marches les hommes les portent enroulées autour du bras gauche ; ils leur attachent une grande valeur et rarement une horde en possède plus d'une ou deux.

Ces longues cordes de fibres et de crins sont très caractéristiques des Guayakis.

Paniers-vases. Les paniers-vases pour conserver l'eau et surtout le miel comptent aussi parmi les objets les plus caractéristiques de ces indiens.

Du point de vue technique ils marquent une étape importante : la transition de la vannerie à la poterie. Les Guayakis leur ont donné un nom imagé et très expressif : gaytü-hü, le nid de l'eau.

Ovoïdes, avec une ouverture circulaire au sommet, ils sont formés d'une armature tressée en paille de carex, rappelant certains nids d'oiseaux, recouverte à l'extérieur d'une couche de cire noire de 1 à 2 c. d'épaisseur, les rendant complètement imperméables. La plupart sont cerclés de cordelettes en fibres végétales (bombacées) unies à une petite anse, également de fibres, pour les transporter.

La taille de ces paniers-vases varie dans de larges limites ; les grands atteignent 40 c. de hauteur sur un diamètre

maximum presque égal ; les plus petits ne dépassent pas 20 centimètres.

Leur facture est toujours soignée ; ils doivent à leur carcasse interne une certaine élasticité les rendant très résistants au choc. Un seul parmi tous ceux que nous avons pu voir montrait autour de l'ouverture un cercle de coups d'ongle irréguliers, ébauche de décoration due à la fantaisie de quelque indien et rappelant celle de poteries guaranies grossières.

Le nombre de ces paniers-vases en possession de chaque horde dépend beaucoup du nombre de femmes, c'est-à-dire du nombre des porteurs. Nous en avons trouvé parfois cinq ou six dans des petits campements.

La cire est une matière précieuse. Quand un panier-vase devient inutilisable la cire en est enlevée et fondue pour de nouveaux usages et la carcasse abandonnée.

Pots pour préparer la cire. Les paniers-vases indiquent un premier pas vers la poterie. La véritable poterie est restée elle-même à l'état embryonnaire chez les Guayakis, représentée à peine par des pots de petites dimensions, aussi grossiers par leur travail que par leur matière.

Tous rappellent par leur forme diverses espèces de fruits sylvestres, surtout des fruits de palmier. Les uns sont presque sphériques ; d'autres ont une base légèrement conique permettant de les enfoncer dans la terre ou dans les cendres. Leur nom a été suggéré par leur forme : Kara, rond, sphérique ; souvent aussi on les désigne par l'expression de üwü yapo pirè, parois faites de terre. Cette absence de termes propres indique peut-être une acquisition assez récente par ces indiens.

La matière employée dans leur fabrication est une argile très impure, noire et lourde, riche en matières organiques, extraite d'une couche profonde des marais de la forêt. Les Guayakis la mélangent avec de la cire.

Ces pots noirs et lourds ne supportent pas la cuisson. Exposés au feu, les matières organiques brûlent ; ils demeurent légers, grisâtres, très poreux, inutilisables.

Leur fragilité ne permet pas de leur donner de fortes

dimensions ; le plus grand de ceux que nous avons examinés atteignait à peine 14 c. de hauteur sur 19 c. de diamètre. La plupart ne dépassent pas une dizaine de centimètres de hauteur sur dix à douze de diamètre. Beaucoup sont ébréchés et leurs débris sont fréquents dans les campements.

Sur plus d'une cinquantaine de pièces examinées, sans compter de nombreux tessons, deux seulement, provenant de hordes distinctes, montraient une ébauche de décoration, plusieurs séries irrégulières de gros points imprimés en creux autour de l'ouverture, première manifestation d'un vague désir artistique.

Destinés à faire fondre à chaleur douce la cire dont les Guayakis font un grand usage, ces pots jouent un rôle important dans l'existence de ces indiens. Une horde assez nombreuse en possédait huit ou neuf et il y en avait deux dans le dernier campement visité, habité par neuf personnes.

Autres instruments. Les Guayakis ne connaissent d'autres récipients que les paniers-vases et leurs petits pots de terre noire ; ils n'utilisent pas de calebasses. Une seule fois nous avons trouvé dans une hotte une corne de bœuf pleine d'un mélange de cire et de résine dont il a été impossible d'établir l'usage.

Des spatules très grossières leur servent pour appliquer la cire sur les paniers-vases ainsi que pour façonner leurs pots de terre noire. Ce sont de simples lames de bois polies, allongées (15 à 25 c. de longueur sur 3 à 5 de largeur) ou parfois triangulaires.

Pour polir les paniers-vases et les pots les Guayakis prennent des fragments coupants de grands coquillages d'eau douce, des anodontes, qui vivent dans certaines mares de la forêt.

Le pinceau pour prendre le miel et le sucer ne mérite aucune description spéciale. Les Guayakis utilisent un fragment de tige de palme de 20 à 40 c. de longueur, écrasé et effiloché à l'une de ses extrémités. Souvent ils le préparent au moment même d'en faire usage.

Objets destinés à la préparation d'autres aliments.

La préparation de la farine de palmier pindo, cet élément si important de l'alimentation des Guayakis, ne demande qu'un seul objet particulier, le tamis, simple croisillon très lâche de lamelles de bambou-liane (Chusquea ramosissima, taqua-rembo des Guaranis) ou de paille de gros carex. Il permet de séparer les grosses fibres ligneuses de la farine. La farine est parfois mise à détremper avec un peu d'eau dans des petits pots de terre noire.

N'ayant pas de récipients pouvant aller au feu, les Guayakis ne connaissent pas les aliments bouillis. Ils font rôtir la viande sur des broches de bois horizontales reposant sur deux petites fourches.

Pour dépouiller et découper le gibier ils se servent de la hache de pierre, de fragments de coquillages et d'éclats très coupants de bambou (Merostachys clausseni, le taqua-pi des Guaranis) dont on retrouve des monceaux auprès des restes de bœufs et de chevaux qu'ils viennent tuer à la lisière de la forêt.

Les Guayakis ne possèdent aucun récipient pour puiser l'eau. Pour boire, au lieu de se servir de leurs mains, ils se couchent sur le bord des ruisseaux et aspirent l'eau à longs traits. Les mères font boire les jeunes enfants dans de petits pots de terre noire.

Moyens de produire le feu.

Le procédé des deux bâtonnets tournant l'un contre l'autre pour produire le feu, presque général aujourd'hui chez les indiens sud-américains, n'est pas connu des Guayakis.

Ils emploient le silex, ou plus exactement — le véritable silex n'existe pas dans leurs montagnes — des rognons de quartzite à grain fin. Le duvet soyeux du kapok, le samouhou des Guaranis (Ceiba pubiflora), séché et conservé dans de petits paniers en palmes tressées, remplace l'amadou. Jamais ces rognons de quartzite appelés par ces indiens simplement ita, pierre, la pierre par excellence, ni les paniers remplis de duvet de samouhou ne manquent dans leurs campements.

L'acte de produire le feu s'exprime par les mots de tata waha (tata, feu ; gua ou wa, coup ; aha, tomber), qui rendent la double idée de choc et de chute.

Le procédé du silex pour produire le feu a été très répandu autrefois parmi les populations anciennes de l'Amérique du Sud ; presque toutes l'ont abandonné pour les bâtonnets à feu plus pratiques. Seuls de rares groupes ethniques de culture peu développée conservent encore son usage.

On arrive cependant à retrouver chez d'autres indiens actuels des traces du procédé primitif ; c'est le cas des Mbwihas, ces voisins et ennemis des Guayakis.

Les Mbwihas ont perdu le souvenir d'avoir employé le silex qu'ils considèrent une technique inférieure propre aux Guayakis, tout en conservant, sans s'en rendre compte, le vocable ancien pour désigner l'acte de produire le feu. Comme les Guayakis ils disent encore frapper et faire tomber le feu (tata gouaha), sans pouvoir expliquer l'origine de ces mots. A mon premier séjour chez les Mbwihas, cette expression incompréhensible au premier abord m'avait dérouté. Je ne l'ai comprise que plus tard, en la retrouvant chez les Guayakis, mais ici l'action exécutée en rendait le sens clair. Les Mbwihas ont dû acquérir à une époque sans doute récente l'usage des bâtonnets au contact de tribus de civilisation plus avancée, tout en gardant l'ancien vocable, dénué de signification avec le nouveau procédé.

Au point de vue cultural l'usage du silex peut être seulement considéré comme une survivance de culture ancienne et un signe de long isolement.

Les Guayakis emportent souvent dans leurs marches un tison enflammé, de combustion lente, pour allumer rapidement de nouveaux feux ; ils n'ont aucun autre moyen de conserver du feu ou des braises (corne d'animal ou autre).

Le feu leur sert à des usages variés : à cuire leurs aliments, à enfumer les ruches, à fondre la cire, etc. Pour ces gens obligés d'aller toujours nus dans la forêt humide et extrêmement sensibles au froid, c'est un moyen de chauffage nécessaire. C'est encore une protection contre les moustiques et la visite des animaux nocturnes.

Armes. Les Guayakis ne possèdent en fait d'armes que l'arc et les flèches ; surtout armes de chasse, elles leur servent à l'occasion pour se défendre contre les autres hommes.

Arc. L'arc, rapa, en bois de palmier mbocaya (Acrocomia tatai), lourd et très résistant, appartient à un type des plus primitifs. Epais, à section plus ou moins ovale, grossièrement aplati sur les faces antérieure et postérieure et arrondi sur les côtés, à peine aminci à ses deux extrémités semblables entre elles, il ne porte aucune encoche basale, caractère rare chez un arc sud-américain. La corde est en fibres tirées de l'écorce du samouhou (Ceiba pubiflora, bombacées) ; fixée à l'extrémité inférieure par une simple boucle, elle forme un nœud coulant au sommet de l'arc où elle s'enroule autour du bois, les premiers tours recouvrant la partie libre de la corde, les autres passant au-dessous d'elle.

Les indiens voisins, entre autres les Mbwihas, ne peuvent arriver à tendre ces arcs peu flexibles dont la longueur atteint deux mètres.

Pour tirer, les Guayakis, tous de petite stature, appuient la pointe inférieure de l'arc sur le sol et pèsent de tout leur poids avec le bras gauche sur le milieu de l'arme en tirant la corde de la main droite. La portée utile de tels arcs est considérable, voisine de cent mètres, alors que les meilleurs tireurs Mbwihas ne dépassent guère la moitié de cette distance. Quand les Guayakis nous attaquaient, leurs flèches lancées à 30 ou 40 mètres s'enfonçaient de deux ou trois doigts dans les troncs d'arbres autour de nous et s'y brisaient.

Flèches. Les flèches, mieux travaillées que les arcs, diffèrent peu de celles des tribus voisines, en particulier de celles des Mbwihas. Le corps est en bambou (Merostachys clausseni), poli avec soin, empenné à quatre ou cinq centimètres de la base avec deux grandes plumes entières de muitoum (Crax), de jacou (Penelope) ou d'épervier attachées seulement à leurs extrémités avec de la cire et un ruban d'écorce. Une très petite encoche basale permet de

poser la flèche sur la corde de l'arc. La pointe en bois dur, généralement en bois d'Holocalix balansae, une des essences les plus denses de la forêt paraguayenne, est enfoncée à la partie supérieure du bambou et fixée à l'aide de fibres de samouhou, de cire et d'un ruban d'écorce.

Suivant leur destination la forme de la pointe des flèches varie : longue pointe aiguë portant sur un côté une série de dents, plus fortes à la base, plus fines et plus serrées vers la pointe, pour le gibier ordinaire et l'homme ; flèches terminées par une lame plate pour les gros animaux ; flèches coiffées d'une boule surmontée d'une petite pointe obtuse pour assommer les oiseaux.

Il faut noter l'absence de la flèche pour les oiseaux terminée par un cône renversé, en usage chez la plupart des tribus guaranies.

La longueur de ces flèches dépend de leur temps de service. Neuves elles dépassent souvent deux mètres. En frappant le but leur pointe s'émousse ou se brise ; comme elles représentent un gros travail, leur possesseur les ramasse et en retaille la pointe qui diminue peu à peu. Certaines flèches arrivent à perdre ainsi 50 ou 60 c. de leur longueur primitive.

Fabrication des flèches. Avec les moyens réduits dont disposent les Guayakis, la fabrication des flèches exige un travail long et minutieux auquel nous avons assisté à diverses reprises.

Il faut d'abord, à l'aide du seul burin en os, couper des bambous d'une longueur un peu supérieure à celle de la flèche, puis les rapporter au campement, les écorcer et les polir avec des coquilles pour en faire disparaître les aspérités des nœuds. On les laisse ensuite sécher réunis en paquets qui deviennent un surcroît de charge pour les femmes. Lorsqu'ils sont bien secs vient le travail de l'empennage et la mise en place de la pointe.

Les morceaux de bois pour les pointes proviennent d'éclats arrachés à des troncs d'arbres au moment de leur abatage ; après avoir reçu tant bien que mal une forme et une dimension se rapprochant de celles qu'ils doivent avoir définitive-

ment, ils sont polis et aiguisés avec des coquilles puis sculptés avec les burins d'os.

Ces diverses opérations sont faites en série pour tout un paquet de flèches.

Pour conserver l'élasticité de leurs flèches et de leurs arcs et les protéger de l'humidité les Guayakis les frottent de cire.

Les hommes possèdent tous un arc et au moins une dizaine de flèches ; ne connaissant pas le carquois, ils tiennent généralement à la main quelques flèches prêtes à être lancées ; les autres sont liées en un faisceau de la grosseur du poing.

Dès l'âge de huit ou dix ans les garçons reçoivent des arcs légers et quelques flèches adaptés à leur force et à leur taille. Leur arc est en général en bois de palmier pindo, moins lourd et plus souple que celui du palmier mbocaya employé pour les armes des adultes. Leurs flèches de deux types seulement, celles à pointe dentée et celles pour les oiseaux, ne se distinguent de celles des adultes que par leur dimension un peu plus faible et surtout par leur très grande légèreté.

Un garçon de 12 à 14 ans se servait d'un arc haut de 1 m. 77, aussi puissant déjà que ceux de mes guides Mbwihas.

La puissance des arcs guayakis, la longueur et la portée considérable de leurs flèches contribuent dans une large mesure à accroître le renom de force et de férocité de ces indiens et à les faire redouter par leurs voisins, indiens et métis, qui les entourent d'une auréole de légende et de mystère.

Lance. Les Guayakis dont nous nous occupons, ceux de la région de Ajos-Caaguassu, ne connaissent ni lance, ni harpon, ni aucune arme de ce genre.

Plusieurs auteurs ont cependant signalé, à la suite du voyageur De La Hitte, l'existence de prétendues lances chez les Guayakis du groupe méridional ; Bertoni assure que dans la région du Monda-y le harpon ou punga est l'arme favorite des Guayakis de teint foncé et que ceux de type clair ne le connaissent pas.

Les prétendus harpons guayakis, décrits et figurés par De La Hitte, sont au musée de La Plata. Ce sont de simples bois d'arc comme on en trouve souvent abandonnés dans la

forêt. Les femmes, nous l'avons vu, les utilisent pour piler les fibres du palmier pindo dont elles extraient la farine et les chasseurs s'en servent parfois pour déloger des tatous ou d'autres petits animaux de leur terrier. Les extrémités arrondies de ces bois d'arc ne sont jamais aiguisées ni préparées pour recevoir une pointe surajoutée ; elles ne pourraient faire aucune blessure.

Ainsi les Guayakis de la région de Ajos-Caaguassu ne possèdent pas de lance et la preuve de l'existence de cette arme parmi ceux des autres groupes n'a pas été faite.

Objets destinés au travail du bois.

Le travail du bois occupe une place importante dans la vie des Guayakis. Ils ont besoin de monter des haches pour la récolte du miel et de la farine de palmier, de fabriquer des arcs et des flèches pour la chasse, des spatules pour appliquer la cire...

La hache de pierre déjà décrite, des burins en os et divers coquillages leur suffisent pour tous ces ouvrages.

Les burins des Guayakis, prühatè, appartiennent à un type assez répandu parmi les indiens sud-américains. Ils sont faits d'une incisive de rongeur, agouti ou plus rarement grand cabiai, ou d'une dent tranchante de pécari enfoncée à la base d'un os long, généralement un fémur, de singe, de chevreuil ou de pécari et fixée par un peu de cire ou par un ruban d'écorce. Ceux en dents d'agouti sont les plus communs. Un trou percé à la partie supérieure de l'os permet d'y passer une ficelle et de les réunir en trousseaux.

Souvent les dents des burins se brisent en travaillant ; les Guayakis les recueillent pour les remonter, ne les jetant qu'à la dernière limite de l'usure. Nous retrouvons encore ici ce souci d'utiliser le plus possible chaque instrument, souci imposé par la pauvreté et le désir d'éviter le long et minutieux travail exigé par la fabrication du moindre objet. Cet esprit d'économie et d'utilisation à outrance est devenu un des traits du caractère guayaki.

Les burins sont tenus à poignée par le manche en os et surtout manœuvrés de la main droite d'avant en arrière ; ils ont comme fin principale la sculpture des pointes de flèches.

Pour polir le bois les Guayakis se servent de deux classes de coquillages.

Les larges valves d'une grande espèce d'anodonte assez commune dans les lagunes permanentes de la forêt — les Guayakis l'appellent pikü pétan, la coquille-poisson — sont employées pour polir les spatules, les manches de haches, les arcs, c'est-à-dire tous les objets de bois offrant une surface plane.

Pour les petits objets cylindriques, bambous, pointes de flèches, les Guayakis utilisent les coquilles d'un gros escargot terrestre à coquille conique, voisin des bulimes (Strophocheilus oblongus), très abondant dans la forêt. Ils percent deux ouvertures symétriques dans le prolongement l'une de l'autre, suivant le grand axe de la coquille ; la pièce à polir, passée dans ces deux orifices, est vigoureusement frottée tout en recevant un mouvement de rotation ; quand la coquille est usée sur un point, l'opération est répétée à côté et chaque escargot peut servir trois ou quatre fois.

Dans les vestiges de campements guayakis on trouve très souvent des coquilles ainsi perforées, encore pleines de menus copeaux.

Cette intéressante technique de polissage est peu connue et représente un reste de très ancienne culture ; elle existe encore chez quelques autres tribus sud-américaines, de culture peu développée, en particulier chez les Bororos.

On a signalé à diverses reprises dans des dépôts précolombiens de l'Argentine et du Brésil méridional la présence de coquilles de bulimes ou de genres voisins perforées comme celles dont nous nous occupons. Leur destination intriguait les archéologues, et parfois elles ont été considérées comme des ornements ou des débris de colliers, à vrai dire assez volumineux. L'usage qu'en font à l'heure actuelle les Guayakis résoud ce petit problème archéologique.

Objets servant pour les transports.

Les objets précédents visent de façon directe la recherche ou la préparation des aliments. Pour transporter leurs provisions et leurs quelques objets usuels les Guayakis fabriquent des objets de sparterie, des cordes et des ficelles.

La sparterie, comme tout le reste de la culture guayakie, est strictement utilitaire, sans le moindre caractère artistique.

Les transports incombent aux femmes. Pour le miel elles se servent de paniers-vases imperméabilisés déjà décrits, tenus à la main ; pour les provisions et les autres objets elles emploient une grande hotte, le ñokon, portée sur le dos et la nuque et soutenue par un bandeau passant sur le sommet de la tête de la porteuse.

Les hottes, travaillées sans finesse, mesurent de 60 à 90 centimètres de hauteur sur 50 à 60 de largeur. Les Guayakis les font à l'aide d'une ou parfois deux palmes liées ensemble de palmier pindo (Cocos romanzoffiana) dont ils replient la tige en forme de U pour obtenir le cadre rigide de la hotte ; à ce cadre ils donnent le nom pittoresque d' « os du ñokon ». Les folioles de la palme entrelacées forment une grande bourse largement échancrée, dont l'ouverture peut être plus ou moins fermée en tirant une cordelette. Un bandeau en palmes tressées, attaché aux deux branches de l'armature, complète la hotte, permettant de la porter sans trop de difficulté ni de fatigue, même très chargée, en laissant les mains libres, condition essentielle pour circuler à travers les mille obstacles de la forêt.

Les femmes placent dans les hottes tous leurs objets usuels, les provisions, le gibier, les fruits, tout ce que la horde peut recueillir au cours de ses marches, les animaux captifs et enfin les enfants jusque vers l'âge de six ou sept ans.

Les véritables paniers de forme rigide n'existent pas chez ces indiens. Pour conserver le fil, les ficelles, le duvet de kapok et d'autres petites choses, ils se servent de nattes souples, de bourses molles, de dimensions réduites et, la plupart, de formes mal définies, repliées sur elles-mêmes et attachées avec des ficelles ou munies de cordons pour les lacer.

Tous ces objets sont englobés sous le nom de béjapo-pirè, « fabriqués en écorce » ; quelques-uns seulement méritent une mention spéciale.

Les plus grands (40 à 50 c. sur 20 à 30 c.) deviennent, le moment venu, des berceaux pour les nouveau-nés. Les mères en enveloppent leurs bébés et les déposent pendant les

marches dans les hottes ou les portent sur le dos à l'aide d'une cordelette passée en écharpe ; au repos, elles les suspendent à des branches d'arbre.

La vie errante des Guayakis et la réduction de charge qu'elle leur impose rendent à peu près impossible la conservation de certains objets délicats. C'est le motif sans doute de l'absence chez eux de tout ornement de plumes, fait presque unique chez les indiens sud-américains. Les plumes leur sont pourtant indispensables pour empenner leurs flèches. Pour en avoir toujours une petite réserve et les conserver en bon état ils fabriquent des petites nattes de palmes, triangulaires et très serrées, bordées par une grosse tresse ; ils les plient en deux suivant leur hauteur, en lacent soigneusement les bords avec une cordelette. Elles forment ainsi des étuis plats, triangulaires, de 40 à 50 c. de hauteur sur 15 c. environ de largeur à la base. Les grandes plumes de jacous (Penelope), de muitoums (Crax) et d'éperviers y sont rangées avec soin et calées avec des copeaux.

Ces étuis à plumes, rendus nécessaires par leur genre de vie, comptent parmi les objets caractéristiques des Guayakis.

Corderie. L'emploi de cordes et de ficelles est très répandu chez ces indiens : cordes très longues pour escalader les arbres, cordes résistantes pour les arcs, pour porter les hottes, pour attacher les animaux captifs, cordelettes en grosses ficelles pour lacer les étuis à plumes, attacher les paniers souples, monter les colliers et les trousseaux de burins, etc. Presque à chaque usage correspond un type spécial de corde ou de ficelle.

Les Guayakis se montrent habiles à ces travaux et la corderie est leur industrie la mieux développée.

Les matières premières dont ils se servent sont variées. Les unes sont animales : cheveux humains, poils et crins d'animaux, en particulier de singes ; elles ne subissent aucune préparation spéciale et sont toujours mélangées à des fibres végétales.

Les autres sont d'origine végétale. Ce sont surtout des fibres retirées du liber du samouhou (Ceiba pubiflora, bombacées) qu'il ne faut pas confondre avec le duvet ou kapok fourni par ce même arbre ; de la tige de l'ortie géante (Urera

bacifera), des feuilles du palmier pindo (Cocos romanzoffiana), des tiges ou des racines aériennes de diverses aracées parasites de grands arbres (Philodendrons divers), de bambous (Chusquea ramosissima), et de nombreux carex. L'usage des fibres d'ananas sauvages et d'autres broméliacées, très communes dans la région et largement utilisées par les tribus indiennes voisines et les Paraguayens, paraît inconnu aux Guayakis.

La préparation de ces fibres végétales est simplifiée à l'extrême. Les matières premières, écorces, tiges, racines ou feuilles, sont exposées la nuit, étendues sur des lianes, aux rosées toujours abondantes dans la forêt. Lorsqu'elles sont à point, elles sont battues avec des morceaux de bois ou le dos des haches ; les fibres, séparées et nettoyées à la main, sont mises à sécher.

Pour faire les ficelles les femmes roulent d'abord ces fibres sur leurs cuisses, puis les tordent en les maintenant avec leurs orteils. Cordes et ficelles sont composées d'un nombre de brins variables, généralement deux ou trois. Le travail manque souvent de régularité et une même corde peut être en partie à deux et en partie à trois brins. Les Guayakis emploient aussi beaucoup les tresses plates.

Les fibres du liber du samouhou servent à préparer de solides cordes grisâtres pour les arcs, pour les hottes, les paniers, ainsi qu'un gros cordonnet gris. Les fibres d'ortie, bien plus fines, sont réservées à la fabrication de ficelles rougeâtres très résistantes. Les filaments raides retirés des tiges de philodendrons donnent des cordelettes pour monter les colliers, les trousseaux de burins, et surtout pour mélanger à des cheveux et à des poils.

Tissus en ficelles maillées. Les Guayakis ne connaissent pas le véritable tissage, mais ils savent faire des petits carrés de 30 à 40 c. de côté avec des ficelles nouées et maillées, ou avec des rubans d'écorce, et même avec de la paille.

Ces petits ouvrages exécutés à la main, sans aucun métier ni aucun support, forment une transition remarquable par la matière et la technique entre la natte de sparterie et le

tissage, comme les paniers-vases marquent le passage entre la vannerie et la poterie.

Les Guayakis nous montrent ainsi de nos jours et de façon tangible la naissance des deux principaux arts de l'humanité. C'est un des aspects les plus intéressants de leur culture.

Parmi les pièces de ce genre que j'ai rapportées, quelques-unes sont inachevées et permettent de se rendre compte de la technique employée : sur un premier rang horizontal des ficelles formant la chaîne sont nouées à intervalles à peu près réguliers ; l'ouvrière passe ensuite les fils horizontaux en les fixant par des nœuds et en les croisant avec les verticaux ; c'est une des techniques les plus simples, celle de la spirale.

L'absence de métier rend ces travaux irréguliers ; les rangs sont inégaux, parfois sinueux ou divergents. Les plus grossiers, entièrement en paille et en rubans d'écorce, se distinguent peu des véritables nattes. Les plus soignés sont faits avec des cordonnets et présentent pour la plupart des bandes transversales alternées de cordonnet gris jaunâtre de samouhou et de cordonnet rouge de fibres d'orties ; quelques-uns sont encore agrémentés de lignes de rubans de philodendron dont la couleur noire brillante tranche sur le ton neutre des autres fils. L'effet de ces différentes couleurs est assez agréable ; c'est à peu près la seule occasion où les Guayakis font preuve d'un certain esprit de fantaisie et de quelque aspiration artistique.

Ces intéressants objets ne manquent dans aucun campement. Ils ont une double destination. Les femmes s'en servent pour se protéger les reins contre le frottement de leur grande hotte ; les Guayakis les utilisent aussi pour appuyer leur tête en dormant et s'isoler du sol humide. Tous ces tissus sont raides ; ils se déforment vite et deviennent concaves en se moulant sur le corps.

Leur nom guayaki, türou, conduit à un rapprochement intéressant. A l'arrivée des Espagnols, les Guaranis de la plaine et, un peu plus tard encore, les indiens des Réductions jésuitiques donnaient le même nom à des mantes en fibres d'ortie sauvage (Montoya), pièces de grande taille, sans doute tissées au métier. Malgré leurs dimensions et leur technique de fabrication différentes ces mantes présentent divers points

de contact avec les modestes carrés en ficelles maillées des Guayakis : même nom et matière première commune, la fibre d'ortie, indices d'ancienne parenté et sans doute d'une origine commune de ces deux éléments culturaux ; mais, tandis que les indiens du bocage atteignaient il y a longtemps le stade du tissage véritable, les Guayakis forestiers ont conservé jusqu'à nos jours leur technique rudimentaire, intermédiaire entre le tissage et la natte.

Ornements. Les Guayakis ne possèdent pas de véritables ornements, d'objets ayant pour fin principale la parure, si chers à tous les indiens et dont l'absence est rare même chez les peuples les plus incultes. Leurs femmes elles-mêmes n'ont pas le moindre colifichet. Les seuls objets guayakis pouvant être à la rigueur rangés dans la catégorie des ornements, des colliers de dents d'animaux et un bonnet de cuir, ont avant tout une valeur de trophées, indices de valeur personnelle et aussi d'une certaine autorité.

Les Guayakis enfilent sur des cordons les dents des animaux tués à la chasse. Ces chapelets arrivent à compter plusieurs centaines de dents, presque exclusivement des canines, où prédominent celles du singe, du pécari et du coati ; ceux ornés de canines de jaguar sont les plus estimés. Les uns sont entièrement formés de dents d'une seule espèce d'animal ; d'autres sont plus ou moins mélangés. Il existerait même, d'après les Mbwihas, des colliers de crochets de serpents venimeux, mais je n'ai pu en voir aucun de ce genre.

Chaque dent est perforée à la base à l'aide d'un petit burin en os. La confection de ces objets avec les outils rudimentaires dont disposent les Guayakis représente un travail énorme. Faits au fur et à mesure des hasards de la chasse, ils ne cessent de s'accroître à chaque nouvelle pièce tuée et peuvent devenir très longs. Le plus grand de ceux que nous ayons trouvés mesurait 83 centimètres (double, c'est-à-dire 166 c. de longueur réelle) et comptait environ 650 dents d'animaux divers ; un autre, à peine plus court, en comptait 560. Le plus beau de tous, véritable chef-d'œuvre de patience, était formé de plus de 800 petites canines de singe.

Ces grands chapelets de dents sont de véritables répertoires cynégétiques de toute une vie, preuve tangible de l'adresse ou du courage de leur possesseur. On les garde avec soin dans les hottes, enveloppés dans quelque panier souple. Ils ne semblent guère être utilisés comme véritables colliers sauf peut-être en quelques rares cérémonies.

En dehors de ces colliers d'apparat, dont l'usage pendant les marches en forêt serait impossible, beaucoup de chasseurs portent au cou des cordons ornés de quelques dents auxquelles ils ajoutent souvent un ou deux petits sifflets d'os ou de bois dont ils se servent pour s'appeler dans les bois ou pour annoncer leur retour au campement. Ils complètent parfois ces colliers usuels avec des péronés de singe, des fragments de peau desséchée, des morceaux de fil de fer. Il n'est pas impossible que de tels objets aient à leurs yeux une valeur d'amulette.

Des chasseurs paraguayens et des indiens Mbwihas m'ont parlé à diverses reprises de colliers guayakis très originaux qui seraient faits de rondelles desséchées obtenues en découpant perpendiculairement comme un saucisson une verge de tapir. Une fillette guayakie, élevée maintenant par une famille de la région de Villa Rica, aurait été trouvée à l'âge d'environ un an avec un de ces colliers autour du cou. Il m'a été impossible de vérifier matériellement ces dires.

Bonnet de peau. Dans toutes les hordes guayakies on trouve un homme, presque toujours d'un certain âge, porteur d'un curieux bonnet en peau ; pendant les haltes cette coiffure est posée au pied d'un arbre ou contre une hotte, à côté de l'arc et des flèches de son propriétaire.

Ce bonnet est fait d'un morceau de peau non tannée, les poils en dehors, plié en cône et lacé par derrière. Des fragments de peaux d'animaux ornent sa pointe et souvent un bouquet de queues touffues de coatis, ou même une queue de cheval, la couronne. Un des bonnets rapportés était en cuir de bœuf orné d'une touffe de poils de singe hurleur (Alouata nigra) et de queues de coatis ; un autre était en cuir de chevreuil avec deux touffes de poils de singe ; un troisième était en peau d'ocelot.

Cl. Velard

CHASSEURS DANS LA FORÊT DU PARAGUAY MÉRIDIONAL.

Cl. Velard

CAMPEMENT INDIEN DANS LA FORÊT DU PARAGUAY MÉRIDIONAL

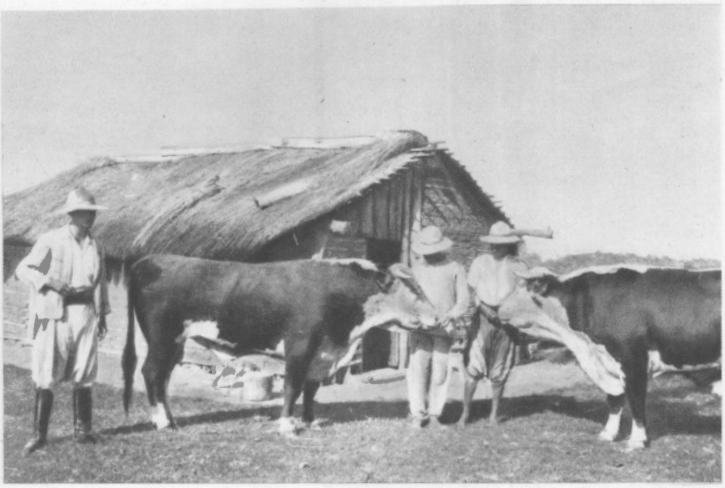


Photo Velard

ÉLEVAGE AVEC BERGERS GUAYAKIS.

Photo Velard

MARQUAGE AU FER AU ROUGE DANS LE CHACO.

Cette coiffure est réservée aux meilleurs chasseurs, à ceux dont l'expérience leur permet de guider leurs compagnons ; elle est devenue l'insigne du chef de groupe, du conducteur de la horde et nous en avons toujours trouvé une seule par campement.

D'autres tribus sud-américaines possèdent des bonnets de peau assez semblables : par exemple les Sirionos du Grand Chaco, indiens ayant plusieurs points de contact avec les Guayakis, les Ñambiquaras (oreilles percées) et les Bororos du Matto Grosso.

Le nom guayaki de cette coiffure, avouan, permet un autre rapprochement intéressant. Les anciens Guaranis des Réductions jésuitiques appelaient agouan « un bandeau de tête orné de petites plumes frisées » (dictionnaire du P. Montoya) ; il est curieux de retrouver encore chez ces indiens, comme dans le cas des petits carrés en ficelles maillées, une expression identique à celle des Guayakis pour désigner un objet de même usage.

Les hommes ont l'habitude d'enrouler autour de la partie moyenne de chaque bras une fine cordelette fortement serrée comprimant le biceps ; les garçonnets de 8 ans la portent déjà.

Ce cordon pour le bras, les colliers de dents et le bonnet de peau représentent les seuls ornements en usage chez les Guayakis. Ces indiens n'ont pas de cache-sexe, pas de lien préputial ; ils ne fabriquent pas d'ornements de plumes, ne se servent d'aucun objet de toilette, pas même de peigne.

Objet d'usage inconnu. Dans un campement dont les habitants venaient de s'enfuir nous avons trouvé un objet curieux dont je n'ai pu établir l'usage. C'est une boule de cire ovoïde de la grosseur du poing ; un bec de toucan (Pteroglossus castanotis) sort de la petite extrémité et la cire montre de nombreuses empreintes de corde et de ficelle.

Le musée de La Plata possède une pièce assez voisine, recueillie par De La Hitte, en forme de tube de cire ouvert d'un côté, portant enchâssée à l'extrémité opposée une grosse griffe de fourmilier. Cette pièce a été décrite comme

un sifflet, hypothèse que rien ne paraît justifier et dont il ne peut être question pour celle que j'ai rapportée. Elles ressemblent plutôt à des râpes ; peut-être aussi sont-elles destinées à la préparation et au nettoyage des fibres végétales.

Influence européenne sur la culture matérielle guayakie.

Tout en fuyant le contact des civilisés qui envahissent leur domaine, les Guayakis passent une partie de leur vie à les épier dans la forêt. Ils ont ainsi acquis tout récemment quelques notions de nouveaux éléments et connu l'existence du fer dont ils apprécient l'utilité. Ils donnent à ce métal les noms très vagues de « tükon », qui est fort ou dur, ou de « tambè », gris, sale, et ils en recueillent avec soin les plus petits fragments. Ils essayent de les utiliser soit en les adaptant à leurs outils, soit, ce qui est encore plus rare, en cherchant à copier certains objets européens qu'ils ont eu l'occasion de trouver près de la lisière de la forêt.

Les cas de ce genre sont peu nombreux. Sur plus d'une centaine de burins nous en avons trouvé un seul dont la dent d'agouti avait été remplacée par un morceau de fil de fer grossièrement aiguisé.

Une horde possédait une hache de fer volée à quelque bûcheron. Le tranchant était entièrement usé ; le manche avait dû se briser et avait été refait non pas d'après le type de la hache de pierre guayakie, mais sur le modèle européen. Les mêmes indiens avaient essayé de fabriquer un couteau avec un fragment de cercle de barrique trouvé sans doute dans une petite distillerie d'essence de petit-grain abandonnée en pleine forêt ; après avoir tenté sans grand succès de l'aiguiser d'un côté sur des pierres, ils l'avaient monté avec de la ficelle et de la cire entre deux lames de bois servant de manche. Ce couteau primitif qu'ils avaient appelé « bwé manto », la chose qui coupe, est aujourd'hui au Musée d'Ethnographie du Trocadéro avec nos autres collections guayakies.

Les morceaux de fil de fer repliés en forme de boucle servent aussi parfois d'ornements aux colliers usuels portés par les chasseurs.

Ces tentatives d'utilisation du fer, élément jusqu'ici

inconnu des Guayakis, sont importantes à signaler. Elles dénotent chez ces pauvres indiens de grandes facultés d'imitation et d'adaptation, qui se manifestent beaucoup plus nettement encore chez ceux de leurs enfants tombés entre les mains de leurs voisins civilisés. Moins isolés et placés dans des conditions d'existence plus favorables, les Guayakis auraient atteint depuis longtemps un niveau de culture bien supérieur.

Pour en avoir fait trop souvent la triste expérience, ils ont aussi quelques notions du fusil ou tout au moins de ses effets ; ils le nomment proro ou pororo (en guarani, pourourou signifie bruit sourd), d'où leurs diverses expressions de proro tiouma, le fusil a tué, proro kouarè, blessure par le fusil (littéralement trou du bruit), etc.

Ce sont les seuls objets européens dont aient connaissance les Guayakis du groupe de Caaguassu.

Caractères généraux de la culture matérielle guayakie. La culture matérielle des Guayakis se présente ainsi avec un caractère d'extrême pauvreté et strictement utilitaire, conséquence du milieu, de leur vie errante et de leur isolement.

Les manifestations artistiques y sont à peu près nulles. Nous avons seulement relevé un léger décor à coups d'ongle sur le bord d'un panier-vase, des séries irrégulières de points enfoncés sur deux petits pots, et surtout la disposition assez agréable de bandes alternées de diverses fibres végétales sur les petits carrés de ficelles maillées.

Cette culture si pauvre ne révèle aucun élément qui lui soit vraiment particulier. Tous paraissent avoir été imposés par les nécessités d'une existence pénible, tout entière consacrée à arracher à la forêt au jour le jour une maigre subsistance, et se retrouvent isolément chez d'autres indiens forestiers sud-américains peu avancés. Aussi a-t-on pu dire dans un certain sens que les Guayakis étaient acculturaux.

Ce qui constitue réellement la culture guayakie, en fait l'importance et l'originalité, n'est pas le détail de ses éléments peu nombreux, mais son ensemble, et surtout son caractère négatif. Elle est beaucoup plus intéressante par ce qui lui

manque que par ce qu'elle possède. L'absence des objets de plumes, des calebasses, des vêtements, du cache-sexe et du lien préputial, des jouets, des objets de toilette, des pièges pour la chasse, des bâtonnets à feu, des campements fixes, de toute agriculture, de véritables poteries, du tissage est un fait essentiel.

Ces multiples absences lui impriment un caractère archaïque des plus marqués, renforcé encore par la persistance de certaines techniques très primitives représentant des formes de passage remarquables, telle la transition entre la vannerie et la poterie ou entre la simple natte et le tissage.

Réduits à leurs seules ressources, complètement isolés des autres hommes jusqu'à ces derniers temps, les Guayakis n'ont pu recevoir aucun élément cultural étranger important ; leur évolution s'est faite sur place, très lentement, de mode entièrement original et dominé par les nécessités immédiates de leur genre d'existence.

CHAPITRE VII

ORGANISATION SOCIALE

Leur nomadisme perpétuel imposé par la nécessité de tirer au prix de mille difficultés toute leur subsistance de la forêt a maintenu les Guayakis dans un état social très bas.

Ils vivent par petites bandes, de 8 à 15 individus en moyenne, sous la conduite d'un homme généralement d'un certain âge.

Cet éparpillement dans la grande forêt nous a rendu très difficile de les observer et plus difficile encore d'en obtenir des renseignements après les avoir approchés. Au début, l'ignorance de leur langage a été un obstacle presque insurmontable. Ni les civilisés ni les autres indiens n'ont de contact avec les Guayakis et personne ne connaît leur langue ; en l'absence d'interprète j'ai dû l'apprendre avec un jeune Guayaki d'une dizaine d'années ramené d'une de nos expéditions.

Il est assez facile avec quelques notions d'une langue d'interroger sur la plupart des faits matériels en ignorant les termes précis ; il n'en est plus de même pour le fait social ou le fait moral. Comment questionner par exemple sur l'organisation de la famille sans connaître le mot famille et les termes de parenté, et comment les obtenir ? Il y aurait là motif à un amusant jeu de société, mais l'agrément est moindre quand il s'agit de se débrouiller en pleine forêt avec des rudiments de phrases pour arracher des renseignements à de pauvres êtres déjà frappés de terreur par votre apparition. Trop souvent il a fallu remplacer par des observations, elles-mêmes forcément incomplètes, l'enquête et les questionnaires systématiques qui s'imposaient.

Malgré leur petit nombre les données réunies permettent de tracer une esquisse légère de la vie sociale très simple des Guayakis.

***

La horde guayakie. Leurs conditions précaires d'existence sans ressources fixes obligent les Guayakis à se diviser à l'extrême pour subvenir à leurs besoins. Leur organisation sociale repose presque uniquement sur le petit groupe, la horde de moins d'une vingtaine d'individus, qui forme un tout et se suffit à lui-même.

Il ne faut pas cependant exagérer ce caractère d'isolement et croire, comme on l'a fait sans preuves, que chacun de ces groupes vit complètement à part, sans aucune relation avec les autres hordes.

Les divers groupes d'une région gardent un certain contact entre eux. Les chasseurs et les hordes se rencontrent dans la forêt. Plusieurs groupes se tiennent souvent très rapprochés les uns des autres. Il nous arrivait à tout instant en suivant un groupe à la piste de croiser les traces d'autres hordes ; sur les bords du Takouary nous avons circulé plusieurs jours au milieu de hordes différentes qui se mêlaient et se séparaient sans cesse, brouillant toutes les pistes et mettant nos hommes sur les dents. A deux reprises, près de l'Arroyo Hovÿ et près du Camba-y, nous avons trouvé deux campements habités à quelques centaines de mètres l'un de l'autre.

Des groupes se réunissent de façon temporaire soit pour chasser, soit à l'occasion d'une cueillette abondante comme à l'époque de la maturité des fruits dans les orangeraies naturelles de la forêt, ou peut-être même pour célébrer quelque fête. A notre première rencontre avec les Guayakis, une cinquantaine d'individus étaient ainsi rassemblés dans les orangeraies de l'Arroyo Guassu.

La division des Guayakis en petits groupes a pour but de faciliter la recherche de leur nourriture ; elle n'est pas la conséquence d'un caractère particulièrement insociable.

Les relations entre différents groupes s'arrêtent à ces

rapports amicaux et de bon voisinage et aucun lien de dépendance ou de hiérarchie ne paraît exister entre eux.

Il aurait été nécessaire de savoir sur quelle base repose le groupe : base familiale ou religieuse, caprice individuel, nécessité d'ordre matériel ? Je n'ai pu l'apprendre. D'après mes observations je suis porté à croire qu'aucune hiérarchie, aucun lien réel n'unit les membres d'un groupe. C'est une réunion d'individus qui joignent leurs efforts pour vivre et chasser en commun sous la conduite d'un homme d'expérience dont l'autorité est faible. Ce n'est pas un vrai chef héréditaire ou élu, avec des droits et des prérogatives, mais un chasseur habile, un bon connaisseur de la forêt devenu par ces qualités le guide et le conseiller de ses compagnons. Le bonnet de peau dont il se pare est un trophée bien plus qu'un insigne de commandement. Tous mes efforts pour obtenir le nom de ce personnage à bonnet qui existait dans tous les groupes rencontrés, ont échoué.

Je n'ai pas davantage pu savoir quels liens familiaux pouvaient unir entre eux les divers membres d'une même horde. L'organisation de la famille paraît bien faible chez ces indiens ; il m'a été impossible d'apprendre quoi que ce soit sur sa constitution, ou sur le mariage, ou sur les relations d'enfants à parents. J'ai essayé de toutes les façons d'obtenir les termes de parenté, même les plus élémentaires, père, mère, fils, sans jamais réussir. Mes questions étaient sans doute mal comprises ; on me répondait invariablement par homme, femme, garçonnet, fillette... Ces termes existent certainement, mais cette difficulté à me faire comprendre, difficulté que je n'ai jamais éprouvée avec une autre tribu, est déjà un fait intéressant à noter et n'indique pas une notion bien forte de l'idée de famille.

La facilité avec laquelle les Guayakis, les mères guayakies elles-mêmes, abandonnent leurs enfants quand ils sont surpris par d'autres indiens ou par des blancs, l'insensibilité de garçons ou de fillettes venant d'être capturés devant les cadavres de leurs compagnons, leurs parents sans doute, ne paraissent pas par contre pouvoir être retenues comme preuves d'absence d'affection ou de liens familiaux ; la terreur s'emparant de ces pauvres indiens devant l'apparition sou-

daine d'étrangers, leurs ennemis impitoyables, est telle qu'ils ne pensent qu'à fuir au plus vite.

Sur un autre point encore mon enquête a été négative. Il m'a été impossible d'obtenir le nom collectif de l'espèce humaine ainsi que le nom que se donnent les Guayakis en tant que tribu. Je ne suis même pas certain qu'ils aient des noms propres pour chaque individu ; à toutes mes questions revenait la même réponse : je suis un homme, c'est une femme, une fillette, un vieil homme, un homme de petite taille, etc...

La notion du petit groupe paraît plus forte que celle de la propre personnalité. Le vocabulaire révèle aussi cette tendance. Les personnes sont peu marquées dans les verbes et les pronoms très peu usités ; la base de la numération, qui d'ailleurs ne dépasse pas quatre, n'est pas *un*, l'unité, l'individu, mais *deux*, le couple au sens littéral et brutal du mot, être accouplé ; l'unité se rend par un négatif, littéralement « qui n'est pas accouplé ».

La communauté d'intérêts est la seule et véritable loi qui régisse ces petites sociétés. C'est elle qui préside à la répartition des travaux, dirige les mouvements de la horde, limite aussi le nombre de ses membres. Le Guayaki est un simple élément du groupe ; en dehors de ses armes, du bonnet de peau et des colliers-trophées il ne possède rien ; tout appartient au groupe, non à l'individu. Le produit des cueillettes et ceux de la chasse sont mis en commun ; tous les travaux sont distribués au mieux de l'intérêt général.

Certains travaux sont réservés aux hommes : la chasse, la pêche, l'ouverture des ruches ainsi que le travail du bois, de l'os et de la pierre ; ils fabriquent leurs armes, les haches, les colliers-trophées, etc. La part de la femme est lourde, afin de laisser aux hommes le temps de se consacrer à la chasse et à la recherche de la nourriture pour tout le groupe ; elles portent continuellement dans leurs hottes tout l'avoir de la horde ; elles vont chercher l'eau, extraient la farine du palmier pindo, travaillent la cire, préparent les fibres végétales, s'occupent des enfants...

Tout petits, les enfants sont enveloppés dans des corbeilles molles posées dans les hottes ou attachées sur le dos de leur

mère pendant les marches, suspendues aux arbres au repos. Plus grands, ils sont portés à califourchon sur la hanche et voyagent sans fatigue assis dans les hottes. Quand ils atteignent une dizaine d'années ils suivent en trottinant, leurs petits arcs et leurs flèches ou quelques menus objets à la main.

Religion. Indiens forestiers, les Guayakis personnifient diverses forces naturelles. Comme leurs voisins Guaranis ils reconnaissent pour principale puissance le soleil, non pas l'astre solaire lui-même, mais le génie ou l'esprit du soleil. Ils font très nettement cette différence donnant deux noms distincts au soleil. En tant que l'astre du jour et le principe de la lumière ils l'appellent kréhütian (de garahü, ciel) ; houhidja, grand, puissant (en guarani, tuvicha) est son nom symbolique en tant que divinité. Des faits analogues se retrouvent chez les Mbwihas, mais chez ces derniers le culte solaire primitif s'est mélangé au culte des héros resté inconnu aux Guayakis.

Un long contact avec les Guayakis serait nécessaire pour connaître leurs rites religieux, probablement fort simples. Nous avons pu fixer un autre point intéressant : le soleil n'est pas seulement une force protectrice ; il est aussi un signe de paix. Dans leurs différents villages les indiens Mbwihas m'ont tous affirmé qu'un indien isolé ne court aucun danger en rencontrant un seul Guayaki dans la forêt si ce dernier, en l'apercevant, lève son doigt vèrs le soleil ; et si avant d'être attaqué le Mbwiha peut lui-même faire ce geste, il a de fortes chances de passer sans être inquiété.

Aux rites religieux se rattachent des chants. Dans les campements nous avons souvent entendu les hommes guayakis chantant isolément (djavou) ou en chœur (doudéko ; de ndou, bruit de plusieurs personnes, et koï, parler, chanter) ; c'est un bourdonnement sourd, saccadé, peu varié et d'ordinaire sans paroles, propre à beaucoup d'indiens, portant loin dans la forêt et toujours impressionnant dans la nuit. Voici quelques exemples :

hé, hé, hē, han, hán — hé, hé, hé, han, hān.

hü, hū, han, hán — hü, hü, han, hān.
ou, ou, ou, ou, ou, ou, oú, han, hān — ou, ou, ou, ou, ou, ou, oú, han, hān.

La même phrase est répétée sans cesse, tantôt grondant comme un gong, tantôt se faisant faible comme un murmure. Il n'est pas rare d'entendre quelque Guayaki chanter ainsi une grande partie de la nuit ; d'après les Mbwihas, les seuls indiens à connaître un peu les Guayakis, tous ces chants auraient une valeur magique. Non loin de l'Ÿ-Hovÿ, par un temps affreux et sous un violent orage qui tordait les arbres de la forêt et faisait tomber de toutes parts des branches et des bois morts, nous avons surpris un vieux Guayaki allumant un petit feu entre deux grosses racines pendant que ses compagnons accroupis chantaient sous un abri de palmes : conjurations magiques contre le mauvais temps, conjurations nocturnes pour éloigner les jaguars, nous ont dit nos guides Mbwihas, qui possèdent des pratiques analogues.

Le caractère craintif des Guayakis, la difficulté de nous faire bien comprendre ne nous ont pas permis d'en apprendre davantage ni d'enquêter avec fruit sur l'existence du totémisme et d'autres pratiques.

Sépultures. Personnellement nous n'avons pu observer ni nous faire expliquer les pratiques funéraires des Guayakis, mais un Mbwiha habitant le potrero de Taya-o, région sans cesse parcourue par ces indiens, nous a décrit une de leurs sépultures qu'il aurait découverte dans la forêt. Un petit abri de palmes recouvrait la tombe surmontée d'un monticule arrondi d'un mètre environ de diamètre sur 20 à 30 centimètres de hauteur ; elle était entourée de troncs de palmiers fendus par la moitié et d'une palissade de bambous-lianes entrelacés (Chusquea ramosissima) si serrée « qu'aucun animal ne pouvait la traverser ». Deux flèches étaient fichées dans le toit de l'abri, la pointe vers le ciel. Le mort serait enseveli assis, les jambes repliées et attachées contre la poitrine.

Personne n'a pu confirmer ce récit et jamais dans nos courses en forêt nous n'avons rencontré de sépultures guaya-

kies. Ces indiens semblent bien avoir un souci de rites funéraires ; souvent, après une escarmouche meurtrière, ils font disparaître le corps de ceux des leurs qui ont été tués. Si la description du Mbwiha de Taya-o était exacte, elle est importante ; elle correspond à peu près à celle des anciennes sépultures mbwihas et marquerait un nouveau point de contact entre ces deux groupes. Mais il est difficile de se fier aux récits des indiens, surtout de ceux ayant reçu une teinte de civilisation.

Connaissances médicales. Les paniers des Guayakis ne contiennent ni paquets de plantes ou d'écorces desséchées, ni tubes remplis de graisse de différents animaux, ni médicaments d'aucune sorte qui ne manquent jamais, par exemple, dans les hottes des Mbwihas, grands connaisseurs de simples comme tous les Guaranis.

Les Guayakis ont pourtant quelques connaissances médicales. Leur corps montre avec fréquence les marques d'anciennes blessures parfaitement cicatrisées ; une fillette portait aux jambes et à la poitrine des brûlures étendues très bien guéries, entourées d'une auréole bleuâtre paraissant due à l'application de cendres ou de sucs végétaux. Ils recouvrent les blessures d'écorces et de plantes et donnent à ces pansements le nom « d'écorces fermant les blessures » (kéta pétè pirè) ; la cicatrice est appelée la « tache de la blessure ».

Soins corporels. Les notions d'hygiène et les soins corporels se réduisent à peu de chose. En arrivant à l'étape du soir, les Guayakis se débarrassent avec soin des épines et des parasites, en particulier des tiques, qu'ils ont pu récolter dans la journée ; les poux qui pullulent généralement dans leurs cheveux ne méritent pas la même attention.

Hommes et femmes ont le corps très propre, et dans leurs courses ils s'ébattent dans tous les ruisseaux ; ils ne s'enduisent pas de graisses ni d'huiles végétales et ne connaissent pas la teinture de roucou si répandue parmi les indiens sud-américains.

Les individus des deux sexes et de tout âge vont entièrement nus, sans cache-sexe ni lien préputial. Le seul objet de toilette des hommes est un cordonnet enroulé autour de la partie moyenne du biceps. Ni le nez, ni les oreilles, ni les lèvres ne sont perforés. Ils n'ont pas de tatouages et se contentent d'une peinture brune ou noirâtre, très tenace, faite de cire mélangée à des résines ou à des sucs végétaux, appliquée de façon peu régulière sur le front, les tempes et les joues. Avec cette peinture, véritable laque résistant au lavage, hommes et femmes se tracent parfois sur le front une bande transversale allant d'une tempe à l'autre, coupée par une bande verticale s'étendant jusqu'à la pointe du nez ; de chaque côté du visage une autre bande unit la tempe à l'angle du maxillaire inférieur ; le tout est irrégulier, sans aucun caractère artistique. Beaucoup d'hommes portent encore au-dessus de l'aîne une petite plaque de cette peinture ; chez les Mbwihas cette marque indique la puberté ; je ne sais quelle est sa signification chez les Guayakis où elle est réservée aux hommes.

Le soin de leur chevelure ne prend guère de temps aux femmes guayakies. Leurs cheveux tombent en désordre sur leurs épaules, à peine retenus parfois par un ruban d'écorce noué autour de la tête. Elles ne connaissent pas le peigne ni aucun instrument de démêlage ; aussi les parasites pullulent.

La coiffure des hommes est plus soignée. Leur crâne est tonsuré en couronne comme celui d'un bon père franciscain ; sur le sommet de la tête et au-dessous de la couronne les cheveux sont coupés très courts, ne conservant qu'une courte mèche sur le front et une plus longue sur la nuque. Les garçonnets reçoivent cette coiffure vers l'âge de 7 ou 8 ans ; plus jeunes, les enfants ont tous les cheveux coupés très courts ou gardent seulement une mèche sur le front et la nuque.

L'opération de la coupe des cheveux doit être laborieuse. Les Guayakis se servent d'éclats très coupants d'une espèce de bambou, la même qui leur fournit des couteaux primitifs pour dépecer les animaux, et surtout du feu ; ils brûlent la pointe de leurs cheveux jusqu'à la longueur voulue. Ce procédé primitif est encore en usage chez leurs voisins les Mbwihas.

Jeux. Les jeux dont l'importance est grande dans tant de sociétés primitives sont presque inconnus des Guayakis. Leur existence trop rude, dont toute douceur est exclue, dans un milieu sévère, avec la préoccupation constante de trouver leur subsistance quotidienne, ne leur laisse pas assez de loisirs.

Ils ne possèdent aucun jeu d'adresse, aucun jeu de hasard, même pas d'instruments de musique, rien pour se détendre.

Leurs chants sont de signification magique. D'après leurs propres informations ils connaissent quelques danses, elles-mêmes empreintes de caractère religieux, marches rythmées plutôt, scandées par leurs chants habituels et accompagnées de battements de pieds et de mains et de quelques sons modulés sur leurs petits sifflets.

Malgré leur existence pénible, le caractère de ces indiens est loin d'être triste ; nous les entendions souvent rire et parler bruyamment dans leurs campements, le soir après leur arrivée ou le matin avant de se remettre en marche. Dans ces moments de repos les jeunes gens se livrent à divers exercices. Une seule fois nous avons pu voir ces divertissements : les uns s'efforçaient à tour de rôle de frapper le plus haut possible un tronc d'arbre avec une hache ; leurs compagnons les regardaient et les encourageaient à grands cris. Un peu plus tard, d'autres se poursuivaient autour des arbres avec de grands éclats de rire, tout en cherchant à se piquer mutuellement avec des baguettes pointues. Cachés à peu de distance dans un épais fourré de hautes fougères nous suivions avec un intérêt aigu ces jeux auxquels nous n'avions jamais encore pu assister.

Les enfants n'ont pas de jouets. Ils s'amusent avec les mille petits riens ramassés dans le campement, tout pareils à nos enfants européens ; une coquille d'escargot, des morceaux de bois leur suffisent pour toute une soirée. Dans un seul campement je leur ai vu des petites poteries en miniature.

Mais rien ne vaut pour eux le plaisir de jouer avec des petits animaux vivants : les jeunes agoutis, les petits coatis sont leurs chiens et leurs chats. Sous toutes les latitudes, dans toutes les races, l'enfance est la même.

Plus âgés, les garçonnets s'exercent avec des arcs et des

flèches adaptés à leur taille. Les fillettes n'ont rien rappelant les poupées existant chez tant de tribus indiennes.

***

Tous ces faits montrent sous un jour bien pauvre la condition des Guayakis.

Leur culture matérielle est une des plus réduites. Leur vie spirituelle se limite à quelques croyances et pratiques fort simples. Leur vie sociale appartient à une des formes les plus inférieures : la petite horde, agglomération de quelques individus groupés par la nécessité de chercher en commun leur subsistance.

Le rude milieu forestier les a maintenus jusqu'à nos jours dans cette situation misérable, complètement isolés au milieu de populations beaucoup plus avancées. Sans notions d'agriculture, réduits à la récolte de produits sylvestres et à la chasse inférieure, obligés de se diviser à l'extrême pour trouver une nourriture suffisante, n'ayant que des éléments des industries les plus rudimentaires, sans relations avec d'autres races pour améliorer leur condition, ils représentent un très intéressant cas de survivance d'une des formes les plus inférieures de culture forestière.

CHAPITRE VIII

CARACTÈRE DES GUAYAKIS

Vivant dans des conditions précaires, ayant tout à redouter de la nature et malheureusement aussi des autres hommes, les Guayakis ont pour trait dominant la crainte poussée à l'extrême, crainte des hommes étrangers à leur race, crainte des grands animaux et des forces naturelles.

La crainte. Leur premier mouvement en apercevant un groupe de Paraguayens ou d'indiens étrangers est presque toujours de fuir en abandonnant tout ce qu'ils possèdent, quittes à revenir plus tard en nombre. Leurs attaques sont le plus souvent dues à la peur ; ils foncent sur l'ennemi quand ils se sentent acculés ou dans la nécessité d'assurer leur retraite ; elles sont bien plus rarement motivées par la cupidité ou par le désir de vengeance, au moins pour les Guayakis dont nous nous occupons, ceux du groupe de Ajos-Caaguassu. Au cours de leurs incursions dans les campos ils se contentent de tuer quelques animaux, bœufs ou chevaux, ou de piller une plantation, sans chercher à attaquer les hommes, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes surpris ou poursuivis. Je ne connais aucun trait certain de cruauté ou de férocité de leur part ; nous avons vu qu'ils laissent souvent passer sans l'inquiéter un chasseur mbwiha isolé. Ils nous ont attaqués à diverses reprises parce qu'ils étaient effrayés de nous voir approcher de leurs campements.

Le jaguar, mbwé kou (littéralement, celui qui blesse ; les Mbwihas possèdent la même expression sous la forme mbaé kou, mais ce nom ne doit pas être prononcé chez ces derniers

indiens sous peine d'attirer le jaguar et pour en parler ils disent agouara, renard), très abondant et parfois agressif, est le seul animal sauvage qu'ils redoutent. Il rôde la nuit près des campements et c'est en partie pour l'éloigner qu'ils s'entourent d'un cercle de foyers ; quand ils le tuent, ses dépouilles, peau, canines, certains os deviennent des trophées estimés.

Les animaux domestiques, surtout les bœufs, leur inspirent une vive crainte ; ils les attaquent de loin seulement avec leurs flèches. Les chiens leur causent une terreur panique.

Le jeune garçon guayaki, ramené par une de nos expéditions et appelé depuis Louis ou Luis, tremblait de tous ses membres et voulait fuir quand il vit pour la première fois des bœufs et des chevaux à petite distance. En arrivant au village des Mbwihas, il s'accrocha désespérément à moi pour éviter les femmes qui venaient nous recevoir et piaillaient autour de nous ; bien que n'ayant pas mangé depuis plusieurs heures il refusa tout ce qu'elles lui offrirent. Un chien s'étant approché, il se réfugia sur le toit d'une hutte où il fallut aller le cueillir.

Les Guayakis ont peur de l'orage et des grands vents, d'ailleurs dangereux en forêt ; en débouchant pour la première fois dans la prairie le petit Louis surpris par le vent de la plaine, pourtant bien faible ce jour-là, refusa d'avancer et terrifié se boucha les oreilles avec ses mains.

Ce caractère craintif n'empêche pas les Guayakis en groupe d'être gais et même bruyants : leurs rires et leurs cris signalent souvent leurs campements à leurs ennemis.

Esprit d'observation et d'imitation.

Leur pauvreté matérielle imposée en partie par leur nomadisme et le milieu et en partie par l'absence d'émulation et de contact avec d'autres hommes, ne signifie pas un manque d'intelligence.

Ce sont de remarquables observateurs et ils possèdent une grande facilité d'adaptation. Ils le montrent en essayant de copier quelques objets civilisés, manche de hache, couteau, dont ils ont pu avoir connaissance. Le petit Louis trouvait dans son langage des termes très justes pour qualifier les objets

Dessin de Rivasseau

UNE CHASSE A L'ONCE (JAGUAR) DANS LES FORÊTS DU CHACO.

Dessin de Rimsseau

DEUX INDIENS GUAYCURUS.

européens, même ceux dont il n'avait aucune notion antérieure ; il appela les chaises les choses pour s'asseoir, la chaise-balançoire, la chose pour s'asseoir remuant, les chaussures, la couverture du pied, etc. Dans la forêt ils ramassent les moindres objets pouvant leur être utiles ; ceux qui viennent d'être pris et conduits dans une ferme paraguayenne collectionnent les moindres morceaux de papier, les éclats de bois ou les fragments de métaux les plus insignifiants.

Mémoire. Leur mémoire visuelle, celle des lieux surtout, comme celle de tous les peuples vivant au contact de la pleine nature, est très développée. Ils en ont besoin pour s'orienter et retrouver leur direction au plus épais des fourrés. Ils doivent faire des chasseurs et des pisteurs remarquables.

Les autres formes de mémoire, celle des mots étrangers et peut-être celle des sentiments, ont peu d'occasions de s'exercer dans leur rude et monotone existence. Les rares observations à ce sujet, faites dans des conditions anormales chez des enfants de 3 à 10 ans venant d'être pris et élevés dans des fermes paraguayennes, manquent de valeur. Ces jeunes captifs oublient très vite leur langage et perdent même, semble-t-il, le souvenir détaillé de leur vie dans la forêt ; leur cerveau n'ayant enregistré que des impressions peu variées paraît submergé sous la masse d'impressions nouvelles qui font table rase des acquisitions antérieures. Cette constatation que j'ai faite à diverses reprises avait déjà été signalée par plusieurs auteurs chez des enfants guayakis ; elle est d'accord avec la remarquable facilité d'adaptation de ces indiens et se retrouve chez presque toutes les races de culture inférieure.

Sens de l'orientation. Leur genre de vie a rendu très aigu le sens de l'orientation. Il leur est indispensable pour se diriger à travers l'épaisse forêt et pour retrouver leurs compagnons après des séparations de plusieurs jours. Quelques points de repère, quelques petites branches brisées de loin en loin suffisent pour jalonner leur route.

L'observation de menus détails et une excellente mémoire

des lieux leur sont d'un grand secours mais ils possèdent surtout, comme tous les vrais forestiers, un sens naturel de l'orientation que l'exercice développe même chez certains Européens. Mes guides paraguayens, vieux chasseurs expérimentés, avaient aussi une facilité remarquable pour reconnaître leur position relative quand nous étions enfoncés dans des parties de la forêt qu'ils n'avaient jamais parcourues ; regardant autour d'eux comme de bons chiens de chasse humant l'air : « Patron, disaient-ils, en étendant le bras vers la direction à suivre, si nous marchons de ce côté nous déboucherons dans deux ou trois jours à tel endroit », et leurs erreurs étaient légères. Chose plus difficile encore, ils savent sans le secours de la boussole conserver toujours la même direction en marchant dans la forêt, quand un novice serait désorienté après quelques centaines de pas et tournerait sans cesse autour d'un même point.

Les Guayakis ont peu de termes pour désigner les différents points de l'horizon, et ceux dont ils se servent leur ont été inspirés par les conditions locales. Les vents prédominant dans la région soufflent du nord et du sud. Le vent du sud, vent froid qui rétablit le temps après les orages et provoque la sécheresse, est pour eux « le bon vent » ; le vent du nord, amenant les orages et les grosses pluies, est « le vent des nuages ». Pour le nord et le sud, ils disent l'endroit d'où vient le bon vent ou le vent des nuages ; ils appellent l'est le côté d'où sort le soleil et l'ouest le côté du ciel rouge (crépuscule).

Questions sexuelles. Dès l'enfance, les questions sexuelles leur sont familières et leur langage s'en ressent. Nous avons vu que l'ébauche de la numération guayakie repose sur le couple au sens littéral du mot. Ils désignent l'homme ou le mâle, la femme ou la femelle par les noms de tiamohon et de bédjamon, celui ou l'être possédant des testicules ou une vulve. Le garçonnet, la fillette, le jeune en général, est celui dont ces organes sont encore petits.

Ils sont propres, ne souillent pas leurs campements et, malgré leur nudité et la crudité de leur langage, ont certaines notions de pudeur.

Ces quelques traits, les plus saillants du caractère guayaki,

sont les seuls que nous ayons pu noter au cours de nos brèves rencontres avec ces indiens. Pour recueillir une documentation suffisante sur leurs sentiments d'affection ou de haine, leurs notions de vengeance, de justice, et en général sur leur vie affective, il serait nécessaire de les accompagner, de vivre avec eux dans leurs conditions naturelles d'existence, ce que personne n'a pu faire. Ces observations ne sont possibles qu'avec quelques enfants de leur race élevés dans des estancias par des Paraguayens, tout à fait en dehors de leur véritable milieu, et plus ou moins fortement modelés par leur nouvelle éducation. A défaut de meilleurs éléments il faut s'adresser à cette source pour tracer une esquisse du caractère guayaki.

Quelques adultes ont été capturés ; ils supportent mal la captivité et ne tardent pas à s'enfuir.

***

Enfants guayakis élevés dans les Estancias.

Toutes les personnes qui ont élevé des enfants guayakis sont unanimes à louer leur douceur, leur docilité et leurs manières affectueuses vis-à-vis de ceux qui s'en occupent. Très sensibles aux bons traitements et craignant par-dessus tout les réprimandes, ils deviennent facilement dissimulés par la peur de contrarier ou par celle des châtiments. La crainte reste toujours le trait dominant de leur caractère. Dans l'intimité ils se montrent gais, très vifs, joueurs et même espiègles, fait déjà signalé par quelques auteurs et que je vérifie chaque jour avec ma fille adoptive ; mais devant un étranger ils se transforment aussitôt, ne bougent plus, deviennent muets. Je n'ai pu tirer une seule parole d'une fillette d'une dizaine d'années, élevée près de Ajos par une brave femme, et cependant cette enfant, la petite Fortunata, est d'un caractère très enjoué.

Il est difficile d'estimer la part de l'éducation dans la conduite de ces enfants. La vie rude de la forêt ne doit pas être très propice au développement des sentiments affectifs, tandis qu'ils sont généralement traités comme les enfants de la maison dans les estancias. Le petit Louis, ce jeune garçon

que nous avons trouvé dans des circonstances tragiques, resté seul dans le campement abandonné par les siens, n'a jamais manifesté un regret de sa vie passée ; après la fuite de ses compagnons il nous regardait immobile, avec des yeux étonnés, sans un mot, sans une larme ; il nous a suivis volontiers, paraissant très content de son sort, et n'a jamais demandé sa famille. Quelques jours plus tard, ce petit nous était très attaché et se montrait souvent affectueux et expansif. Etait-ce oubli des siens ou développement dans une atmosphère nouvelle de sentiments n'ayant pas encore eu beaucoup l'occasion de se manifester ?

Ces enfants sont d'ordinaire intelligents, leur don d'observation et leur faculté d'adaptation remarquables. Louis et même Marie-Yvonne, une petite fillette de deux à trois ans, recueillie un peu plus tard dans des circonstances analogues, gardaient les moindres détails et cherchaient à imiter tout ce qu'ils voyaient faire autour d'eux. Pris jeunes, ils apprennent facilement l'espagnol et le guarani. La fillette dont il vient d'être question, Marie-Yvonne, a très vite appris le français et, huit mois après son entrée dans la vie civilisée, son langage et ses manières en tout point semblables à celles d'un enfant européen de son âge faisaient l'admiration des membres du Congrès international des Américanistes réuni à La Plata. Le petit Louis, déjà plus âgé, apprend moins facilement le français et l'espagnol.

Comme chez la plupart des races tropicales le développement intellectuel et même affectif s'arrête souvent très tôt. En grandissant ils ont des caprices, des accès de tristesse et de mauvaise humeur sans motifs, de silence ou d'isolement. Ils supportent mal un travail suivi et font parfois des fugues. Ceux qui sont élevés près de la forêt, menant la vie des péons paraguayens, ont la hantise de la vie nomade. L'éducation ne peut manquer d'avoir une grande influence sur leur évolution intellectuelle ; élevés dans un milieu différent et bien dirigés, ils se comporteraient sans doute de tout autre manière que livrés à eux-mêmes parmi les péons d'estancias et les rudes habitants de ces parties reculées du Paraguay.

Bien que le nombre d'enfants guayakis élevés parmi les civilisés soit déjà assez élevé, une seule observation détaillée,

celle de la petite Damiana, a été publiée par le voyageur De La Hitte qui l'a connue peu de temps après sa capture, et complétée plus tard par l'ethnographe Lehmann-Nitsche. Elevée comme servante dans une famille allemande en Argentine, elle parlait couramment l'allemand et l'espagnol ; avec les étrangers elle se montrait réservée et méfiante. Son développement fut normal jusqu'à la puberté où les instincts sexuels se manifestèrent avec une grande intensité rendant inutiles toutes les mesures coercitives. Elle mourut peu après de tuberculose, vers les quinze ans.

De La Hitte cite encore deux enfants : Mauricio Podesley, qui fut élevé par l'archevêque d'Asuncion, et Antonio, tous deux de la région de Jésus Trinidad ; ils étaient intelligents, vifs et espiègles. Lehmann-Nitsche signale l'expression de bonne humeur et de confiance, mêlée d'une certaine inquiétude, d'une fillette de quatre à cinq ans, Miguela, de la région de Caraya-o, un peu au nord de Caaguassu. Ces divers observateurs se sont surtout attachés à l'étude des caractères physiques et aucun de ces enfants n'a été accompagné dans son évolution intellectuelle et psychologique. Un auteur paraguayen, Bertoni, fait dans ses travaux plusieurs allusions à un jeune Guayaki vivant chez lui, sans entrer dans de grands détails.

Dans la région de Villa Rica, Ajos et Caaguassu, il existe actuellement au moins cinq jeunes Guayakis parmi les Paraguayens.

Deux sont des garçons de huit à dix ans, pris très jeunes, élevés près de Ajos dans des familles différentes. Intelligents, ils vont à l'école et parlent le guarani et l'espagnol. Ils sont robustes, vifs et affectueux et leurs parents adoptifs s'en montrent très jaloux.

La petite Fortunata, dont il a déjà été question, a été prise quand elle ne marchait pas encore et doit avoir une dizaine d'années. Elle aussi est douce, docile, affectueuse envers sa mère adoptive, et en même temps gaie et parfois espiègle. Elle fréquente l'école du village, et parle guarani et un peu d'espagnol, et sa maîtresse est contente.

Près de Caaguassu vivrait un homme mystérieux, de vingt à vingt-cinq ans, sur qui je n'ai obtenu que des renseignements

contradictoires. Pris jeune et élevé parmi des péons paraguayens, il était au début bon travailleur ; son caractère serait devenu instable. Bien que marié il reste peu dans les estancias, préférant passer des semaines ou des mois à vagabonder dans la forêt, chassant, pêchant ou se livrant à de petits travaux.

A Villa Rica même, une jeune fille de quinze à dix-huit ans vit depuis sa petite enfance chez une couturière qui n'aime guère entendre rappeler l'origine de sa fille adoptive. Il m'a fallu user de ruse pour parvenir à la voir. Elle est tout l'opposé de la Damiana de Lehmann-Nitsche : cette robuste fille, de taille médiocre et de traits plutôt agréables, est sérieuse, très timide en public et gaie dans l'intimité. Bonne travailleuse et adroite de ses mains, elle aide sa mère adoptive dans son métier ; elle a fréquenté l'école primaire, sait lire, écrire et compter et parle aussi bien l'espagnol que le guarani.

Un autre Guayaki était mort près de Villa Rica quelques semaines avant mon arrivée ; son crâne est au Museum. Manuel avait été capturé très jeune entre Ajos et Caaguassu, et élevé par nos excellents compatriotes, la famille Balansa, dans leur beau domaine de Caraguata-y-mi. Rien de notable pendant son enfance ; plus tard il devint un bon péon, montant bien à cheval, aimant les animaux et surtout la vie de la forêt, chasse, pêche, coupe de bois, préparation de la yerba-maté, mais peu apte à d'autres travaux. Il faisait de longues excursions de plusieurs jours, seul dans la forêt. Vers dix-huit ou vingt ans, son caractère, jusque-là doux et facile, changea ; il se montra rétif et peu à peu devint dissimulé, taciturne, capricieux, avec de brusques sautes d'humeur, et incapable de tout travail suivi. Il fit des fugues, disparaissant avec un cheval de ses maîtres ; il revint, repartit, puis, après diverses aventures, finit par mourir dans un rancho isolé, couvert d'ulcérations fétides dont je n'ai pu découvrir la nature par simple ouï-dire (leishmaniose, syphilis, mycose ?) ; il devait avoir vingt-huit ou trente ans.

Observation du petit Louis. L'observation du jeune Louis, dont il a déjà été plusieurs fois question, montre la très curieuse période d'adaptation d'un garçon déjà grand, une dizaine d'années, à la vie civilisée.

Après avoir été abandonné par les siens au milieu de leur campement déserté (chapitre III), ce petit nous a suivis sans difficulté, nous regardant d'un air plus étonné que craintif. De toute la journée, pendant une marche harassante sous une pluie torrentielle, il n'a prononcé qu'une seule parole, tatéhi, « j'ai peur », quand celui de mes hommes qui le suivait glissant sur le sol argileux, roula avec lui le long d'une pente abrupte. A l'étape — il pleuvait toujours — il se rapprocha frileusement du feu et mangea de bon appétit de la viande sèche grillée, refusant tout autre aliment ; pour dormir, il s'accroupit entre un indien et moi, cherchant à s'envelopper dans un pan de couverture et finit par appuyer sa tête sur une de mes jambes. A aucun moment il ne montra le désir de nous quitter.

En arrivant dans la prairie, il fut très effrayé, comme nous l'avons vu, par le vent et par des bœufs et des chevaux ; ce fut une terreur folle dans le village des Mbwihas, au milieu des femmes et des chiens.

Le second jour de notre marche en forêt, il n'avait prononcé que quelques mots, une fois pour dire qu'il était fatigué, ñakoua, et plus tard pour manifester sa joie devant un tapir que je venais de tuer. Personne ne comprenait alors ses paroles, ce qui ne l'encourageait pas à lier conversation.

Dans notre rancho, notre quartier général dans la forêt, il se montra curieux, mais toujours calme, examinant chaque objet inconnu et observant nos moindres gestes. Les vêtements et surtout les chaussures l'intriguaient fort ; il les touchait et les palpait sur nous sans se lasser. Il fut très content d'avoir une couverture pour la nuit, une chemise et un pantalon dont il fut long à bien comprendre l'usage ; il les mettait pour dormir et les enlevait au réveil ; plusieurs jours furent nécessaires pour le convaincre de les garder, surtout quand il devait marcher ou faire quelque exercice violent, sauter ou courir.

Conduit à l'estancia des Balansa, il fut impossible de le faire parler la première semaine. Il était très docile, me suivant partout, toujours étonné ou effrayé par les objets nouveaux, mais sans dire une parole. Ce n'est que pour les actes indispensables qu'il prononçait les mots strictement nécessaires ;

de l'eau, je veux de l'eau, je veux manger, uriner. Très propre, jamais il n'a souillé la maison ni ses vêtements et il se retirait à l'écart pour ses besoins.

Il s'habitua vite à notre nourriture, mais ses préférences allèrent toujours à la viande. Au début, il flairait tous les aliments avant de les goûter, sauf le manioc et le maïs qu'il connaissait ; il jetait à terre avec un grognement ceux qui ne lui plaisaient pas et frottait contre ses cuisses les viandes en sauce pour les débarrasser de leur jus.

La nuit, il dormait sur une paillasse, enveloppé dans une couverture, couché sur le ventre ou accroupi, mais toujours la tête cachée ; il s'endormait tôt pour se réveiller au petit jour, mais ne tarda pas à apprécier son nouveau bien-être et à prolonger de plus en plus son sommeil du matin. Dormir seul sur sa paillasse, après avoir été habitué à dormir pressé contre ses compagnons et près du feu, parut lui être pénible au début ; il se plaignait beaucoup du froid.

Jamais il ne réclama les siens ni montra la moindre inquiétude à leur égard ; les deux premiers jours il regardait la forêt avec un peu de tristesse et ce fut tout. Que n'aurait pas donné un ethnographe à ce moment pour lire dans ses pensées ! Après une semaine de quasi mutisme, défiant tous les efforts pour le faire parler, il se décida tout d'un coup et se mit à nommer dans sa langue tous les objets que je lui montrais. Il était apprivoisé.

Il se fit bien vite à nos coutumes et, très imitateur, copiait tous nos gestes ; il apprit tout de suite à manger proprement, à manier la fourchette et le couteau, à se laver, à se baigner — ce qui, les premières fois, ne lui plaisait qu'à demi — et à pratiquer tous les petits rites de la vie civilisée. Sa peur des animaux domestiques disparut en quelques jours ; il jouait avec eux, poursuivait les volailles, tourmentait les chèvres, tirait les oreilles, la queue et les autres organes des chiens, etc. ; dès qu'il eut voyagé à cheval, en croupe derrière un péon, il apprécia très vivement ce genre de locomotion.

Les premiers temps, il ramassait tous les menus objets qu'il trouvait et les cachait dans un coin où il les retrouvait pour jouer. Cherchant à s'occuper, il était très heureux quand on le chargeait d'un petit travail. Il aimait surtout m'accom-

pagner dans la forêt ou à la chasse et montrait une grande joie à chaque pièce de gibier abattue ; il ne craignait plus du tout les armes à feu.

Il pleurait rarement, seulement quand il ressentait une vive douleur — par exemple pendant les pansements d'une blessure qu'il s'était faite au pied — et ne se mettait pas en colère. Sa résistance, quand il en avait, était toute passive, sans un geste d'impatience. D'ordinaire il était doux, docile, souvent gai, avec des moments d'expansion et même d'affection quand il parvenait à surmonter sa timidité ; il venait alors s'asseoir près de moi et posait sa tête sur mes genoux. Mais le sentiment qui dominait la plupart de ses actes était encore la crainte de tout ce qui lui était inconnu, la crainte de tout geste un peu brusque, de toute parole un peu haute, de tout visage étranger.

Sa physionomie était très mobile. Quand aucun sentiment ne l'agitait, elle était plutôt triste, un peu soucieuse comme chez tous les Guayakis que j'ai connus, libres ou élevés parmi les civilisés ; dès qu'il était effrayé, elle devenait hébétée, inexpressive et son front se ridait.

Bien qu'il fût loin d'être pubère, les questions sexuelles n'avaient aucun secret pour lui.

Son intelligence ne paraissait pas très vive et manquait surtout d'exercice. Pendant que j'établissais avec lui un vocabulaire guayaki, son attention se fatiguait vite. Ses dons d'observation étaient cependant très développés ; les objets, les lieux, les gestes se gravaient dans sa mémoire et lui permettaient ensuite des rapprochements et des comparaisons très justes ; il avait trouvé des termes fort bien appropriés pour désigner tous les objets européens.

Si sa mémoire visuelle était très développée, le petit Louis ne paraissait pas avoir de grandes facilités pour retenir les sons et les mots étrangers ; sans doute était-il déjà trop grand. Ceci m'a été confirmé depuis par M. Balansa qui l'a gardé près de lui ; Louis apprend lentement le français et l'espagnol.

Il parlait bien sa langue, possédait parfaitement son vocabulaire ; par lui j'ai obtenu de nombreuses informations sur sa tribu, confirmant ou complétant mes observations personnelles.

La petite Marie-Yvonne. Plus jeune — deux à trois ans, — placée dans un milieu différent et très choyée, cette fillette s'adapta de façon plus rapide encore et surtout plus complète à sa nouvelle existence au point de ne différer en rien quelques mois plus tard d'une enfant européenne. Ses sentiments affectueux se sont vite développés ; son charme et la gentillesse de ses manières ont conquis tous ceux qui la connaissent ; bien souvent elle est citée comme modèle à des enfants soi-disant civilisés. Son intelligence est vive ; elle a vite appris et aime la lecture, mais le calcul la désespère. Ses passe-temps favoris sont ses poupées, les images et le dessin ; sa petite main sait déjà tracer, sans que personne le lui ait montré, des esquisses maladroites mais où se retrouvent les traits saillants des personnages ou des choses qu'elle a voulu copier ou représenter ; peu d'enfants ont une mémoire visuelle aussi développée. Elle aime la nature, les animaux et les fleurs, et possède un sens assez juste de la beauté.

Un des faits les plus marquants de son développement intellectuel a été au début sa peur des mots nouveaux. Jamais elle ne répétait de suite un mot entendu pour la première fois et aucune prière ne pouvait l'y contraindre ; plus tard, seule, elle se le disait à elle-même à voix basse, quand elle croyait que personne ne pouvait l'entendre, puis, quelques jours après, elle lançait d'un air de triomphe ce mot devenu familier.

La crainte a été longtemps un des traits dominants de son caractère ; l'affection dont elle a été entourée et l'éducation reçue ont beaucoup contribué à diminuer ce sentiment.

***

L'uniformité de ces observations, d'auteurs et de provenances si divers, permet de porter un jugement précis sur le caractère des Guayakis pris jeunes et élevés dans un milieu plus ou moins civilisé : doux, dociles, affectueux, très craintifs, généralement intelligents (plusieurs parlent deux langues et ont fréquenté l'école), ils deviennent parfois, après la puberté, versatiles, inquiets, enclins aux fugues.

Il est à noter que presque tous meurent jeunes, avant trente ans, et que leur état de santé doit influer grandement sur leur caractère ; certaines précautions indispensables pour assurer leur bonne adaptation à un genre de vie si différent de celui auquel ils étaient destinés, remédieraient sans doute en grande partie à cet état de choses.

Le milieu est un autre facteur d'importance capitale. Beaucoup sont livrés à eux-mêmes, sans aucun moyen de se défendre dans la vie ; la jeune couturière de Villa Rica ne présente aucun des défauts de Damiana ou de Manuel élevés avec beaucoup moins de soins.

Ces enfants sont aussi délicats au moral qu'au physique. Plus que d'autres ils ont besoin d'être protégés et prémunis contre tous les accidents d'ordre physique et moral qui les guettent dans leur adaptation à une existence à laquelle ni l'hérédité, ni l'accoutumance, ni leur première éducation ne les avaient préparés.

CHAPITRE IX

CARACTÈRES PHYSIQUES DES GUAYAKIS

Les études anthropologiques peu nombreuses sur les Guayakis ont presque toutes été faites sur des individus du groupe méridional. Les unes ont pour base cinq ou six crânes ou squelettes incomplets dispersés dans divers musées ; les autres se rapportent à quelques enfants capturés jeunes. Un seul adulte a été bien observé, un homme resté quelque temps prisonnier dans la caserne de la police de la ville d'Encarnacion.

Ces travaux déjà un peu anciens sont unanimes à souligner la taille médiocre ou petite et le facies mongoloïde accusé ; ils ne sont en désaccord que sur le teint, variable, d'après les auteurs, du jaune très pâle presque blanc au brun foncé.

A part ces différences de teint que j'ai moi-même notées, les Guayakis m'ont produit, comme aux rares auteurs qui ont eu l'occasion de s'en occuper, une impression de très grande homogénéité. La comparaison de mes résultats avec ceux de mes prédécesseurs renforce encore cette impression et permet d'affirmer qu'il n'existe aucune différence raciale entre les Guayakis du groupe méridional et ceux du Caaguassu. Les photographies d'enfants publiées par Lehmann-Nitsche et par Ten Kate ressemblent étrangement à celles rapportées de mon voyage.

La taille basse, la carrure trapue, l'aspect mongoloïde du visage attirent l'attention dès le premier abord.

Le seul adulte que nous ayons pu mesurer, un homme d'un certain âge, conducteur d'une petite horde, atteignait

1 m. 54 ; la moyenne ne paraît pas dépasser 1 m. 50 à 1 m. 52 pour l'homme ; celle de la femme est un peu inférieure.

Le développement du tronc et la largeur de la poitrine sont remarquables. Le ventre est proéminent ; les reins sont très cambrés et les fesses saillantes, très fortes ainsi que les hanches chez les femmes adultes. Les membres sont relativement courts avec les extrémités, pieds et mains, petites, larges et épaisses. Les orteils sont longs et préhensibles, le second dépassant tous les autres, et le pouce bien séparé.

Par suite de la disposition de l'articulation coxo-fémorale les cuisses sont presque jointes ; les genoux sont déviés en dedans (genu valgum naturel) et les jambes au contraire tournées au dehors ; au repos les chevilles ne se touchent pas et les bords internes des pieds sont parallèles. L'ensemble des membres inférieurs affecte la forme d'un X bien visible sur plusieurs de nos photographies. Ce caractère, souvent considéré comme très primitif, avait déjà été noté entre autres par l'ethnographe Lehmann-Nitsche. La démarche est rendue disgracieuse ; les Guayakis s'avancent à petits pas rapides, lançant les jambes et fauchant légèrement, le buste raide, droit ou un peu incliné en avant, les bras collés au corps et les genoux presque joints.

La tête est petite, bien faite, sous-brachycéphale, un peu aplatie postérieurement ; la capacité crânienne, inférieure à la normale, reste d'accord avec le faible développement somatique.

Le facies frappe par son aspect mongoloïde accusé, à un tel point que la petite Marie-Yvonne a été plusieurs fois dans la rue prise pour une compatriote par des asiatiques. Le visage est large, avec le front plat et un prognathisme marqué du maxillaire supérieur donnant souvent à l'homme adulte un aspect bestial ; le menton est un peu fuyant. Le nez très déprimé à la racine, les yeux largement séparés quoique presque horizontaux, les paupières avec un pli accusé cachant les caroncules accentuent le type mongolique. La couleur de l'iris varie du brun assez clair au noir profond ; les cils sont longs et droits et les sourcils arqués et très élevés.

Les lèvres sont assez grosses, les oreilles grandes, collées, peu ourlées, au profil en hélice, avec le lobule très réduit.

Presque tous les Guayakis, même très jeunes, ont les dents implantées irrégulièrement, souvent cariées par suite de l'absence complète de chaux dans les eaux des ruisseaux coulant en terrains cristallins et de l'habitude de ces indiens de mâcher de la cire.

Les cheveux, abondants et de grosseur moyenne, descendent bas et irrégulièrement sur le front qui est en partie velu chez les enfants. Leur couleur va du châtain au noir brillant ; ceux d'un vieillard, sans doute très âgé, étaient presque entièrement gris. Quelques hommes ont de rares poils de chaque côté des lèvres ; le reste du système pileux est peu développé.

Le cou est en général mince ; les femmes ont des seins plutôt petits avant l'allaitement, en pis de chèvre, insérés haut et très séparés.

Comme caractères ostéologiques importants, en dehors de la forme de l'articulation de la hanche, il faut noter la réduction habituelle ou l'absence complète de l'os nasal remplacé par les branches montantes du maxillaire et l'absence presque totale de la protubérance occipitale externe. La charpente osseuse n'atteint pas un très grand développement et les insertions musculaires restent médiocres.

Les Guayakis paraissent bien alimentés ; leur musculature est belle mais aucun ne présente d'embonpoint incompatible avec leur genre d'existence.

Les traits des enfants et des jeunes femmes sont agréables à l'état normal ; la peur leur imprime une expression hébétée ou renfrognée nullement attirante. Les femmes guayakies sont d'ailleurs très appréciées pour leur physique par les indiens Mbwihas qui désirent beaucoup en capturer, sans jamais se hasarder à le faire. La physionomie des hommes est plus grossière, accentuée encore par leur prognathisme marqué.

Lorsque les Guayakis s'animent, ils parlent et rient bruyamment ; les enfants pleurent à petits sanglots courts et étouffés, « ngou, ngou, ngou ».

Sélection naturelle et sensibilité aux maladies infectieuses.

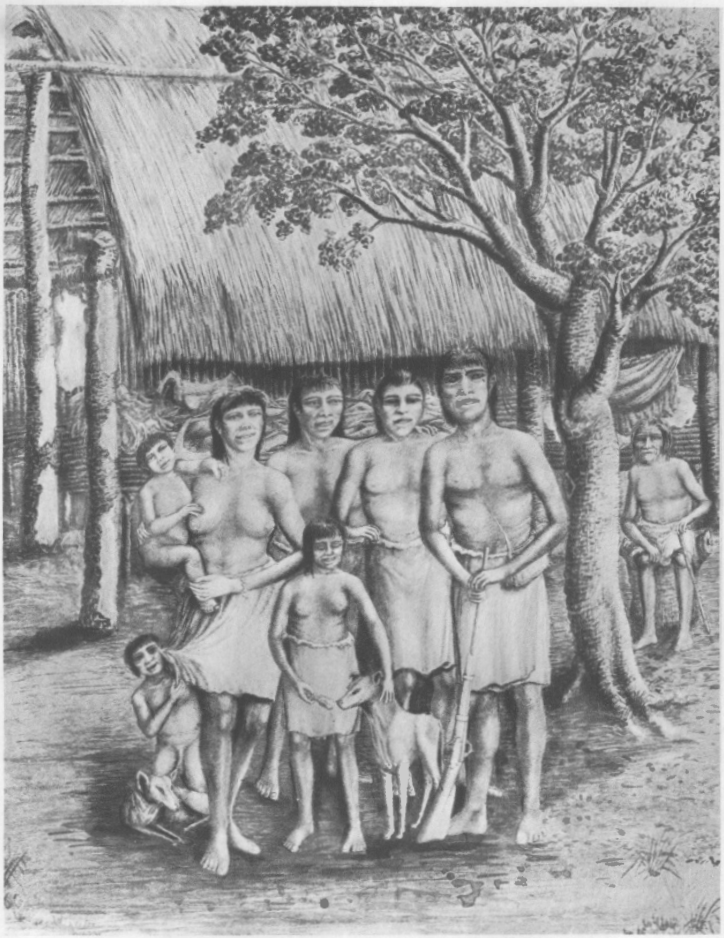
Les Guayakis donnent l'impression d'être très robustes et résistants aux fatigues et aux privations.

Une sélection naturelle rigoureuse, conséquence de leur vie pénible exposés à toutes les intempéries sans vêtements et presque sans abris, doit éliminer dès le plus jeune âge tous les êtres débiles. Si le nombre des hommes m'a paru sensiblement égal à celui des femmes — une vingtaine d'hommes et une trentaine de femmes dans le premier campement de l'Arroyo Guassu ; quatre à cinq hommes et trois ou quatre femmes dans une horde près du Camba-ÿ ; à peu près autant d'hommes que de femmes dans un campement près de l'Arroyo Hovÿ — j'ai par contre été frappé de l'extrême rareté des enfants. Dans le grand campement de l'Arroyo Guassu (une cinquantaine de personnes) il y avait un bébé de quelques mois et un garçonnet de dix à quatorze ans ; la seconde horde qui nous a attaqués près de cette rivière ne comptait que la fillette enlevée par les Mbwihas et un autre bébé. Louis était le seul enfant de sa horde. La race s'éteint.

Les Mbwihas et les Paraguayens au cours de leurs escarmouches avec les Guayakis aperçoivent parfois des vieillards. Dans plusieurs campements nous avons noté des hommes et des femmes paraissant âgés, entre autres un vieillard aux cheveux gris, avec des poils blancs aux coins des lèvres, qui revenait de la chasse et semblait encore solide.

Au contact des civilisés ou à celui des Mbwihas, les Guayakis se montrent fort sensibles à diverses maladies infectieuses et surtout aux affections pulmonaires et intestinales. Louis et Marie-Yvonne ont eu dès les premiers jours de leur arrivée parmi nous de violents coryzas suivis de bronchites à répétition. Quelques semaines plus tard tous deux ont fait une congestion pulmonaire grave. Leur alimentation ayant été réglée dès le début, ils n'ont pas présenté de troubles digestifs qui ne manquent jamais lorsque ces indiens sont après leur capture laissés libres de manger à leur gré ; tous deux se sont fort bien habitués au sel.

Diverses maladies infectieuses, surtout la grippe, la pneu-



Dessin de Rivasseau

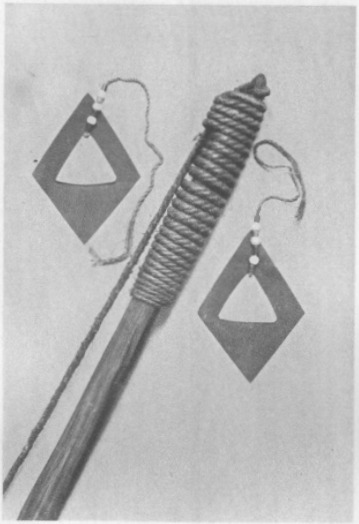
UNE FAMILLE DE " BOUGRES " GUAYCURUS
DEVANT LEUR RANCHO DANS UNE ALDEIA.

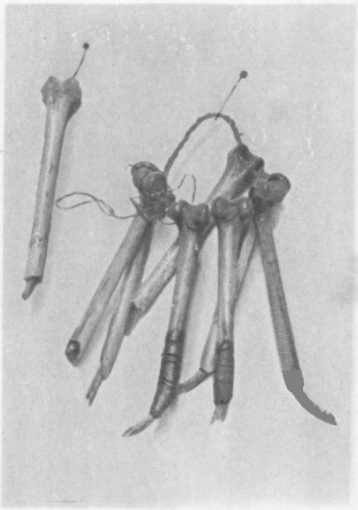
Photo Souriou

LIANE (CIPO)
DANS LA FORÊT MARÉCAGEUSE.

Cl. Deffontaines

ANCIENNE CHAPELLE JÉSUITE EN RUINES
ET ENVAHIE PAR LA FORÊT.





ORNEMENTS ET INSTRUMENTS GUAYCURUS.

Cl. Velard

FEMME GUAYCURU
DEVANT UNE CABANE EN CONSTRUCTION.

Cl. Velard

ATELIER DE POTIER GUAYCURU.

monie et la variole, font de nombreuses victimes parmi les jeunes Guayakis captifs. Les Guayakis ont même été frappés dans leur forêt par l'épidémie de grippe qui s'est répandue dans le monde entier après la grande guerre européenne. Plusieurs, dans un suprême effort, sont venus mourir près des ranchos paraguayens, à l'entrée de la plaine, dans la région de Ajos et de Caraya-o.

Les anciens auteurs avaient déjà signalé cette sensibilité des Guayakis au contact des civilisés. Le P. Hernas dit qu'ils ne résistent que peu de temps hors de la forêt.

Il ne s'agit nullement d'un simple changement diététique, de la difficulté à s'habituer au sel, comme l'imaginent les Paraguayens. La cause en est plus profonde : c'est la non-accoutumance, le manque absolu d'immunité contre de nombreux germes, en particulier le pneumocoque, vis-à-vis desquels les civilisés ont une grande résistance à l'état normal, un des rares avantages de notre vie en troupeau. Les Guayakis captifs doivent se vacciner au contact des civilisés, s'adapter plus ou moins vite au nouveau milieu et à sa flore microbienne, mais ils ne peuvent y parvenir qu'en étant souvent malades, et beaucoup succombent au cours de cette lutte.

Marie-Yvonne, après avoir souffert les premiers mois, a eu sa résistance générale grandement accrue par le vaccin anti-tuberculeux de Calmette (B. C. G.), observation déjà faite chez de nombreux enfants civilisés, mais rendue plus frappante par la grande sensibilité antérieure de cette fillette devenue en peu de temps très résistante aux rhumes, bronchites, angines et autres misères de l'enfance. Au contraire, le petit Louis, bien que resté à la campagne, au grand air, aux confins de sa forêt natale, mais qui n'a pu être vacciné ni soumis aux mêmes soins, a fait une série de bronchites de plus en plus rebelles, suivies d'une pneumonie dont il n'arrive pas à se remettre.

C'est une triste mais saisissante démonstration des résultats que l'on peut attendre du vaccin de Calmette.

Chez les Guayakis sylvestres je n'ai pu relever aucun signe de tuberculose ou de syphilis, maladies auxquelles ils sont très sensibles parmi les civilisés, non plus que de lèpre.

Leur corps est en général propre, sans ulcérations, mais avec de nombreuses cicatrices accidentelles.

Cette extrême sensibilité à tous les germes infectieux, par défaut complet d'immunité, n'est pas spéciale aux Guayakis. Elle s'observe chez beaucoup de races isolées et même, à un degré moindre, chez des descendants d'Européens habitant des îles peu visitées ; à Tristan d'Acunha, cet îlot solitaire entre l'Afrique du Sud et l'Amérique, les coryzas, inconnus en temps normal, sévissent sous forme épidémique après le passage d'un navire. Cette non-accoutumance a provoqué la disparition de villages et même de tribus indiennes entières en dehors de toute autre cause. Les indiens Kayapos, de la région de Conception de l'Araguaya, au nord du Brésil, étaient 5.000 ou 6.000 en 1900, à l'arrivée des premiers missionnaires, des dominicains de Toulouse ; en 1922, ils n'étaient plus que 500 ou 600 quand survint, après bien d'autres, une nouvelle épidémie de grippe ; il n'en restait plus qu'une cinquantaine à mon passage chez eux en 1929 ; la broncho-pneumonie et la rougeole ont été les seules causes de leur disparition si rapide. De tels exemples pourraient être multipliés et mieux que les mauvais traitements attribués aux Espagnols expliquent la décadence et la disparition de tant de tribus indiennes après la découverte de l'Amérique.

Les anciens missionnaires avaient remarqué cette fréquence des épidémies parmi les tribus entrant pour la première fois en contact avec les blancs. Leur zèle ardent y voyait un châtiment céleste pour punir les indiens de leur résistance ou de leur manque d'empressement à recevoir leur doctrine. Souvent cette phrase revient sous leur plume : « Et pour les châtier ils furent frappés d'une peste qui les décima. »

Les interprétations varient mais les faits bien notés demeurent.

CHAPITRE X

LE LANGAGE

L'isolement des Guayakis n'avait pas encore permis d'étudier leur langage dont la connaissance était indispensable pour établir les liens pouvant les unir à d'autres tribus.

On ne possédait que deux listes de mots, très courtes, obtenues de Guayakis capturés jeunes et élevés parmi les Paraguayens. Malgré leur brièveté ces deux listes ne concordaient pas, mais toutes deux présentaient une forte proportion de mots guaranis plus ou moins reconnaissables. Deux hypothèses, toutes deux plausibles, avaient été formulées à ce sujet. D'après la première les Guayakis parleraient une langue propre, fort simple, qu'ils oublieraient très vite après leur capture en essayant d'apprendre le guarani avec les Paraguayens ; les listes de mots recueillis auraient été un mélange de guayaki et de guarani estropié. La seconde hypothèse faisait des Guayakis une *tribu guaranisée* qui, par des contacts intermittents avec divers groupes de Guaranis sylvestres, aurait enrichi son vocabulaire primitif d'un certain nombre de mots guaranis.

Dans les deux cas on admettait l'existence dans la langue guayakie d'un fond propre d'origine inconnue auquel se seraient mêlés de façon ou d'autre des termes guaranis.

Etant donné l'importance de cette étude pour établir l'origine et les affinités des Guayakis, je me suis spécialement attaché à obtenir un vocabulaire étendu en évitant toute influence étrangère pouvant l'entacher d'erreur.

Mon principal informateur a été le jeune garçon que j'ai appelé Louis, trouvé dans une de nos expéditions. Afin de le soustraire à tout contact guarani je l'ai de suite isolé et conduit à l'estancia de la famille Balansa. Je me suis astreint à ne pas

le perdre de vue un instant pendant les six semaines nécessaires pour former un vocabulaire et durant tout ce temps il n'a pas entendu un mot guarani ; devant lui nous ne parlions que le français et l'espagnol.

Très craintif les premiers jours il s'apprivoisa vite, rendant possible l'élaboration d'un vocabulaire de 600 mots et phrases, plus que suffisant pour permettre un jugement exact sur cette langue. Chaque fois que l'occasion s'est présentée les informations ainsi réunies ont été contrôlées à d'autres sources.

Vocabulaire. L'étude approfondie de ce vocabulaire permet d'affirmer que la langue des Guayakis appartient à la grande famille toupi-guaranie. C'est un dialecte guarani très pur et aucun des mots recueillis ne peut se rapporter à une autre origine. Mais tous les caractères de ce dialecte révèlent une évolution peu avancée. Le lexique est pauvre. La grammaire est rudimentaire et la phonétique assez différente de celle de la plupart des dialectes guaranis actuels. Les espagnolismes font absolument défaut.

Seuls les vocables indiquant des actions élémentaires ou désignant les éléments, les principales parties du corps, les objets, les plantes ou les animaux les plus répandus ou les plus directement perceptibles, en un mot tout ce qui forme le fond d'un langage, sont communs au guayaki et aux autres dialectes toupi-guaranis. Les vocables représentant des idées plus complexes ou désignant des animaux ou des plantes plus rares ou moins utiles, ou des objets fabriqués, font complètement défaut au guayaki ou sont rendus par des expressions spéciales, véritables périphrases descriptives.

Quelques faits pris parmi les plus typiques suffisent pour mettre en relief ce caractère d'archaïsme du guayaki.

Les verbes exprimant les actions les plus simples de la vie animale, premiers éléments de tout langage : aller, marcher, sentir, dormir, toucher, uriner, rire, pleurer..., sont presque tous identiques en guayaki et en guarani ; d'autres ont un sens un peu différent mais dont la filiation est facile à suivre : ainsi le verbe signifiant « apporter » en guayaki rend en guarani l'idée de séparer, d'éloigner ; le mot guayaki « être vivant »

a en guarani le sens plus restreint de « bien se porter ou être convalescent ».

De nombreux mots sont réduits à la racine qui n'est plus employée seule en guarani. Pour désigner les félins en général les Guayakis se servent du mot *kou* ou *pou* dont le sens primitif est blesser ; pour caractériser chaque espèce de félins ils ajoutent à ce radical un préfixe ou un suffixe : boué-kou, celui qui blesse, le félin par excellence, c'est-à-dire le jaguar ; kou-min, le petit félin, c'est-à-dire l'ocelot ; you-kou, le félin jaune, le puma. Cette racine se retrouve dans les dialectes guaranis pour désigner les félins, mais toujours en composition : ya*gou*arété, yag*ou*a-hi, etc., d'où elle est passée en français dans les mots jag*u*ar et *pu*ma.

Le peu de différenciation des mots est un des caractères les plus frappants du guayaki. Les mots manquent de sens précis et représentent souvent une idée générale plutôt qu'un acte ou un objet déterminé. Le même mot peut, suivant les circonstances, rendre aussi bien une action que sa conséquence, un verbe qu'un substantif ou un adjectif. Le mot *kaha*, par exemple, qui dans presque tous les dialectes toupi-guaranis a le sens primitif de plante et celui dérivé de forêt, exprime en guayaki l'idée générale d'ombre et d'obscurité et signifie suivant le cas la forêt parce qu'elle est sombre, la nuit, l'obscurité ou l'ombre portée par un objet. De même le mot *tipiha* (même racine que yupira en guarani) indique l'idée générale de nourriture, que ce soient les aliments eux-mêmes, les provisions, l'acte ou le simple désir de manger.

Il suffit de placer le mot *boué* ou *mbwé* (correspondant au guarani mbaé, être, chose) devant une racine, un mot composé ou même devant toute une expression pour donner à cette racine, à ce mot ou à cette expression la valeur d'un substantif. Le mot général pour bon est *pouran* ; boué pouran a le sens restreint de chose bonne à manger, comestible ; boué ayti pouran, littéralement être-corne-bon, c'est-à-dire l'être à cornes bon à manger est l'expression employée par les Guayakis pour désigner le bœuf.

La pauvreté du vocabulaire a obligé les Guayakis à créer pour de nombreux objets des locutions qui ne se retrouvent pas dans les autres dialectes du même groupe. Ils ne possèdent

pas, par exemple, de termes propres pour la langue, les paupières, les sourcils ; ils les remplacent par les expressions chose plate, qui couvrent les yeux, poils du front, etc.

Ils n'ont même pas de paroles spéciales pour l'homme, la femme, le garçonnet, la fillette ; tous ces mots aussi bien que ceux pour le mâle, la femelle, les jeunes des animaux sont rendus comme nous l'avons vu par des expressions brutales ; « celui qui a tel organe ou dont tel organe est petit ».

Beaucoup de plantes et d'animaux portent des noms très différents de ceux usités en guarani, noms en rapport avec une qualité marquante de l'être désigné : poitrine jaune (pécari), qui est épineux (coendou, le porc-épic sud-américain), lève et baisse (papillon dont on décrit le lent battement d'ailes), porte-piqûre (moustique), qui est feuilles (broméliacées), fruit amer (orange amère), aliment cylindrique (manioc), etc.

Parmi les termes propres au guayaki et inconnus au guarani actuel et aux autres dialectes du même groupe, un certain nombre ont eu une distribution ancienne plus vaste avant de tomber aujourd'hui presque partout dans l'oubli. Les vocables dont se servent les Guayakis pour désigner les burins, le bonnet de peau, la hache, les étoffes de ficelles maillées, certains animaux tels que les canards et les vautours, et bien d'autres expressions encore, étaient couramment employés par diverses tribus guaranies forestières à l'époque des Réductions des Jésuites qui les ont notés dans leurs vocabulaires. Quelques uns se retrouvent encore plus ou moins altérés dans certains dialectes guaranis, comme le mbwiha.

Phonétique. La phonétique guayakie diffère sur de nombreux points de celle du guarani courant du Paraguay ou des autres dialectes toupi-guaranis. C'est encore avec le mbwiha qu'elle présente le plus d'affinités.

La prononciation est gutturale et extrêmement hachée ; les voyelles sont souvent précédées d'un petit hoquet brusque et d'un temps d'arrêt marqué.

Plusieurs consonnes, f, l, s, ch, z manquent. Par contre les voyelles présentent comme dans tous les dialectes toupi-

guaranis, une gamme d'une richesse inconnue aux langues européennes et chacune d'elles peut être émise sur trois modes, le mode normal, le mode demi-nasalisé et le mode nasalisé ; à chacun de ces modes correspond une valeur différente. L'oreille, surtout l'oreille européenne, a besoin d'un long apprentissage pour saisir ces nuances qui transforment totalement le sens d'un mot.

Parmi les caractères les plus frappants de la phonétique guayakie il faut signaler la fréquence des vocables se présentant sous une forme beaucoup plus contractée que dans les autres dialectes de la même famille et celle des mutations de phonèmes ; on retrouve ici l'imprécision déjà notée à propos du vocabulaire, caractéristique d'un dialecte pas encore stabilisé.

Des observations de ce genre sur les petites listes de mots connues antérieurement, avaient conduit à parler des « simplifications curieuses » du guayaki. Ces faits sont plus les attributs d'un dialecte peu évolué où la différenciation des mots et de certains phénomènes n'est pas encore nette que ceux d'une langue bien établie, estropiée par une race inculte qui l'aurait adoptée tant bien que mal en perdant la sienne.

Grammaire. La grammaire est restée à l'état embryonnaire.

La différenciation des parties du discours est à peine ébauchée ; le genre, le nombre n'existent pas.

Les verbes sont réduits au radical et ce radical a la valeur d'un impératif, caractère essentiellement primitif. Les pronoms personnels existent ; utilisés comme préfixes, ils servent à marquer les personnes des verbes, mais en dehors de la première et de la deuxième personne du singulier d'un usage un peu plus fréquent, les autres sont rarement indiqués. Le plus souvent le verbe est employé sous sa forme radicale invariable, précédée d'un sujet indiquant le sens général de la phrase.

Les temps, l'affirmation, la négation, le lieu sont exprimés à l'aide de particules, les mêmes qu'en guarani, placées les unes avant les autres après le radical du verbe. La construction est simple. Le verbe se place en général à la fin de la

phrase ; le sujet vient en tête, suivi du complément direct puis des compléments indirects. Le peu de différenciation entre les substantifs et les adjectifs rend parfois difficile de définir leur position exacte dans la phrase ; l'attribut, comme le verbe, se place après le sujet tandis que le complément déterminatif vient avant le sujet.

Une construction spéciale, particulière au guayaki, et signalée un peu plus haut, est l'emploi du mot boué ou bwé — être ou chose — servant à déterminer un mot, substantif, adjectif, ou verbe, ou toute une expression ; on pourrait, avec un peu de bonne volonté, comparer son rôle à celui d'un article. Son emploi constant est une des difficultés du guayaki.

En dehors de cette construction très particulière, la grammaire guayakie ne se distingue de celle des autres dialectes toupi-guaranis que par son caractère peu évolué, sa simplicité et ses nombreuses lacunes.

***

Ce rapide exposé permet de dégager les traits essentiels du langage guayaki, dialecte guarani très pur, sans traces d'espagnolismes ni d'influence visible d'autres familles linguistiques américaines, ayant conservé des caractères tout à fait archaïques tels la pauvreté et la simplicité extrême du vocabulaire et de la grammaire, le peu de différenciation des parties du discours, l'imprécision de beaucoup de vocables.

Comparé à d'autres dialectes guaranis il montre des points de contact nombreux avec plusieurs dialectes relativement peu évolués, parlés encore aujourd'hui par les survivants des groupes forestiers, comme les Mbwihas, ou disparus comme ceux en usage dans les anciennes Réductions des Jésuites.

Cet ensemble de faits conduit à envisager la constitution d'un sous-groupe dialectal de Guaranis forestiers, de culture peu évoluée, habitant les vastes forêts couvrant la région orientale du Paraguay et les rives du Parana moyen, groupe s'opposant aux autres Guaranis beaucoup plus civilisés du bocage.

CHAPITRE XI

ORIGINE ET PARENTÉ DES GUAYAKIS AUTRES INDIENS DU CAAGUASSU LA TRIBU DES MBWIHAS

Les Guayakis, isolés dans leurs solitudes boisées, n'ont pendant longtemps été connus que de nom par les ethnographes et ils constituaient une des plus intéressantes énigmes de l'Amérique du Sud.

Les rares données réunies jusqu'ici à leur sujet, complétées par les documents rapportés de ce voyage, permettent aujourd'hui de résoudre en partie le problème de leur origine et de leurs affinités ethniques.

Les trois sources d'informations dont nous disposons, l'anthropologie, l'ethnographie et la linguistique, sont de valeur très inégale.

Les études anthropologiques sur les races sud-américaines présentent encore de trop grandes lacunes pour conduire à elles seules à des conclusions vraiment solides. Dans le cas des Guayakis on ne peut retenir que la petite taille de ces indiens, aux environs de 1 m. 50, leur carrure trapue, leur facies mongoloïde accusé, le crâne à la limite de la brachycéphalie et divers caractères primitifs du squelette.

L'ethnographie révèle une pauvreté culturale si grande que ces indiens ont pu être considérés comme aculturaux, dépourvus de tout patrimoine propre. Ce sont des collecteurs de produits sylvestres, en premier lieu de miel, pratiquant un peu la chasse inférieure, vivant dans des conditions difficiles et dominés par le milieu forestier. Leurs petites industries sont strictement utilitaires, nées des besoins de leur existence.

Tous ces faits, d'une grande importance pour l'ethnographie descriptive, ont peu de valeur pour établir des corrélations ethniques.

Le langage apporte au contraire une base d'appréciation sérieuse. C'est un dialecte guarani très pur, mais encore peu développé tant au point de vue du vocabulaire que de la grammaire et de la phonétique. Son étude écarte toute idée d'une influence plus ou moins profonde exercée par le guarani sur un langage d'origine différente qui aurait été parlé antérieurement par les Guayakis. Le guayaki est un dialecte guarani, non une langue guaranisée, suivant l'hypothèse émise par quelques auteurs d'après des documents insuffisants.

Plusieurs caractères de ce dialecte le rapprochent d'autres dialectes guaranis parlés par des tribus forestières du Caaguassu confondues sous le nom impropre de Kaïgouas avec divers groupes non guaranis vivant près de cette région. Il se distingue au contraire par bien des points des dialectes guaranis du bocage.

A diverses reprises nous avons signalé des expressions guayakies ou des termes désignant des animaux ou des objets fabriqués par ces indiens, qui se retrouvent presque identiques dans l'ancien dialecte guarani en usage dans la plupart des Réductions jésuitiques de la forêt. Ce dialecte, le tapè, très répandu autrefois, n'est plus parlé aujourd'hui, mais il nous est bien connu par les vocabulaires et les nombreux écrits des Jésuites, entre autres par ceux du P. Montoya, un des fondateurs des premières Réductions. C'est seulement grâce à ces travaux qu'il nous a été possible de comprendre certains termes guayakis inusités dans les dialectes guaranis actuels.

Le guayaki montre aussi de nombreuses affinités lexicologiques et phonétiques avec un autre dialecte forestier, également de pure origine guaranie, le mbwiha, toujours parlé par une tribu assez nombreuse. Les points de contact entre Guayakis et Mbwihas ne se limitent pas à des questions dialectales ; ces deux groupes présentent de notables affinités anthropologiques, d'intéressants rapports dans leur aire de distribution respective dans la forêt, et quelques caractères culturaux communs.

Les Mbwihas se distinguent des Guayakis par leur évolution beaucoup plus avancée ; ils ont acquis, au contact des tribus plus civilisées du bocage, des notions d'agriculture qui ont complètement transformé leurs conditions d'existence en les fixant partiellement au sol, et oublié des techniques anciennes pour en adopter de plus perfectionnées, tel l'usage du silex remplacé par celui des bâtonnets à feu. Ces transformations impriment à première vue un aspect très différent aux Mbwihas sans pouvoir dissimuler à un examen approfondi leur étroite parenté avec les Guayakis.

L'étude des Mbwihas complète celle des Guayakis en montrant des indiens de même origine et de même culture forestière parvenus à un degré un peu supérieur d'évolution, tirant à la fois leurs ressources de la cueillette de produits sylvestres, de la chasse et de petites plantations.

***

Les Mbwihas. Les Mbwihas habitent les parties périphériques de la forêt, peu éloignées de la lisière, tout autour de la région des Guayakis.

Cette situation les a mis depuis longtemps en contact avec les civilisés. Ils ont subi une certaine influence des missions jésuitiques et des petites Réductions ont même été établies sur leur territoire. Après la destruction des missions quelques-uns des indiens qui les peuplaient sont retournés à la vie sylvestre, auprès de leurs compagnons qui n'avaient pas été réduits, et ont repris leurs anciennes coutumes tout en introduisant de nouveaux éléments culturaux dans leurs tribus. Actuellement la plupart des groupes de Mbwihas sont en contact fréquent, presque continuel pour certains, avec les civilisés et plusieurs travaillent temporairement comme péons d'estancias ou dans des exploitations forestières à la cueillette du maté ou des feuilles d'oranger et à la prospection des bois.

Malgré ces relations suivies et le voisinage des établissements paraguayens, leurs conditions d'existence n'ont pas beaucoup changé ; ils ont conservé la plupart de leurs coutumes, leur dialecte, leur organisation sociale, et des traditions et pratiques religieuses qu'ils cachent avec soin aux civilisés.

Ils n'ont ajouté presque aucune ressource à celles que leur fournissent la forêt et leurs petites cultures, n'ayant même pas changé les races de plantes reçues d'autres tribus guaranies depuis longtemps disparues pour des variétés supérieures cultivées à côté d'eux par les Paraguayens. Quand ils parviennent à gagner quelque argent ils achètent dans les villages de vieux vêtements, des couteaux, des outils de fer, des poteries ou des aliments, du sucre et du sel. Quelques-uns possèdent même de vieilles armes à feu. Ces échanges leur font peu à peu abandonner leurs petites industries et beaucoup ne pratiquent plus le tissage ni le travail de l'argile. Au contact des civilisés, ils ont fort peu appris et beaucoup perdu.

Campements. Les Mbwihas ont été partiellement fixés au sol par leurs petites plantations, passant de la vie nomade à une existence demi-sédentaire. Ils vivent en petits groupes établis à la lisière des potreros, ces prairies naturelles disséminées dans les parties périphériques de la forêt. Le potrero leur fournit l'eau en abondance et la forêt abrite leurs cultures.

Ils n'habitent pas de vrais villages. Leurs cabanes sont dispersées sous les premiers arbres bordant une clairière au milieu d'un terrain plus ou moins vaste débroussaillé avec soin ; quelquefois cinq ou six d'entre elles entourent une petite place ; d'autres sont isolées dans la forêt.

Ce sont de légères constructions rectangulaires, basses, de dimensions réduites — 4 à 6 mètres de longueur sur 3 à 4 mètres de largeur — couvertes d'un toit de palmes à double pente tombant presque jusqu'au sol. Trois perches horizontales soutenues par des branches fourchues enfoncées dans le sol en forment l'armature ; elle supporte un clayonnage irrégulier fait de branchages attachés avec des lianes servant de base à la couverture de palmes, épaisse souvent de plus de 20 centimètres et complètement imperméable à la pluie.

Quelques cabanes sont ouvertes à l'une de leurs extrémités ; d'autres sont fermées par des parois de palmes percées d'une seule ouverture.

Aucun souci d'orientation ne préside à ces constructions. Chaque famille s'installe où elle veut et comme elle veut.

L'abri de quelques arbres, la forme très basse des cabanes suffisent à les défendre contre les vents froids du sud ou les grosses pluies du nord, deux orientations toujours évitées par les indiens de la plaine.

Pour mobilier, un ou deux bancs grossiers de type européen, quelques paniers et des claies en rondins posées sur quatre pieds à 20 ou 30 centimètres du sol, servant de lits. Des crochets de bois, simples branches fourchues encore revêtues de leur écorce pendent du toit, comme dans les ranchos paraguayens, ou sont fichés dans la couverture de palmes ; les indiens y suspendent leur arc, leurs flèches, des hardes sordides et mille petits riens enveloppés avec soin dans des feuilles ou des chiffons ou conservés dans des calebasses. Toute la pharmacopée guaranie, graisses d'animaux variés, moisies et rancies, morceaux de peau de mammifères, plumes d'oiseaux, mousses, rouleaux de feuilles ou d'écorces, racines de toutes les formes, voisinent avec les rares provisions de la famille : une poignée d'épis de maïs ou de feuilles de tabac, un ou deux paniers d'arachides, quelques patates ou tubercules de manioc et parfois un morceau de viande séchée. Les vieilles femmes possèdent presque toujours une petite réserve de coton brut ; les jeunes filent peu et ne savent plus tisser.

Le foyer pour la cuisine est allumé en plein air, devant les cabanes ou sous un léger abri de palmes. Les abords des huttes sont jonchés de débris où prédominent les reliefs culinaires que se disputent des chiens maigres aux yeux jaunes. Sur de hautes claies horizontales, hors de portée de ces animaux affamés, les femmes déposent leurs quelques ustensiles ménagers ; les calebasses, de grossières poteries, des cuillères de bois ou de courge accompagnent des écuelles, des marmites et des couverts européens achetés dans les villages voisins. Les mortiers à piler le maïs sont le plus souvent de simples troncs d'arbres couchés sur le sol, creusés d'une cavité rectangulaire où les femmes écrasent le grain à l'aide d'un grand et lourd pilon de bois.

La population d'un village mbwiha, d'un tapoui, même en comptant les familles isolées qui s'y rattachent, dépasse rarement une quarantaine d'individus. Dans la journée bien peu d'animation règne dans ces villages. Quelques femmes

vaquent à leurs occupations ménagères, pilant le maïs, faisant la cuisine, tout en parlant très lentement sur un ton guttural ; d'autres travaillent aux plantations. Les enfants jouent, suivant leur âge et leur sexe ; avec des petits arcs et des flèches terminées par une boule les garçonnets poursuivent les oiseaux et chassent les vautours, ou s'amusent avec les animaux domestiques, chiens, pécaris, coatis, aras... ; les fillettes fabriquent souvent des poteries en miniature ou de rustiques poupées d'argile ; quelques-unes même possèdent de grossières poupées en bois ou en chiffons.

Les hommes passent une grande partie de leur temps à courir la forêt, tendant et visitant des pièges pour le gibier ; de retour au village, ils restent de longues heures étendus à l'ombre de leurs cabanes en été ou près du feu en hiver, tout en fumant et causant.

Le soir, les Mbwihas se réunissent devant les cabanes ; souvent l'un d'eux pour se distraire joue un air monotone sur un chalumeau, simple roseau ouvert et percé de trous latéraux, ou en se servant d'un jeu de cinq roseaux, de longueur et de tonalité différentes, sorte de flûte de Pan primitive. Certains soirs, surtout quand la pleine lune, la Yasÿ moroti, la lune blanche chère aux Guaranis, éclaire le village, hommes et femmes dansent scandant leurs mouvements avec la Mbaraka, calebasse remplie de graines ou de petits cailloux.

Quelquefois aussi un chant sourd venant d'une cabane close trouble le silence nocturne : prière solennelle pour guérir un malade, pour obtenir la protection des esprits de l'air ou de la forêt à la veille de partir pour la chasse ou en voyage ou de commencer quelque entreprise. Pour rien au monde les Mbwihas ne se hasarderaient hors de leurs campements la nuit, à l'heure où rôdent toutes sortes d'esprits dangereux, les Mboguas, fantômes redoutés dont on entend les cris plaintifs dans la forêt.

Les chants et les danses paraguayennes tendent à supplanter les usages traditionnels de la tribu ; l'ambition de beaucoup de ces indiens est de posséder une mauvaise guitare pour répéter les chansons en vogue apprises des péons des estancias voisines ou des travailleurs des exploitations forestières.

Plantations. Les Mbwihas ont connu l'agriculture par l'intermédiaire des Guaranis plus civilisés du bocage qui possédaient de nombreuses plantations à l'arrivée des Espagnols. Ils ont reçu d'eux une variété de maïs hâtive, à petits épis de grains multicolores, accomplissant tout son cycle évolutif en trois mois ; une arachide à très grosse coque, mais de faible rendement ; le manioc doux ; la patate dont une variété à pulpe violette ; quelques courges, le coton et le tabac. Toutes ces plantes appartiennent à des races précoces, de production inférieure, cultivées presque seules par les Mbwihas mais abandonnées par les agriculteurs paraguayens ; elles étaient connues depuis fort longtemps par les Guaranis et se retrouvent encore dans plusieurs populations indiennes, la plupart d'origine guaranie, comme les indiens Ñambiquaras (oreilles percées) du Matto grosso ; on en a découvert des échantillons bien conservés dans des sépultures précolombiennes et sur beaucoup d'anciennes poteries leur reproduction ou même leurs marques sont assez caractéristiques pour permettre de les identifier.

L'adoption de l'agriculture, bien que sur une échelle limitée, a exercé une grande influence sur le genre de vie des Mbwihas. Sans se fixer définitivement ni renoncer à leurs courses en forêt, ils sont devenus plus stables, établissant leurs villages à proximité de leurs plantations. Peu soignées et trop peu étendues ces cultures leur apportent un appoint alimentaire précieux, un fixe appréciable mais insuffisant. Imprévoyants comme tous les indiens, ils dévorent en quelques semaines la récolte et vivent ensuite au jour le jour ; c'est encore de la forêt, de la chasse, de la pêche, de la récolte des produits sauvages et du miel qu'ils tirent leurs principales ressources.

Pendant que les femmes gardent le village et s'occupent un peu des cultures les hommes partent pour plusieurs jours dans la forêt. Quand ils ont tué une belle pièce de gibier un émissaire en porte la nouvelle au tapoui et tous les indiens, hommes, femmes, enfants, viennent festoyer sur place et se gorger de bonne viande.

Leur esprit nomade les pousse à déplacer de temps à autre

les villages et leur système de culture les oblige aussi à ces changements.

Les plantations sont toujours situées non loin du village, dans la forêt dont le sol couvert d'une épaisse couche d'humus est très supérieur au sol pauvre des potreros. Les hommes débroussaillent en commun le terrain choisi, abattent une partie des arbres, brûlent et commencent à planter. Pour instruments ils ont des haches et des houes européennes ; autrefois ils se servaient de bâtons durcis au feu.

Le sol de la forêt s'épuise vite par la culture, et surtout dès qu'il n'est plus suffisamment protégé par les arbres contre le violent lavage des grosses pluies d'été. Les Paraguayens eux-mêmes changent tous les deux ou trois ans l'emplacement de leurs plantations. Dès la seconde année les récoltes diminuent ; loin de chercher à étendre leurs cultures ou de choisir un autre emplacement dans le voisinage, les Mbwihas préfèrent tout abandonner pour aller se fixer dans une autre partie de la forêt où la chasse sera plus abondante et moins effarouchée. Il arrive aussi qu'un village soit délaissé à la suite d'une épidémie ou de plusieurs décès successifs ; dans ce cas les indiens reviennent faire la récolte de leurs plantations.

Autrefois les cultures étaient faites en commun par tout le village et leur produit était divisé entre tous les habitants. Le contact des civilisés a communiqué aux Mbwihas un esprit plus individualiste ; quelques-uns possèdent des plantations indépendantes ; le plus souvent le déboisement est fait en commun et chacun cultive en propre une petite parcelle du terrain ainsi préparé. Le collectivisme antérieur n'a pas entièrement disparu ; de même que le village tout entier participe aux aubaines de la chasse, de même, en cas de besoin et à charge de réciprocité, les diverses familles se partagent leurs récoltes.

Le maïs est la plus importante de leurs plantes cultivées ; les femmes en tirent une farine grossière qui se mange assaisonnée avec de la graisse ou dont elles font des galettes, les chipas, très inférieures à celles préparées par les paraguayennes du peuple.

Photo Deffontaines

CULTURE A DEMI ABANDONNÉE DANS LA FORÊT.

Photo Deffontaines

LES BANANIERS EN FORÊT.

LA FORÊT AVEC SES LIANES AU LONG DU PARANA.

LA FORÊT HUMIDE.

La forêt et ses ressources. Par goût d'abord et par nécessité aussi pour suppléer à l'insuffisance de leur agriculture, les Mbwihas passent une grande partie de leur vie à vagabonder à travers la forêt, occupés à chasser, à pêcher et à recueillir des produits sylvestres. Le miel, les fruits, surtout les oranges sauvages, ont une place importante dans leur alimentation, mais ce n'est qu'en cas de disette prolongée, de nécessité absolue, qu'ils ont encore recours, comme les Guayakis, à la farine de palmier.

L'usage du maté leur est familier ; ils préparent dans les villages mêmes, et par très petites quantités à la fois, les feuilles cueillies dans la forêt en les faisant sécher toute une nuit sur une claie au-dessus d'un feu vif.

La pêche et surtout la chasse leur apportent des ressources régulières et importantes. Ils ne sont pas restés aux procédés de chasse inférieure des Guayakis ; ils emploient constamment des pièges, soit des collets très résistants en écorce de philodendron (gouembé-pi), soit des pièges à assommoir.

Les collets, de force et de taille différentes, servent à capturer tous les animaux, du lourd tapir à l'agouti, si joliment baptisé lièvre doré par les premiers voyageurs français. Ce sont des pièges ingénieux faits d'un nœud coulant horizontal placé sur le sol au-dessus d'un petit trou et couvert de terre molle ; ce nœud est relié à une branche flexible fortement ployée et maintenu en place par une petite fourche cachée dans la terre, soutenue par deux supports formant trébuchet. Le tout est installé à une place où de nombreuses empreintes attestent le passage fréquent du gibier ; les Mbwihas poussent le soin jusqu'à placer l'appareil exactement à la place d'une empreinte de pas, ayant remarqué que les animaux sauvages passent et repassent au même endroit en posant toujours leurs pieds dans leurs traces précédentes. Quand un animal marche sur ce piège, il enfonce légèrement dans la terre molle, renverse la fourche et libère la branche ployée qui se relève avec violence resserrant brusquement le nœud. La victime prise et soulevée par une patte peut rarement se dégager ; les chasseurs l'assomment à coups de masse ou l'achèvent à la flèche.

Les pièges à assommoir réservés aux petits animaux, surtout aux agoutis, sont formés d'une lourde pièce de bois, soulevée à une extrémité par une légère cale que l'animal déplace en venant manger un appât, en général un épi de maïs, déposé au fond du piège ; elle tombe et l'écrase.

Les Mbwihas affectionnent la chasse aux pièges et sont toujours occupés à tendre leurs engins ou à les visiter. C'est aussi l'excuse qu'ils me donnaient à tout instant pour justifier l'absence de ceux qui devaient me servir de guides et celle qu'ils présentent pour expliquer leur manque d'assiduité quand ils s'engagent temporairement comme péons d'estancia ou travailleurs dans une exploitation forestière : « Un tel est allé visiter ses pièges. »

Ce genre de chasse a pris une telle importance dans leur économie que parmi les premières questions posées par un père au jeune homme qui veut épouser sa fille viennent toujours celles-ci : « Sais-tu poser des pièges ? Tes pièges pondent-ils (donnent-ils du gibier) ? » Questions essentielles pour s'assurer que le prétendant est capable de subvenir aux besoins d'une famille.

La pêche, moins importante que la chasse leur apporte pourtant un appoint précieux. Ils pêchent à vue, avec l'arc et la flèche, ou empoisonnent les endroits tranquilles, au courant nul, avec le timbo, le poison extrait de diverses plantes de la famille des Sapindacées, qui tue en peu de temps les poissons et les amène flotter à la surface sans altérer leurs propriétés comestibles ; ils n'ont aucun engin de pêche.

L'arc mbwiha appartient à un type différent de celui des Guayakis. C'est un arc rond, effilé aux deux extrémités, entouré à la partie supérieure d'un ruban d'écorce, et muni d'une corde de fibres végétales. Bien moins puissant et plus court (1 m. 60 — 1 m. 70) que l'arc guayaki, sa portée utile ne dépasse pas une quarantaine de mètres entre les mains d'un bon tireur. Pour les oiseaux les Mbwihas utilisent des flèches terminées par un cône renversé en bois dur, type très répandu parmi les populations guaranies ; leurs autres flèches ne se distinguent de celles des Guayakis que par leurs dimensions plus réduites.

Les Mbwihas possèdent encore une sorte de casse-tête

en forme de sabre d'une seule pièce taillé dans un bois lourd et très dur, souvent orné de dessins linéaires pyrogravés. C'est une arme de combat dont ils se servent dans leurs querelles privées et dans leurs différends de village à village ; ils cherchent à en frapper leur adversaire à la tête ou à lui briser les membres. Il est difficile en temps normal de trouver ces armes dans les villages, mais elles jaillissent de toute part dès que s'élève une dispute après les beuveries de chicha, l'alcool préparé avec diverses espèces de fruits sylvestres ; le nombre d'encoches dont quelques-unes sont ornées indique le nombre d'ennemis vaincus. Les Mbwihas les utilisent aussi pour assommer les animaux pris au piège.

Industries. En cessant d'être nomades les Mbwihas ont pu acquérir des notions de certaines industries restées à l'état embryonnaire chez les Guayakis et très développées chez les Guaranis du bocage, comme la poterie et le tissage. Ils n'ont pas atteint une grande habileté dans ces deux branches, tardivement connues.

Avec le coton de leurs petites plantations les femmes tissent sur de minuscules métiers verticaux d'étroites bandes à l'usage de cache-sexe pour les hommes : passées entre les jambes ces bandes sont maintenues en place par un cordon entourant la ceinture. A cela se résume actuellement le tissage dont l'importance n'a jamais été grande chez les Mbwihas et qui bientôt ne sera plus pratiqué. Depuis longtemps les femmes s'habillent de hardes européennes en loques ; les hommes possèdent presque tous de vieux chiffons en guise de cache-sexe et se hâtent de revêtir des haillons européens quand un étranger vient dans leur village. Seuls des vieux et de jeunes enfants sont restés fidèles au cache-sexe indigène, l'ampého.

L'art de la poterie ne s'est pas non plus beaucoup développé. Comme presque partout il est réservé aux femmes. Les plats, les écuelles, quelques vases, tous en terre grise, fragile, mal cuite, de facture très irrégulière, sans aucun décor ni vestige de sens artistique, témoignent d'une technique très inférieure qui ne rappelle en rien les belles pièces de céramique des Guaranis du bocage. La mauvaise qualité de leurs

produits pousse les Mbwihas à leur préférer les poteries paraguayennes ; le contraire s'observe pour de nombreuses autres tribus sud-américaines possédant à fond l'art de la céramique, qui deviennent souvent les fournisseurs des civilisés voisins.

La vannerie est assez prospère. Certaines pièces, telles que les hottes quadrangulaires, à fond plat, portées sur le dos par les femmes sont fort belles ; beaucoup sont faites avec des pailles ou des lamelles de bambou de couleur claire alternant avec des bandes noires d'écorce de philodendron formant des dessins géométriques variés, d'aspect très agréable. La même technique est employée pour décorer le manche de certains instruments.

Les calebasses de toutes les formes jouent un grand rôle dans la vie domestique des Mbwihas ; elles sont rarement décorées de dessins pyrogravés. Beaucoup sont entourées d'un grossier réseau en fibres ou en écorce permettant de les porter à la main et de les suspendre ; elles servent aussi bien à conserver les liquides, l'eau d'abord, que les matières sèches, telles les graines.

Ornements corporels. Les Mbwihas semblent avoir abandonné depuis peu le tembeta, cet ornement de pierre ou de bois qui traverse la lèvre inférieure ; presque tous ont encore la lèvre perforée et peut-être son usage s'est conservé en secret, loin des regards des civilisés. Ils ne portent plus de colliers de dents d'animaux ni d'ornements de plumes ; hommes et femmes enroulent au bas de leurs jambes, juste au-dessus des chevilles, sur une hauteur de 10 centimètres environ, un long cordon de cheveux tressés. Les femmes ont des colliers de verroterie européenne bon marché et des pendants d'oreilles faits d'un large triangle de nacre découpé dans une grande coquille d'anodonte, suspendu à un fil de coton décoré de deux ou trois perles de couleur. Celles qui ne peuvent s'offrir des colliers de verre se contentent d'enfiler de jolies graines bleues ou rouges veinées de noir, qui feraient la joie de nos élégantes mais dépourvues de la valeur de l'exotisme pour les coquettes mbwihas.

Les peintures corporelles rouges, brunes et noires, à base de

roucou, de miel et de résines diverses ont disparu de la vie courante de ces indiens, mais leur usage cérémonial s'est conservé. On ne manque pas d'en appliquer aux malades ; les femmes se peignent le visage au moment de leurs indispositions mensuelles. A l'époque de la puberté les garçons se dessinent des cercles au-dessus de l'aîne. Des plaques de roucou sur les tempes et les joues d'une femme veuve ou divorcée indiquent son désir de trouver un nouvel époux. Les enfants ont très souvent le visage peint pour les protéger des mauvaises influences.

Presque toujours ces peintures corporelles ont chez les Mbwihas le sens de protection contre les influences cachées, les maléfices, qui guettent à tout instant les indiens dans la forêt.

Organisation sociale. Malgré le contact avec les Paraguayens, l'organisation sociale des Mbwihas s'est conservée presque intacte. Ils restent en dehors de la vie civilisée, formant une société à part, un petit état dans l'état, avec leurs chefs, leurs coutumes, leur justice.

Les Guayakis ne connaissent que la petite horde unie par le besoin. Les Mbwihas, plus stables et possédant plus de ressources, ont la notion très nette de la tribu et une véritable organisation sociale.

La base de la société chez ces indiens est la famille composée de l'homme adulte, de sa ou de ses femmes, et parfois des vieux parents. Comme chez la plupart des Guaranis leur dialecte permet d'exprimer toutes les nuances de parenté entre père, mère, enfants, frères et sœurs suivant l'âge, le sexe, etc. ; les autres termes de parenté sont peu employés ou inusités : ils n'intéressent pas.

Mariage. Il n'existe pas de règles pour le choix d'une épouse qui peut être aussi bien du village de son mari que d'un village différent ; les unions avec d'autres tribus sont rares mais tolérées, tandis que celles avec les civilisés sont considérées comme coupables et contraires à la tradition.

L'homme ne peut se marier qu'après la puberté « quand la voix change » et attend d'ordinaire l'âge de dix-huit ou vingt ans. Il faut qu'il soit en état de faire un cadeau convenable en vivres, objets travaillés et surtout objets européens aux parents de sa femme et qu'il offre des garanties suffisantes pour entretenir une famille. Dès le mariage il se construit une cabane et vit seul avec sa femme.

Le garçon fait sa demande lui-même en apportant un cadeau au père de la jeune fille. Celui-ci interroge d'abord sa fille pour savoir si le mariage lui plaît ; le lendemain ou le surlendemain, il questionne le prétendant, même s'il le connaît bien, sur ses aptitudes de chasseur, de pêcheur, sur ses récoltes, etc. Tranquillisé sur ces différents points il accepte le garçon comme fiancé. Le mariage est célébré par une grande fête avec abondance de victuailles fournies par le fiancé et grande beuverie de chicha (boisson fermentée faite de maïs, de miel ou de fruits sylvestres) quand la jeune fille quitte la cabane de ses parents pour celle de son mari.

Les fillettes sont souvent fiancées très jeunes, parfois à l'âge de quatre ou cinq ans ; dans ce cas elles restent quelque temps encore, plusieurs années même, chez leurs parents, leur fiancé pourvoyant à tous leurs besoins ; dès l'âge de sept ou huit ans elles deviennent vraiment femmes.

Un homme « se sentant assez courageux » (sous-entendu pour les nourrir) peut avoir deux femmes à la fois. En général les Mbwihas n'ont qu'une seule épouse véritable, mais, comme les femmes vieillissent vite, beaucoup épousent une fillette destinée à prendre quelques années plus tard la place de la première trop fatiguée.

A toute époque, un homme peut répudier sa femme sans formalités et la renvoyer chez ses parents seule, ou avec ses enfants : c'est toujours l'homme qui décide ce dernier point. La femme est libre de se remarier.

Les Mbwihas témoignent de sentiments familiaux développés ; les femmes sont bien traitées ; ils aiment leurs enfants, se montrant heureux des cadeaux qu'un étranger peut leur faire, et marquent un véritable respect pour leurs vieux parents et pour tous les vieillards.

Vie sociale. Un village se compose de différentes familles, dont quelques-unes peuvent habiter à une certaine distance dans la forêt, groupées sous la direction d'un chef ou cacique.

Autrefois, la plupart des travaux, l'agriculture entre autres, se faisaient en commun ; aujourd'hui encore la chasse et la pêche sont presque toujours pratiquées à plusieurs et leur produit réparti entre tous les habitants.

Les affaires importantes intéressant le village sont décidées par tous les hommes dont les soirées se passent à discuter entre eux tout en fumant ou en prenant le maté. Ces réunions quotidiennes sans règles fixes, où les hommes les plus actifs et les plus expérimentés jouent un rôle prépondérant, forment le centre de la vie collective du village. En cas de nécessité les hommes se réunissent spécialement pour délibérer sur quelque affaire d'importance : on discute souvent pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines jusqu'à tomber d'accord. Les mécontents qui ne voudraient pas accepter les décisions prises ont la ressource de quitter le village et d'aller s'établir ailleurs.

Les caciques sont choisis au cours de réunions de ce genre après accord unanime. Ils jouissent d'une assez grande autorité due bien plus à leur prestige personnel qu'à leur charge ; ils sont caciques par ce que influents et non influents par ce que caciques. Ils ne peuvent prendre aucune décision importante seuls et leurs actes dépendent toujours de l'approbation de tous les hommes du village qui peuvent les déposer. L'origine des révolutions continuelles a de lointaines racines en Amérique du Sud.

Les différents villages mbwihas ont de fréquents rapports entre eux. Les moins peuplés, les plus pauvres, vivent dans la dépendance de villages plus importants dont le cacique peut convoquer leurs habitants pour participer à une délibération importante, prendre part à une guerre, aider à des travaux, etc. ; en compensation, les petits villages obtiennent en cas de besoin la protection du village ou des villages dont ils dépendent, et sont consultés pour le choix des caciques.

Ces caciques principaux seraient soumis eux-mêmes à l'obédience plus ou moins nominale d'un chef suprême

dont il est souvent question dans les anciennes chroniques et les récits des indiens et dont l'existence n'a jamais été démontrée. Les Mbwihas sont divisés en plusieurs groupes. Ceux du groupe de Caaguassu que j'ai visités reconnaissaient à l'époque de mon passage comme cacique principal de leurs divers villages le chef du village de Pacury ; celui-ci dépendait d'un cacique habitant alors aux environs de San Joaquin qui était lui-même soumis au chef d'un village établi près de Santa Ana.

Tous ces détails me furent donnés à l'occasion d'une affaire criminelle où deux de mes guides mbwihas étaient inculpés et qui fut successivement évoquée devant ces divers caciques.

Cette organisation des Mbwihas est loin de la vie rudimentaire des hordes guayakies.

Croyances religieuses. Malgré leur contact avec les Réductions et avec les Paraguayens, les Mbwihas se sont toujours montrés réfractaires aux influences chrétiennes et très jaloux de dissimuler leurs croyances et leurs rites aux yeux des étrangers. J'ai passé trois mois dans un de leurs villages, continuellement avec eux, sans surprendre le moindre vestige de rites religieux ; ils m'affirmaient ne rien savoir, avoir tout oublié des pratiques de leurs ancêtres. Enfin une vieille femme, Ña Melchiora, dont il a déjà été question (chapitre III) me mit sur la voie et me fit connaître beaucoup de leurs traditions.

Ces traditions se perdent. Les vieux les transmettent oralement aux jeunes, le soir à la veillée, mais ceux qui ont travaillé avec les Paraguayens y prêtent une oreille peu attentive. Certaines ont été oubliées ; d'autres se modifient sous des influences diverses. Ce phénomène n'est pas nouveau ; la tradition indienne, toute orale, a constamment évolué : des modifications profondes, mêlant des éléments modernes aux choses du passé, interprêtant les faits de façon différente, se sont introduites dans les anciens mythes au point de les rendre souvent méconnaissables.

Les Mbwihas croient à l'existence d'un être créateur de la nature entière, créateur aussi des indiens, mais non des hommes blancs. Son nom, Oré rou, notre père à nous indiens,

reflète cette distinction,; notre père à nous tous les hommes serait Ñandé rou (ñandé possessif collectif de première personne du pluriel au lieu de oré, le possessif restrictif). Cet Oré rou habite très loin vers le sud, si loin qu'il ne peut s'occuper des hommes de façon bien attentive.

Dans la pratique on préfère s'adresser à un être plus visible, Ñamandou, l'esprit du soleil levant, et non pas l'astre solaire lui-même. Ce Ñamandou a sa demeure à l'est ; il n'est pas créateur, mais il vivifie le monde, le maintient en vie et répand ses bienfaits sur les hommes ; sans lui, la vie serait impossible.

Ñamandou est complété par Toupan, l'esprit du soleil couchant, le maître du tonnerre, qui habite à l'ouest. Toupan est le génie principal de beaucoup de tribus guaranies et les missionnaires se sont servi de ce nom pour rendre le sens de Dieu dans l'acception chrétienne. Chez les Mbwihas le rôle de Toupan est secondaire ; c'est un esprit bienveillant dont la fonction principale est de donner à chaque individu au moment de la naissance les qualités et les défauts qui formeront son caractère ; on s'adresse à lui dans les maladies graves et au moment de la mort et c'est chez lui que vont les âmes des morts.

Le nord est habité par un esprit redoutable, Yahira, esprit de la vengeance et de la mort, s'opposant à Oré rou, l'esprit créateur, comme Ñamandou, l'esprit de la lumière et de la vie terrestre s'oppose à Toupan qui reçoit les morts. Il envoie aux individus et aux collectivités des calamités et il marque le moment de la mort de chaque individu en arrêtant sur lui son regard. On le craint mais on ne lui adresse aucune prière.

L'air est la demeure de Mbaé pochü (ce qui est mauvais), esprit vindicatif, qui n'est pas foncièrement méchant — la notion du bien et du mal étant peu précise chez les Mbwihas comme chez beaucoup d'indiens, — mais querelleur et brutal. Il souffle la colère dans le cœur des hommes, les pousse au meurtre et aux actes de violence. Les esprits précédents ont une forme humaine ; Mbaé pochü ressemble à un homme dont les membres seraient dépourvus d'articulations.

Aucun de ces êtres n'est marié. Tous cependant ont de nombreux enfants, peu disciplinés ; pour apaiser leurs dis-

putes continuelles Toupan est souvent obligé de faire claquer son grand fouet (l'éclair et le tonnerre) ; d'autres disent de tirer des coups de fusil.

Ñamandou et Toupan sont aidés dans leurs fonctions par leurs enfants ; ceux de Mbaé pochü ressemblent à leur père, étant comme lui privés d'articulations, et le secondent dans son rôle néfaste.

Une foule d'esprits secondaires habitent l'air, la forêt, les eaux. La lune est un esprit bienfaisant, création de Ñamandou. La mère de Ñamandou, Ñamandou süété, est la protectrice du campement laissé sans garde, quand tous les membres de la tribu, hommes, femmes et enfants, sont partis en expédition dans la forêt. Des fils de Ñamandou habitent la forêt et sont invoqués pour qu'ils conduisent les animaux des bois vers les chasseurs. D'autres esprits secondaires ont un rôle malfaisant ; ils égarent les voyageurs et les amènent là où le jaguar les attend ; quelques-uns sont simplement malicieux.

Aux esprits nuisibles se rattachent les fantômes, les Mboguas, esprits des indiens ayant succombé de mort violente, qui rôdent la nuit dans la forêt comme Mbaé pochü et ses enfants. Les Mboguas sont particulièrement dangereux et aussi redoutés des Paraguayens que des indiens ; jamais à cause d'eux les Mbwihas ne sortent la nuit de leurs campements. Les Mboguas sont invisibles en temps normal, mais on entend la nuit leurs cris lugubres dans les bois ; au moment de la mort ils apparaissent aux malades tout en n'étant pas visibles pour les autres personnes : à ce signe les Mbwihas savent que leur fin est proche.

Après la mort le corps reste dans la terre mais l'esprit des Mbwihas s'en va au pays de Toupan où il mène une vie peu différente de la vie terrestre ; l'amour seul en est exclu. L'esprit des criminels devient un mbogua condamné à errer dans la nuit.

Chaque hiver tous les esprits, depuis Oré rou jusqu'au plus indiscipliné des fils de Mbaé pochü, deviennent faibles et languissants ; quand la saison fraîche touche à sa fin, vers le mois d'août, ils vont se baigner dans une fontaine connue d'eux seuls et redeviennent jeunes et vigoureux. Les Mbwihas célèbrent cet événement avec des chants, des danses, de

grandes beuveries de chicha et des offrandes de galettes de maïs.

Des prières sont adressées aux esprits bienfaisants, Ñamandou et Toupan, pour obtenir leur protection. Ñamandou, l'esprit vivifiant, est invoqué pour des dons matériels, pour la chasse, les plantations, la construction d'une cabane ou d'un nouveau village. On demande plutôt à Toupan des dons moraux comme la force, le courage. Ces prières composées de phrases courtes et cadencées ont une forme à peu près fixe. Elles commencent par un exposé de la demande suivi souvent d'un appel aux enfants de l'esprit invoqué pour s'assurer leur appui, et se terminent par une courte invocation ; le tout présente de nombreuses répétitions voulues d'idées et de formules comme dans les litanies et les prières primitives qui cherchent par leur insistance à forcer l'attention et le bon vouloir de l'esprit invoqué.

En plus de la prière déjà rapportée au chapitre III, nous donnons deux autres exemples d'invocations adressées à Ñamandou. La première est une prière de chasseurs sur le point de partir pour la forêt :

O Ñamandou, accorde-nous de tuer quelque animal sur ton chemin.
Guide les animaux vers nous.
Accorde-nous ensuite de revenir dans notre village où sont nos épouses.
Guide encore vers nous le pécari.
Fais veiller tes fils sur nous,
Afin qu'ils guident vers nous le tapir et le chevreuil
Et que nous puissions les tuer et les emporter à nos épouses
Pour que nous nous réjouissions tous.

La seconde est adressée à Ñamandou par un malade :

Sois-moi favorable, ó Ñamandou.
Accorde-moi de me lever encore.
Que tes fils veillent bien sur moi.
Accorde-moi de me lever encore
Et d'être de nouveau bien portant
Pour tous mes fils, comme par le passé .

Plusieurs de ces prières m'ont été données sous une forme

à peu près identique par des informateurs appartenant à des villages différents. Elles sont chantées, de préférence le soir, par les intéressés eux-mêmes. Dans les villages que j'ai visités les Mbwihas ne possèdent plus de sorciers chargés d'être les intermédiaires entre les indiens et les esprits supérieurs ; les vieux transmettent aux jeunes les formules d'invocation en même temps que les mythes et les traditions.

Une étude critique des croyances religieuses de ces indiens nous entraînerait trop loin. Quelques points essentiels méritent pourtant d'être soulignés.

Il existe dans tous les mythes mbwihas un fond primitif d'animisme peuplant toute la nature d'une foule d'esprits d'importance variable, les uns bienveillants, les autres dangereux, avec une prédominance marquée du culte solaire distinguant, comme chez les Guayakis, l'astre solaire de l'esprit du soleil. Avec la plupart des indiens sud-américains les Mbwihas ont la conception limitée du rôle des esprits créateurs et protecteurs : aucun d'eux n'a le caractère de dieu universel ; ce sont avant tout les créateurs et les protecteurs du petit groupe, de la tribu, les anges gardiens, forme de croyance religieuse très primitive. Oré rou semble être le créateur de la nature et des autres esprits, mais non celui de l'humanité entière ; il n'est le père que des Mbwihas, peut-être celui des autres indiens, mais ceci n'est pas certain et ceux que j'ai interrogés n'ont pu se mettre d'accord à ce sujet ; il n'est rien pour les civilisés. Des conceptions différentes chez les indiens de cette région laissent soupçonner une influence étrangère.

Ce fond primitif a évolué et s'est enrichi. Des héros comme Toupan et Ñamandou ont été identifiés avec les principaux esprits et peu à peu se sont formés les mythes des héros civilisateurs, à l'état confus encore chez les Mbwihas, mais si développés chez beaucoup de tribus guaranies. Des influences étrangères se sont exercées donnant naissance à des contradictions auxquelles ne pensent pas les indiens, mais qui étonnent l'Européen au premier abord ; ainsi, par exemple, l'existence de la mère de Ñamandou, protectrice du campement abandonné et celle de la nombreuse progéniture attribuée aux principaux esprits, en contradiction flagrante avec

l'affirmation souvent répétée que parmi ces êtres d'essence différente il n'existe ni sexe, ni femmes, ni amour. L'influence des Réductions des Jésuites a laissé aussi des traces dans les croyances et même dans des formules d'invocation de ces indiens.

Pharmacopée. Amulettes. Les Mbwihas emploient de nombreux remèdes d'origine végétale ou animale. Certaines plantes, prises en infusion ou appliquées localement sont d'une réelle efficacité et révèlent une connaissance profonde des ressources de la forêt. D'autres préparations, telles que les graisses d'animaux dont l'usage est si répandu, même parmi les Paraguayens de la campagne, relèvent d'un symbolisme plus ou moins grossier.

Les pratiques de médecine magique leur sont à peu près inconnues, mais leur conception animiste de la nature les conduit à préparer de nombreux charmes pour se protéger des influences mauvaises et accroître leurs propres qualités.

Leurs confidences sont difficiles à obtenir à ce sujet, les charmes perdant toute vertu quand on dévoile la manière de les préparer. Après bien des hésitations, convaincu par de nombreux cadeaux et les instances de sa mère, un des fils de la vieille Ña Melchiora dont il a déjà été question se décida à m'expliquer la composition d'une amulette enfermée dans un petit sachet de cuir suspendu à son cou par un cordon de cheveux humains. Elle avait été préparée en broyant et en mélangeant les ingrédients suivants : « Le chef du Cava asan », (nom donné à une espèce de Xylocope, gros hyménoptère dont la piqûre est très redoutée) afin d'être le plus beau et le plus brave ; une foumi appelée Karakouchi, fourmi de forme allongée de la famille des Poneridæ à piqûre très douloureuse (c'est le tafui poukou, la fourmi longue des Paraguayens), pour rendre plus cuisants et plus dangereux les coups portés aux ennemis dans les combats ; une fourmi à tête blanche appelée tagwa sü (la fourmi guaycouroue des Paraguayens), espèce voyageuse et carnassière, pour supporter les fatigues des longues marches et des longs voyages sans ressentir de courbatures ni de points de côté ; une rare espèce de cigale (plus exactement un fulgoride) appelée gwapo-hü, au vol

rapide et difficile à capturer, afin d'être léger à la course et à la marche ; un morceau de glace recueillie en hiver dans un ruisseau (chaque hiver dans cette région la température tombe quelques nuits au-dessous de zéro) pour rendre le porteur de l'amulette invincible comme la gelée à qui rien ne résiste ; un fragment du tissu cartonné formant le nid des guêpes Kamuati (espèce de Polybia donnant un miel des plus appréciés), très agressives et à piqûre douloureuse, afin de rendre irrésistibles les attaques et les coups portés aux ennemis.

Toutes les amulettes de ces indiens sont préparées d'après le même symbolisme naïf.

Caractère. Les Mbwihas sont doux, craintifs même, ils ont une méfiance profonde, malheureusement trop souvent justifiée, des étrangers et jamais ils ne se livrent entièrement.

Un écrivain paraguayen, Bertoni, a tracé d'eux un portrait idéal, les peignant avec des couleurs à la Jean-Jacques : hospitaliers, généreux, loyaux, dévoués, travailleurs, sans aucun vice, à peine un peu gâtés par le contact des civilisés.

La réalité m'a paru tout autre. Si les Mbwihas, comme beaucoup d'indiens, pratiquent l'hospitalité et accueillent bien les étrangers qu'ils connaissent, leur accueil est mesuré au cadeau qu'ils espèrent obtenir. Leur générosité entre eux tient à leur genre de vie, tout proche de leur collectivisme antérieur ; chacun donne un jour pour recevoir le lendemain. Leurs autres qualités sont bien difficiles à saisir : insouciants et réfractaires à tout travail suivi, ils préfèrent s'en remettre pour leur subsistance aux ressources de la forêt plutôt que de s'assurer des réserves suffisantes par l'agriculture. Ils sont sobres par nécessité quand ils ne peuvent se procurer de chicha ou d'alcool paraguayen et se montrent volontiers chapardeurs ; loin de posséder une pureté de mœurs patriarcales, ils ont entre eux des querelles continuelles à propos d'adultère et d'enlèvement de femmes.

Notions de justice. Il est difficile à l'Européen, avec les principes de morale tels que nous les comprenons, de juger au premier abord une mentalité indienne. Les Mbwihas, comme la plupart des indiens, n'ont pas une idée très précise du bien et du mal. Dans leur mythologie il est question d'esprits bienfaisants et d'esprits dangereux, mais non pas d'êtres foncièrement bons ni foncièrement mauvais, d'esprits du bien et du mal, notions abstraites étrangères en général à la mentalité indienne.

De là découle leur absence de réprobation pour les défauts purement moraux. Le mensonge est considéré comme normal. Les actions ne sont répréhensibles que si elles lèsent le voisin. Ils ne comprennent comme justice que la réparation du dommage causé et dans certains cas, le meurtre par exemple, l'application du talion.

Dans la collectivité mbwiha trois sortes d'actes seulement sont considérés coupables, et donnent lieu à une réparation : l'adultère, le plus fréquent de tous, puis le vol et le meurtre.

A tout instant les villages sont troublés par des affaires de femmes. Au moment de partir pour la première fois en expédition dans la forêt, il fut impossible de réunir les guides qui nous avaient été promis. Le cacique d'un village voisin dont dépendait le village où nous étions installés avait enlevé une femme chez un autre cacique. Le village offensé menaçait d'entrer en guerre si la femme n'était pas aussitôt renvoyée avec un cadeau. Le ravisseur avait réuni tous ses vassaux pour le soutenir dans cette querelle mais ceux-ci, peu disposés à se battre, l'obligèrent à relâcher sa captive et à payer le cadeau exigé. Ils revinrent chez eux et nous fournirent les guides.

Quelques jours plus tard, dans le même village, un indien enlève la femme de son voisin. Deux mois après un de mes guides disparaît avec la femme d'un de ses frères ; le mari et deux autres frères furent accusés d'avoir tué le ravisseur. Après de longues délibérations tous trois furent conduits sous escorte au village principal de la région pour être jugés. Fort heureusement pour eux la pseudo-victime reparut.

Aucun châtiment particulier ne punit l'adultère. Le ravisseur est obligé de rendre la femme avec un cadeau pour dédom-

mager le mari de l'absence de son épouse. Celle-ci est reprise sans difficulté, exposée tout au plus à recevoir une correction d'un mari irascible.

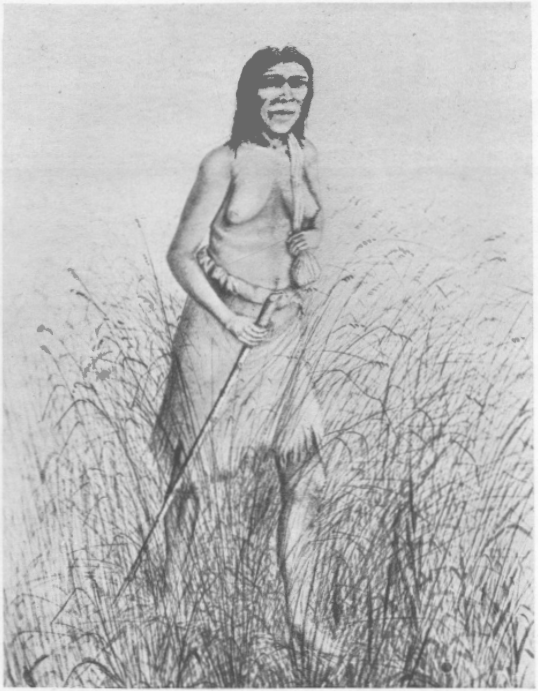
Le vol est rare. Le Mbwiha chaparde volontiers de menus objets, mais ne dérobe pas souvent, surtout dans son village, des choses d'importance. Ici encore la restitution, parfois accompagnée d'un cadeau, termine tout. Dans le cas de vols répétés le coupable peut être chassé du village.

Le meurtre, causant un tort irréparable, est difficile à racheter. La famille ou, quand la victime appartient à une communauté différente, tout le village du meurtrier peut se cotiser pour offrir un gros cadeau ; le plus souvent la mort du coupable est exigée. Un des parents de la victime se met à la recherche du meurtrier et le tue, ce qui clôt l'affaire ; sinon le coupable est jugé par un véritable conseil de la tribu sous la présidence d'un cacique important. On le conduit ensuite, les bras liés au corps, entre une double haie d'hommes armés de lourds sabres de bois qui ont tôt fait de l'assommer.

Lorsque le coupable d'adultère, de vol ou de meurtre, appartient à un autre village de la tribu, tout le village de la victime et parfois les villages amis se solidarisent pour obtenir vengeance. De là naissent des querelles continuelles et même des guerres, assez rares d'ailleurs, de village à village et de famille à famille, mais presque toujours l'affaire finit par s'arranger à l'amiable avant d'en venir aux mains.

Caractères physiques. Les Mbwihas offrent un type moins homogène que celui des Guayakis ; ils ont été exposés à des contacts divers et chez certains on décèle des traces de sang européen.

Leur taille est à peine plus élevée que celle des Guayakis et, comme chez ces derniers, le crâne est à la limite de la brachycéphalie et de la mésocéphalie. Le type mongoloïde n'est pas aussi accusé chez l'homme, les traits sont forts et rarement agréables. La tête est petite, le visage large, le front bas et légèrement fuyant, le menton étroit avec un certain prognathisme du maxillaire inférieur. Les yeux sont bridés, le nez déprimé à la racine mais plus fort que celui des Guayakis, les lèvres plutôt grosses et le lobule de l'oreille sessile. Le buste

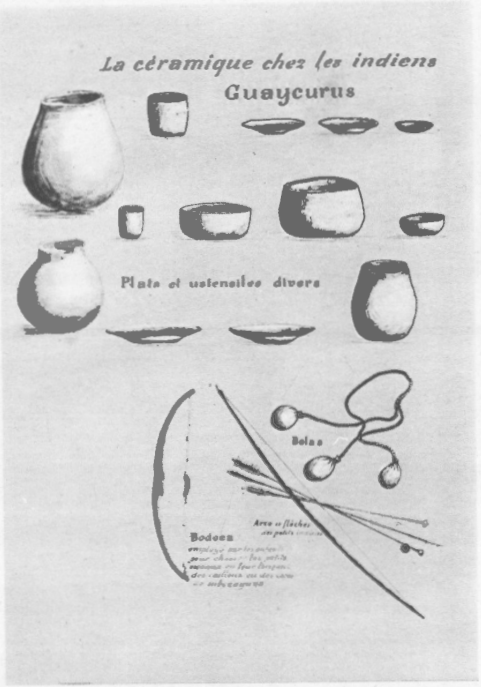


Dessin de Rivasseau

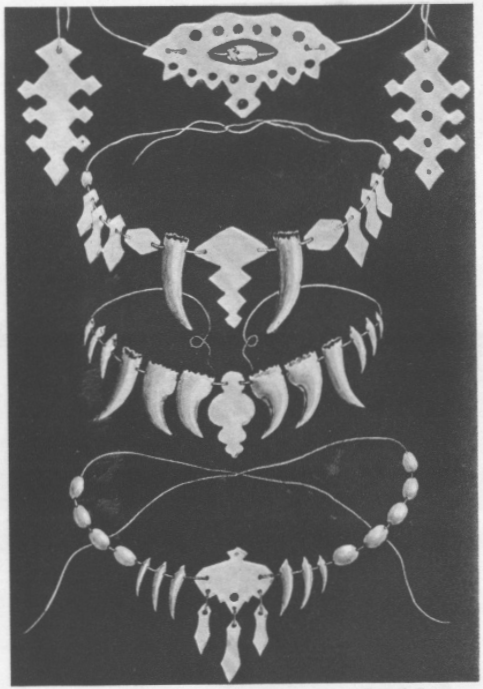
UNE JEUNE FEMME GUAYCURU
DANS LES HAUTES HERBES DES BREJOS DU CHACO.

Cl. Velard

UN JEUNE ENFANT GUAYAKI.



Différentes pièces de Céramique des Indiens Guaycurus.
Bodoca : Arcs et flèches utilisés plutôt comme jouets par les enfants.
Bolas dont se servent les Indiens pour la prise de certains animaux



Dessin de Rivasseau

Ornements divers, Colliers, Bracelets, Pendeloques, Pendants d'Oreilles, fabriqués par les Guaycurus avec de la nacre, des griffes et des dents d'animaux sauvages, et aussi avec des semences de certaines plantes.

est assez long avec le ventre fort ; la musculature, tout en étant bien développée, atteint rarement la puissance de celle des Guayakis ; les os sont gros. Le teint, brûlé par le soleil des potreros, est foncé.

Les jeunes femmes ont une tendance à l'embonpoint, quelques-unes sont assez jolies ; leur taille est cambrée, les fesses saillantes et les seins en pis de chèvre, comme chez toutes les indiennes. Elles vieillissent vite après la maternité, précocement fatiguées par leur mariage hâtif avant la puberté, malgré les quelques règles limitant les premiers rapports entre époux.

Les Mbwihas sont d'habitude fort sales ; leur corps porte souvent des ulcérations, des cicatrices nombreuses ; beaucoup souffrent d'ophtalmies et les civilisés leur ont apporté la syphilis et la tuberculose.

Ces caractères, insuffisants à eux seuls pour permettre des conclusions formelles, montrent cependant de nombreux points de contact entre les Guayakis et les Mbwihas ; ces derniers, malgré des mélanges déjà anciens avec d'autres races et même avec des métis paraguayens, ont gardé certains traits les rapprochant plus des Guayakis que des autres groupes guaranis.

Langage. Bien que parmi les Mbwihas la plupart des hommes comprennent et parlent assez couramment le guarani usuel du Paraguay, ils ne se servent entre eux que de leur dialecte propre, le seul langage compris et parlé par beaucoup de femmes.

Ce dialecte est un guarani très pur, caractérisé surtout par sa prononciation bien plus douce, plus chantante que celle du guarani courant, l'emploi d'un grand nombre de mots, de formes, de tournures et d'expressions anciennes qui ne sont plus employées aujourd'hui dans les autres dialectes guaranis du Paraguay mais qui étaient en usage à l'époque des Réductions des Jésuites, et enfin par un système de numération très spécial.

Au premier abord ces caractères le rendent difficile à comprendre pour un guarani étranger quand il est parlé à une vitesse normale par les indiens. Aucun de mes péons para-

guayens, dont la langue principale, et pour beaucoup la langue unique, était le guarani, ne pouvait saisir entièrement une conversation entre deux Mbwihas ; en faisant répéter lentement les phrases ils arrivaient à en comprendre le sens général, mais de nombreux mots leur échappaient encore.

Quelques-unes de ces expressions archaïques, particulièrement caractéristiques, tels les noms donnés aux félins, ceux de certains objets spéciaux, les termes pour désigner la manière d'allumer le feu ou le travail de la sparterie, et d'autres encore, sont communs aux Mbwihas et aux Guayakis indiquant une parenté étroite des deux langages.

CONCLUSION

A l'abri de leurs retraites boisées les Guayakis sont restés longtemps une des tribus les plus mystérieuses de l'Amérique du Sud.

La difficulté de les atteindre, le manque de données exactes sur leurs conditions d'existence, leur type physique et leur langage, rendaient incertaine leur position vis-à-vis des grandes familles ethniques sud-américaines.

Nos connaissances actuelles sur les Guayakis, celle de leur langage surtout, dialecte guarani très pur mais peu évolué, permettent aujourd'hui de les réunir à d'autres groupes d'indiens forestiers d'origine guaranie tels que les Mbwihas vivant encore dans leur voisinage, les Guaihraés, les Tapés et d'autres tribus disparues mais dont la langue nous a été conservée surtout par les travaux des Jésuites des Réductions.

Tous ces indiens ont été longtemps confondus sous la dénomination générale et méprisante de Kaïgouas, « ceux qui vivent dans la forêt », et considérés comme des sauvages et des êtres inférieurs par les habitants de la plaine paraguayenne, indiens ou métis. Cette confusion explique que le nom de Guayaki, terme injurieux dont la signification exacte est « race cruelle ou sauvage », n'apparaisse pas dans les anciens auteurs qui ne les distinguaient nullement des autres indiens forestiers du Caaguassu.

L'avance de la civilisation, du début de l'époque coloniale à nos jours, a réduit peu à peu le territoire et le nombre de ces tribus forestières. Les unes ont été soumises, plus ou moins civilisées, fixées dans les Réductions ou dans des colonies, avant de disparaître en se fondant avec les populations métisses avoisinantes. D'autres se sont maintenues dans une indépen-

dance relative, recevant des éléments culturaux nouveaux des civilisés ou des tribus plus avancées du bocage, et perdant une partie de leurs caractères originaux.

Des groupes peu nombreux, les plus éloignés de la lisière de la forêt, formant les Guayakis actuels, ont échappé longtemps à ces contacts. Repoussés de tous côtés ils ont fini par être divisés et rejetés dans les massifs les plus difficilement accessibles du Caaguassu. Certains d'entre eux, comme les Guayakis du groupe méridional, ont subi quelques influences étrangères ; d'autres, ceux de la région de Ajos-Caaguassu, en sont restés à peu près indemnes.

La division de ces indiens forestiers, les conditions locales diverses où chaque groupe s'est trouvé placé, expliquent les différences plus ou moins accentuées existant aujourd'hui entre eux. Mais leur étude comparée, celle de leurs dialectes surtout, révèle de nombreux points de contact, des caractères communs fondamentaux et permet d'envisager l'existence d'un vaste sous-groupe de Guaranis forestiers, de culture matérielle très pauvre et d'organisation sociale rudimentaire, englobant non seulement les indiens du Caaguassu, mais encore toute une série de petites populations très mal connues errant dans toutes les forêts bordant le Parana aussi bien au Paraguay qu'au Brésil ; quelques-unes ont été étudiées dans ces dernières années par l'ethnographe tchéco-slovaque C. Loukotka. Les Guayakis du Caaguassu, très isolés, en sont les représentants les plus purs et les plus typiques.

En dehors des contrées forestières du Paraguay et du Parana il existe dans plusieurs autres régions de l'Amérique du Sud des petits groupes d'indiens sylvestres, également mal connus, sans contact avec les populations voisines, de mœurs semblables à celles des Guayakis et parlant comme eux des dialectes guaranis peu évolués. Les Sirionos habitant aux abords des marais de l'Y-çoçog, au nord du Grand Chaco, en offrent un exemple ; plusieurs auteurs ont déjà voulu les rapprocher des Guayakis. D'autres m'ont été signalés dans l'état de Maranhâo, au nord du Brésil ; on en trouve aussi dans la vaste forêt amazonienne.

Tous ces faits montrent l'extension considérable de ces petits groupes de Guaranis forestiers, de culture rudimentaire,

qui toujours apparaissent sous forme d'îlots ethniques au milieu des populations voisines de race différente et sont partout en voie de disparition.

Restés au stade de collecteurs de produits sylvestres, dépourvus de toute ressource fixe et ne pratiquant que la petite chasse, les Guayakis ont été maintenus par ces conditions précaires d'existence dans un état social très inférieur. Divisés en petites hordes, sans bases fixes, ils errent sans cesse à la recherche de leur subsistance. Leur culture matérielle, strictement utilitaire, est une des plus pauvres de l'Amérique du Sud, intéressante surtout par son caractère négatif, par l'absence d'une foule d'éléments faisant rar ment défaut aux autres populations indiennes.

Le miel et la cire tiennent une place considérable dans l'existence des Guayakis. Les deux tiers des objets qu'ils connaissent sont destinés à la récolte ou à la conservation de ces deux produits. Le miel est leur principal aliment, le seul dont ils aient toujours une petite réserve ; la cire remplit pour eux le rôle de l'argile et leur sert encore à divers autres usages. Leurs pistes sont jalonnées de ruches éventrées. Privés de cette ressource régulière les Guayakis seraient réduits à se nourrir de substances végétales peu nutritives et du produit incertain de leur chasse.

Cette *civilisation du miel* représente une des formes les plus intéressantes et les plus rudimentaires de vie forestière.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. AMBROSETTI (J. B.). *Segundo viaje a Misiones por el Alto Parana e Iguazu.* Boletin del Instituto geográfico argentino, Buenos-Aires, t. XV, 1894.

2. BERTONI (Moisés). *Aspect ethnographique du Paraguay oriental et du Haut Parana.* Asunción. — *La civilisación guarani.* Asunción.

3. BERTONI (G. T.). *El Indio Guayaki.* Annaes do XX. Congreso internacional de Americanistas. Rio de Janeiro, t. I, 1924. *Idem.* La Colmena, Asunción, 1927. — *Sobre utiles de la Edad de piedra y de los guayaki actuales.* Revista de la Sociedad cientifica del Paraguay. Asunción, t. II, nº 5, 1929.

4. BOVE (G.). *Note di un viaggio nell'alto Parana.* Bollettino della reale Società geografica italiana. Rome, t. IX, 1884.

5. — *Note di un viaggio nelle Missioni ed alto Parana.* Genova, 1885.

6. BRINTON (D. G.). *The american race.* New-York, 1891.

7. — *The linguistic cartography of the Chaco region.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphie, t. XXXVII, 1898.

8. DOBRIZHOFFER (M.). *Geschichte der Abiponer.* Wien, t. I, 1783.

9. EHRENREICH (P.). *Neue Mitteilungen über die Guayaki (Steinzeitmenschen) in Paraguay.* Globus, Braunschweig, t. LXXIII, 1898.

10. — *Die Ethnographie Südamerikas im Beginn. des XX Jahrhunderts unter besondere Berücksichtigung der Naturvolker.* Archiv fur Anthropologie. Braunschweig, N. F., t. III, 1904.

11. FISCHER-TREUENFELD (Rv.). *Paraguay im Wort und Bild. Eine Studie über den wirtschaftlichen Fortschritt des Landes.* Berlin, 1906.

12. GAY (J. P.). *Historia da republica jesuitica do Paraguay desde o descobrimento do Rio da Prata até nossos dias.* Rio de Janeiro, 1863.

13. GIGLIOLI (H. H.). *On rare types of hafted stone battle-axes from South-America in my collection.* Internationales Archiv für Ethnographie. Leyde, t. IX, 1896.

14. GIUFFRIDA-RUGGERI (V.). *Forame sottotrasversario dell'atlante.* Monitore zoologico italiano. Florence, t. XVII, 1906.

15. ID. *Un cranio guayachi, un cranio (incompleto) Ciamacoco e un cranio Fuegino.* Atti della Società romana di antropologia. Rome, t. XII, 1906.

16. HERVAS (L.). *Catâlogo de las lenguas de las naciones conocidas,* t. I. Madrid, 1800.

17. IHERING (H. v.). *A civilizaçao prehistorica do Brasil meridional.* Revista do Museu paulista. Sao Paulo, t. I, 1895.

18. JORDAN (P.). *Ueber meine Reisen in Paraguay.* Mitteilungen der K. K. geographischen Gesellschaft zu Wien, 1893.

19. KUNIKE. *Ethnographisches und Archaologisches an der Guayaki-Region.* Amtlicher Bericht aus der K. Kunstsammlungen. Berlin, t. XII, 1911.

20. LAHILLE (F.). *Guayaquis y anamitas.* Revista del Museo de La Plata. Buenos Aires, t. VIII, 1898.

21. LA HITTE (Ch. de). *La teo-cosmogonia, base de la filosofia positiva, explicada racionalmente según el guarani.* Buenos-Aires, 1899.

22. LA HITTE (Ch. de) et TEN KATE (H.). *Notes ethnographiques sur les indiens guayakis et description de leurs caractères physiques.* Anales del Museo de La Plata, sección antropológica. Buenos-Aires, t. II, 1897.

23. LEHMANN-NITSCHE (R.). *Quelques observations nouvelles sur les indiens guayakis du Paraguay.* Revista del Museo de La Plata. Buenos-Aires, t. IX, 1899.

24. — *Weitere Mitteilungen über die Guayakis in Paraguay.* Globus. Braunschweig, t. LXXVI, 1899.

25. — *L'atlas du tertiaire de Monte Hermoso, République argentine*. Revista del Museo de La Plata. Buenos-Aires, t. XIV, 1907.

26. — *Relevamiento antropológico de una india guayaki*. Revista del Museo de La Plata. Buenos-Aires, t. XV, 1908.

27. LISTA (R.). *El territorio de las Misiones*. Buenos-Aires, 1883.

28. LOUKOTKA (Č.). *Le Šeta, un nouveau dialecte tupi*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouv. série, t. XXII, 1930.

29. LOZANO. *Historia de la conquista del Paraguay, Rio de La Plata y Tucuman*, t. I, 1874 (réédition).

30. MACHON (F.). *Contribution à l'étude des Guayakis*. Bulletin de la Société neûchatéloise de Géographie, 1929, p. 59-64.

31. MASTERMAN (J. F.). *Siete anos de aventuras en el Paraguay*. Buenos-Aires, 1870.

32. MAYNTZ. Zeitschrift Husen für Eigeborenensprache. Berlin, t. X, 1919-1920.

33. MÉTRAUX (A.). *Culture matérielle des tribus tupi-guarani*. Paris, 1928.

34. NORDENSKIÖLD (E.). *L'apiculture indienne*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouv. série, t. XXI, 1929.

35. OBLIGADO (P.). *La agonia del Guayaqui*. Tradiciones argentinas, VI[e] série. Buenos-Aires, 1905.

36. STEINEN (K. von den). *Stzinzeit-Indianer in Paraguay*. Globus. Braunschweig, t. LXII, 1895.

37. ID. *Die Guayki-Sammlung der Hern Dr. v. Weickhmann*. Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnographie und Urgeschichte. Berlin, t. XXXIII, 1901.

38. VELLARD (J.). *Exploration du Dr. Vellard au Paraguay*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouv. série, t. XXIV, 1932, p. 215-218. — *Una misión de estudios al Paraguay*. Revista de Humanidades, La Plata, t. XXIII, 1933.

39. — *Les Indiens guayakis*. Boletin do Museu Nacional. Rio de Janeiro, 1934.

40. — *Les Indiens guayakis*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouv. série, t. XXVI, 1934, p. 223-293 ; t. XXVII, 1935, p. 175-244.

41. VIRCHOW (H.). *Kopf eines Guayaki-Mädchens.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XL, 1908.

42. VOGT (F.). Material zur Ethnographie und Sprache der Guayaki-Indianer. Zeitschrift für Ethnologie. Berlir, t. XXXIV, 1902.

43. — Material zur Ethnographie und Sprache der Guayaki-Indianer. Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXXV, 1903.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. Forêt de palmite comestible sur les frontières du Pârana. 16
II. Dans un palmital. — Dans la forêt du Chaco.... 17
III. Une dérubade (défrichement) de forêt dans le Chaco. 32
IV. Les « bougres » indiens non civilisés du Chaco.... 33
V. Dans une forêt de corrando du Chaco..... 48
VI. Première maison de colon en tronc de palmite. — Traversée du Corrixa-Veado gordo au moyen de la Peloba..... 49
VII. A l'Aldeia tuyuayu chez les Guaycurus du Chaco.. 64
VIII. Famille Guaycuru avec une cabane composée d'un simple abri de feuilles. — Cabane Guaycuru.... 65
IX. Campement d'Indiens dans les forêts du Chaco à la fin d'une chasse..... 80
X. Les imbouras, arbres à fourmi. — Nid de fourmis comestibles 81
XI. Voiture à bœufs du Chaco. — On conduit les bœufs au moyen d'un mât supérieur..... 96
XII. Campements dans la forêt du Chaco avec les hamacs couverts..... 97
XIII. Chasseurs dans la forêt du Paraguay méridional. — Campement indien dans la forêt du Paraguay méridional 112
XIV. Elevage avec bergers guayakis. — Marquage au fer au rouge dans le Chaco..... 113
XV. Une chasse à l'once (jaguar) dans les forêts du Chaco 128
XVI. Deux Indiens Guaycurus..... 129
XVII. Une famille de « Bougres » Guaycurus devant leur rancho dans une Aldeia..... 144
XVIII. Lianes (cipo) dans la forêt marécageuse. — Ancienne chapelle jésuite en ruines et envahie par la forêt. 144

XIX. Ornements et instruments guaycurus 145
XX. Femme Guaycuru devant une cabane en construction. — Atelier de potier guaycuru..... 145
XXI. Culture à demi abandonnée. — Les bananiers en forêt 160
XXII. La forêt avec ses lianes au long du Parana. — La forêt humide..... 161
XXIII. Une jeune femme Guaycuru dans les hautes herbes des brejos du Chaco. — Un jeune enfant Guayaki. 176
XXIV. Différentes pièces de Céramique des Indiens Guaycurus. — Ornements divers..... 177

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 9
Le domaine des Guayakis 15
Les Guayakis 33
A la recherche des Guayakis 43
La vie des Guayakis 69
Les ressources des Guayakis 77
Instruments et techniques 93
Organisation sociale 117
Caractère des Guayakis 127
Caractères physiques des Guayakis 141
Le langage 147
Origine et parenté des Guayakis ; autres indiens du Caaguassu ; la tribu des Mbwihas 153
Conclusion 179
Références bibliographiques 183

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 8 MARS 1939
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

6e Edition

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Collection dirigée par PIERRE DEFFONTAINES

La Géographie est une des premières sciences de l'humanité, aussi ancienne que la curiosité des hommes pour la terre qui les porte, mais elle est une science totalement rajeunie. Nous voulons dans cette collection présenter la plus nouvelle des branches de cette catégorie rénovée :

LA GÉOGRAPHIE HUMAINE

Ce sera la première tentative de ce genre : elle devait apparaître en France, puisque **c'est l'École Française qui a donné à cette science son nom, sa méthode et son élan.**

Nous abordons cette étude suivant quatre orientations : d'abord, la bataille que les hommes ont menée et mènent encore contre les éléments pour améliorer leur sort et limiter leurs aléas. Cette section est intitulée : **L'HOMME ET LES ÉLÉMENTS.** — Nous examinerons ensuite ce qui est la marque et comme les stigmates des hommes sur le sol ; il ne s'agit plus ici de luttes et d'adaptations, mais de bilans et classifications des innombrables formes des installations humaines. Cette section est intitulée : **LA MARQUE GÉOGRAPHIQUE DE L'HOMME.** — Il serait incomplet de ne présenter qu'une géographie humaine de principes, même étayée de nombreux exemples ; il faut donc prévoir des monographies permettant de reconstituer la vie humaine soit dans un cadre régional déterminé, soit façonnée par un genre de vie spécial.

Enfin nous venons d'introduire dans la collection une quatrième section inspirée du fait que les hommes se groupent non seulement par races, mais bien plus **visiblement** par genres de vie, notion capitale en géographie.

L'étude de ces **"civilisations"** montrera essentiellement la mécanique de la vie des hommes gravitant autour d'un produit. Cette mécanique entraîne une hiérarchie sociale et même une psychologie : elle est donc un des principaux éléments de distinction entre les hommes.

1re SECTION : L'HOMME ET LES ÉLÉMENTS

PIERRE DEFFONTAINES
L'Homme et la Forêt

JULES BLACHE
L'Homme et la Montagne
Préface de RAOUL BLANCHARD

E. AUBERT DE LA RÜE
L'Homme et les Iles

MARCEL HÉRUBEL
Membre de l'Académie de Marine
L'Homme et la Côte
ÉTUDE D'ÉCONOMIE MARITIME

2e SECTION : LA MARQUE GÉOGRAPHIQUE DE L'HOMME

GEORGES HARDY
Géographie et Colonisation
(Avant-propos de P. DEFFONTAINES : **Qu'est ce que la Géographie Humaine ?**)
Géographie Psychologique *(en préparation)*

PIERRE LAVEDAN
Géographie des Villes

JACQUES ANCEL
Géographie des Frontières
Préface d'ANDRÉ SIEGFRIED

3e SECTION : MONOGRAPHIES

BENOIT BROUILLETTE
La Chasse des Animaux à Fourrure au Canada

JAN WELZL
La Vie des Esquimaux

CHARLES PARAIN
La Méditerranée
LES HOMMES ET LEURS TRAVAUX

E. AUBERT DE LA RÜE
La Somalie Française

4e SECTION : UNE CIVILISATION DU...

ANDRÉ LEROI-GOURHAN
La Civilisation du Renne

ARMAND PERRIN
La Civilisation de la Vigne

J. VELLARD
Une Civilisation du Miel
Préface de PAUL RIVET

En tous ces ouvrages, l'illustration est particulièrement abondante et soignée, comprenant près du quart du volume. La Géographie est science de l'observation et elle réclame par dessus tout de multiples visions.

Chaque volume (14x15) sur alfa, sous couverture illustrée, contient 32 à 48 planches hors-texte

nrf